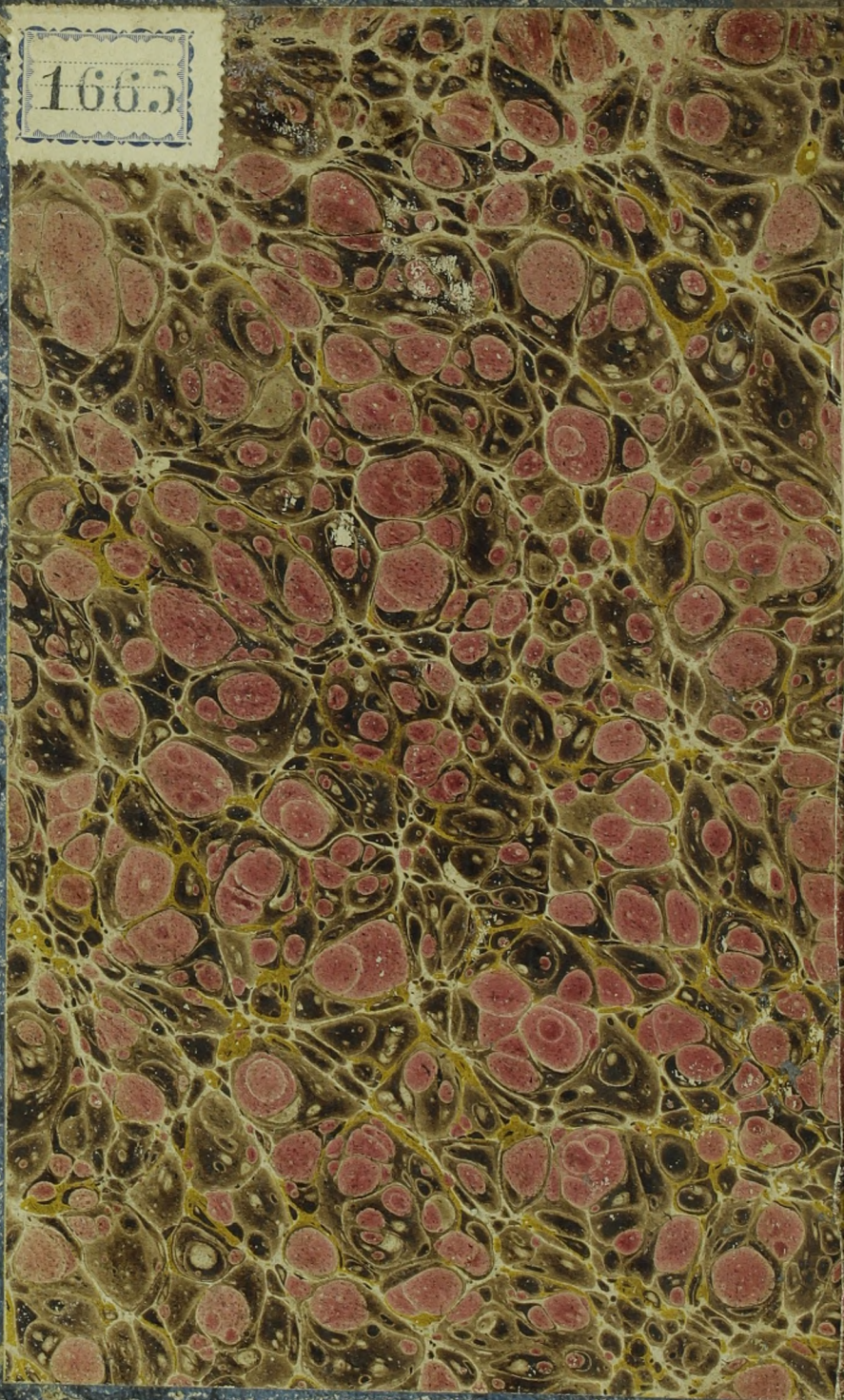
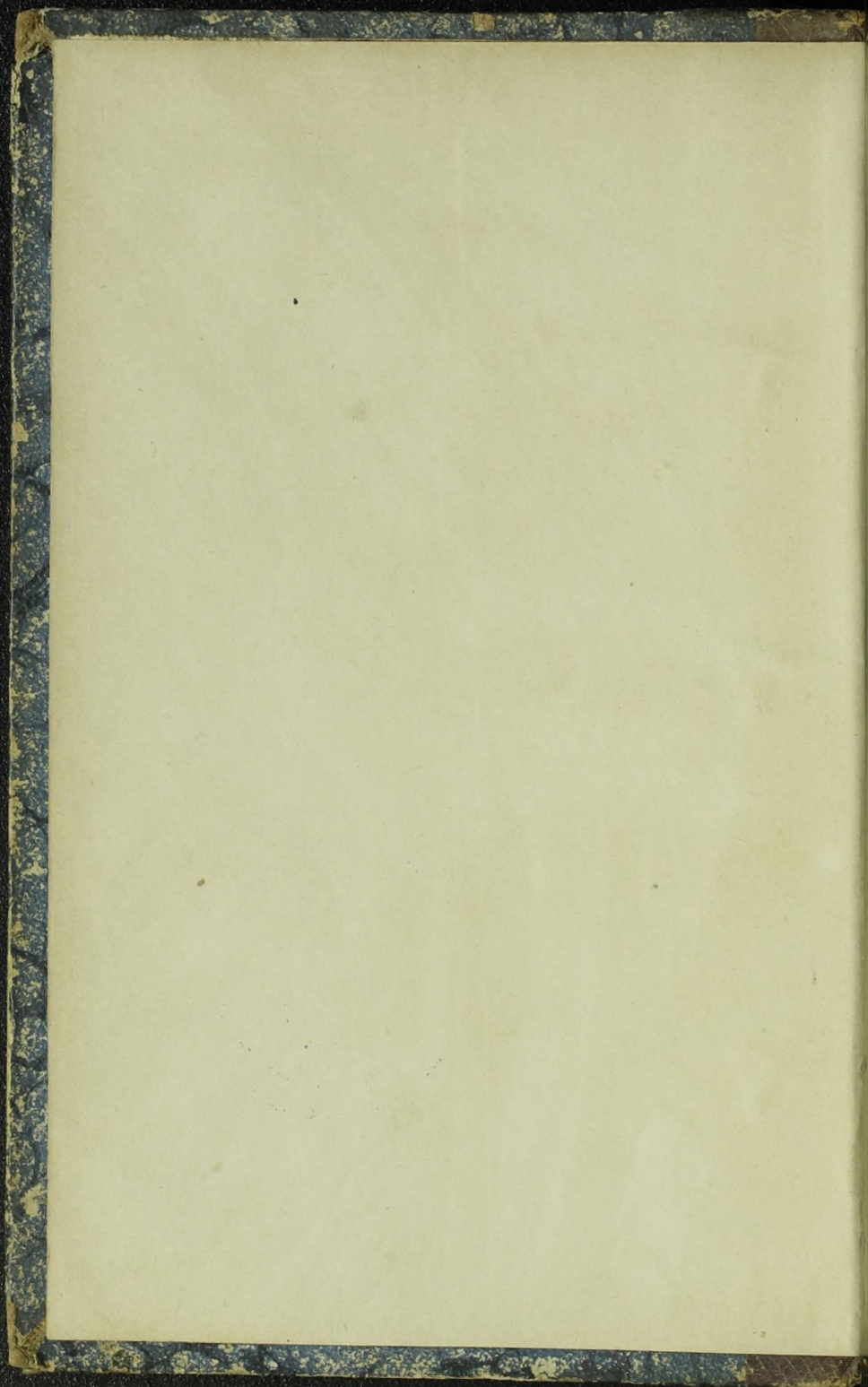




1665







3.000
2.400

M. G. L.





HISTOIRE
DES PARFUMS ET DES FLEURS.

HISTOIRE

DES

PARFUMS ET DES FLEURS,

de leurs diverses influences sur l'économie humaine

ET DE

leur usage dans la toilette des femmes.

MYSTÈRES

ET MERVEILLES DE L'EMPIRE DE FLORE

SYMBOLIQUE DES FLEURS.

PAR

A. DEBAY.

BIBLIOTECA MUNICIPAL
"CRISTÓBAL LESEÁ"

Tombo N.º 32940

MUSEU LITERARIO

—
DEUXIÈME ÉDITION.
—

PARIS,

GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES,

PALAIS NATIONAL.

1851.

MUSEUM LIBRARY
TOMBO 17
BRITISH MUSEUM

CHAPITRE PREMIER.

Les Parfums.

Le mot parfum désigne à la fois l'odeur et le corps qui la fournit ; ainsi le benjoin, la myrrhe, l'ambre sont des parfums, et les odeurs que ces substances exhalent prennent également le nom de parfums. Entre l'odeur, en général, et le parfum, il existe cette différence que la première désigne toute émanation agréable ou désagréable, tandis que le parfum emporte toujours avec lui l'idée d'une odeur suave.

Les parfums étaient d'un très-fréquent usage dans l'antiquité ; on ne pouvait s'en passer, on les regardait comme nécessaires à l'existence, on

les prodiguait partout, en toute circonstance ; dans les aliments et les boissons ; au milieu des festins où les convives célébraient Bacchus et l'amour ; dans les bains, sur le corps et les vêtements. Il n'y avait point de fêtes, de réjouissances et de funérailles où les parfums ne fussent employés. On les brûlait devant le berceau du nouveau-né, autour de la couche hyménéenne et sur le marbre des tombeaux. On les offrait aux Dieux et aux Déesses comme tribut et comme hommage ; pour glorifier les héros, pour honorer les rois, dans les temples, au milieu des palais, sur les places publiques, partout et toujours des parfums !

Le paganisme, qui défiait la beauté, la laideur, les vertus et les vices, le plaisir et l'amour, avait porté ses Dieux à un chiffre très-élevé ; en y comprenant les Dieux et les Déesses de premier et de second ordre, les Héros demi-Dieux, la nombreuse famille des Nymphes et des divinités inférieures, ce chiffre dépassait *trente-deux mille* ! — Le nombre prodigieux d'autels s'élevant de toutes parts ; le luxe attaché au culte et la magnificence apportée dans les fêtes ; les embaumements des cadavres et les funérailles des grands exigeaient une énorme quantité de parfums.

Les prêtres de Memphis brûlaient trois fois par jour des parfums en l'honneur du soleil : à son lever du benjoin, à midi de la myrrhe, à son coucher une composition où il entrait seize ingrédients et qu'on nommait *Kyphi*.

Les disciples de Zoroastre jetaient six fois par jour des parfums sur l'autel où l'on entretenait le feu sacré.

A Corinthe les parfums brûlaient sans cesse autour des autels d'Aphrodite.

L'Eglise d'Orient consommait chaque année six mille quatre cents livres de parfums qu'elle recueillait sur un terrain de quatre lieues, achetés en Syrie pour les besoins du culte.

Après les parfums offerts aux Dieux, venaient les aromates employés dans les embaumements et brûlés sur les bûchers ou dans des cassolettes pendant les funérailles.

Chez les Égyptiens, tous les morts étaient momifiés, c'est-à-dire embaumés de telle sorte que mille ans après les âmes pouvaient reprendre possession de leurs anciens corps qu'elles retrouvaient dans un état parfait de conservation; telle était la croyance de ce peuple superstitieux; aussi embaumait-il ses morts d'une manière si parfaite et si durable, que les cadavres ensevelis il y a

quatre mille ans ont pu arriver jusqu'à nous. Les matières dont les Égyptiens se servaient pour cette opération étaient la myrrhe broyée, la cannelle, le cinamome, l'aloès et différentes autres substances aromatiques résineuses et bitumineuses; parmi ces dernières se trouvaient le fameux *natrum*.

Les Indiens, les Perses, les Grecs, les Romains et presque tous les anciens peuples d'Asie et d'Europe avaient coutume de brûler les cadavres et d'en recueillir les cendres; la famille du mort mettait de l'amour-propre à couvrir de parfums le bûcher; plus la quantité qu'on y jetait était grande plus le mort et la famille étaient honorés.

Autour des tombeaux d'Agamemnon et d'Hippolyte qui existent encore aujourd'hui dans l'Argolide, on brûla pendant trois mois des parfums et des aromates.

Aux pompeuses funérailles qu'Alexandre-le-grand fit rendre à son favori, la quantité de parfums et de résines aromatiques brûlés pendant le convoi du corps et sur le bûcher épuisèrent tous les magasins de parfums de l'Inde et de l'Arabie.

Artémise, reine de Carie, employait annuellement une somme de cent mille francs, pour la

consommation des parfums qu'on brûlait dans le magnifique tombeau qu'elle avait fait élever au roi Mausole son époux.

Aux funérailles de Sylla on répandit sur son bûcher deux cent vingt-six charges de parfums.

Néron consumma plus de myrrhe, de cannelle et de cassia, aux obsèques de Poppée, que l'Arabie heureuse n'en peut fournir dans une année.

A l'entrée du grand Pompée dans Néapolis, des cassolettes de parfums brûlaient aux croisées de chaque maison; et lorsque Antoine entra dans Alexandrie où l'attendait la célèbre Cléopâtre, l'air était obscurci par les vapeurs et la fumée des parfums.

Les voluptueux satrapes d'Asie vivaient continuellement au milieu d'une atmosphère chargée des plus suaves parfums. Les bougies qui éclairaient leurs palais somptueux répandaient en brûlant de délicieuses odeurs; leurs meubles étaient fabriqués de bois odorants; ils mêlaient à leurs aliments et à leurs boissons de précieux aromates; des fontaines artificielles coulaient au milieu de leurs appartements et jusque dans les moelleux coussins qui leur servaient de couche, on glissait d'enivrants parfums.

Dans un magnifique souper qu'Othon donna à

Néron, pour que rien ne manquât aux sensualités des convives, on avait disposé secrètement dans la salle du festin des tuyaux d'or et d'argent qui y versaient des vapeurs aromatiques et des essences d'un grand prix. Des mets et des vins parfumés excitaient les cerveaux et de nombreuses cassolettes fumant de tous côtés, complétaient la douce ivresse des sens. Du reste les Romains ne faisaient en cela qu'imiter les Grecs qui, de tous temps, se montrèrent passionnés pour les odeurs ambrosiaques, ainsi que nous l'apprend l'histoire de ces époques. Les vins les plus estimés des Athéniens et des Corinthiens étaient ceux où l'on mettait infuser des violettes, des roses et autres fleurs suaves; les vins ambrés ou rendus amers par la myrrhe, le mastic et l'aloès faisaient leurs délices. Mais la passion des parfums se développa si violente à Rome qu'on en frotta les chevaux, les chiens, les meubles et les murailles; enfin, l'abus en devint si grand et la consommation si énorme qu'on craignit d'en manquer pour le culte divin; alors, sous le consulat de Licinius Crassus, parut une loi qui en restreignit considérablement l'usage, et qui spécifia même l'espèce de parfum à offrir à chaque Dieu ou Déesse :

Le costus.	à Saturne.
Le cassia et le benjoin.	à Jupiter.
Le musc.	à Junon.
L'aloès.	à Mars.
Le safran.	au soleil (Phébus).
Le mastic.	à la lune (Phœbé).
Le cinamome.	à Mercure.
L'ambre gris.	à Vénus.

Le chiffre des substances que les anciens employaient comme parfums est presque fabuleux : le mélange , les préparations , les compositions , les mixtions de ces substances est incalculable. D'après nos érudits , les Egyptiens , les Grecs et les Romains auraient composé plus de volumes sur les parfums et leurs vertus , que les savants du moyen-âge en ont écrit sur *l'ontologie* ce qui serait exorbitant ! On prétend même que l'immense bibliothèque d'Alexandrie , qui servit à chauffer les bains publics , pendant six mois , était composée , en partie , d'ouvrages sur cette matière.

Les Grecs et les Romains ne tiraient pas seulement leurs parfums de l'Arabie , les productions de ce pays n'auraient pu suffire ; ils demandaient encore à l'Inde ses aromates et ses épices. Pour fournir aux besoins toujours croissants de ces

vainqueurs, de nombreuses caravanes partaient d'Égypte, à certaines époques de l'année, et allaient dans les contrées orientales de l'Asie faire des chargements de parfums et d'épices, puis revenaient les verser dans les magasins des villes maritimes les plus commerçantes : Smyrne, Byzance, Alexandrie, Tyr, Byblos, etc. Les ports de ces villes d'entrepôt étaient toujours encombrés de vaisseaux marchands qui venaient prendre ces matières pour les transporter et les disperser dans les différentes contrées de l'Europe.

A la chute de l'empire romain ce commerce diminua en Europe pour se concentrer en Asie ; avec l'ancienne civilisation sembla s'effacer l'amour des parfums. Pendant cette époque désastreuse où des flots de Barbares inondèrent la capitale du monde, promenant de tous côtés le fer et l'incendie, le luxe, les arts et la poésie cherchèrent une autre patrie et les parfums les suivirent.

Cependant la civilisation moderne jetait ses racines et s'élevait sur les débris de l'ancienne ; une ère nouvelle s'ouvrait, ère de courtoisie et de galanterie où les droits de la beauté devaient être désormais reconnus ; alors, les femmes pour assurer définitivement leur puissance appelèrent les parfums à leur secours.

Le goût des parfums reparait au moyen-âge : les reines, les princesses et les châtelaines en répandent l'usage autour d'elles et, pour leur plaire, les seigneurs s'empresment de les imiter.

Au baptême de Clovis on alluma des cierges odorants, on brûla des parfums aux portes de l'église et des nuages d'encens s'élevèrent dans la nef.

Charlemagne aimait, après ses victoires, à se reposer dans son palais où l'on brûlait de précieuses résines.

Saint Louis adorait les parfums et disait dans les champs de la Palestine : « O délicieux pays d'Arabie ! j'ambitionne ta conquête pour offrir au Seigneur ta myrrhe et ton encens !

Parmi les pompes du culte chrétien qui, dans les processions, se développaient jadis si magnifiques, les parfums et les fleurs tenaient le premier rang.

Nos religieux ancêtres, malgré leurs scrupules, avaient adopté les coutumes païennes ; on ne trouvait point, chez eux, de cérémonies, de fêtes et de noces où l'on ne se coiffât de *chapels* de fleurs, où l'on ne brûlât quelques *gais parfums*.

Chez les hauts seigneurs du moyen-âge, c'était

avec de l'eau de rose qu'on se lavait les mains et la bouche après le repas; les plus riches mettaient de l'amour-propre à avoir des fontaines jaillissantes d'eau de senteur pour embaumer les salles du festin.

Dans un repas splendide, donné par Philippe-le-bon, duc de Bourgogne, on voyait en face de la table une statue d'enfant qui répandait de l'eau de rose.

On cite également une fête somptueuse que donna la ville de Marseille au duc de Provence; un superbe jet d'eau de fleurs d'oranger joua pendant six heures que dura le diner.

Sous le règne de Louis XV, les dames qui fréquentaient la cour adoptaient chaque jour un nouveau parfum, de telle sorte que les salles du palais étaient un jour embaumées de nard indien ou de tubéreuse, le lendemain d'ambre ou d'aloès et les jours suivants par d'autres parfums. La variété de ces douces odeurs, l'art qu'on mettait à les disperser sur les vêtements, de manière à ne point choquer l'odorat le plus impressionnable, valurent à cette cour, de l'aveu même des étrangers, le nom de *cour parfumée*.

A dater de cette époque, les parfums sont devenus, en France un des besoins de la toilette.

L'art du parfumeur , auquel la chimie a imprimé de si grands progrès , sait conserver les odeurs les plus fugaces et les offre à la beauté sous une infinité de formes agréables , ainsi qu'on peut le vérifier sur les catalogues de nos célèbres parfumeurs.

Avant de passer à la description des parfums , il ne sera peut-être pas indifférent au lecteur de trouver ici l'opinion de quelques savants sur la nature de l'odeur en général ; cette question intéressante mérite de fixer son attention.

Les travaux de plusieurs physiciens et chimistes distingués tendent à prouver que l'odeur est produite par les molécules infiniment ténues qui se dégagent des corps odorants , voltigent dans l'air et , s'accrochant aux diverses surfaces qu'elles rencontrent sur leur passage , leur communiquent leurs propriétés. C'est leur contact sur les nerfs olfactifs qui met en action le sens de l'odorat dont la fonction est de nous faire percevoir les odeurs.

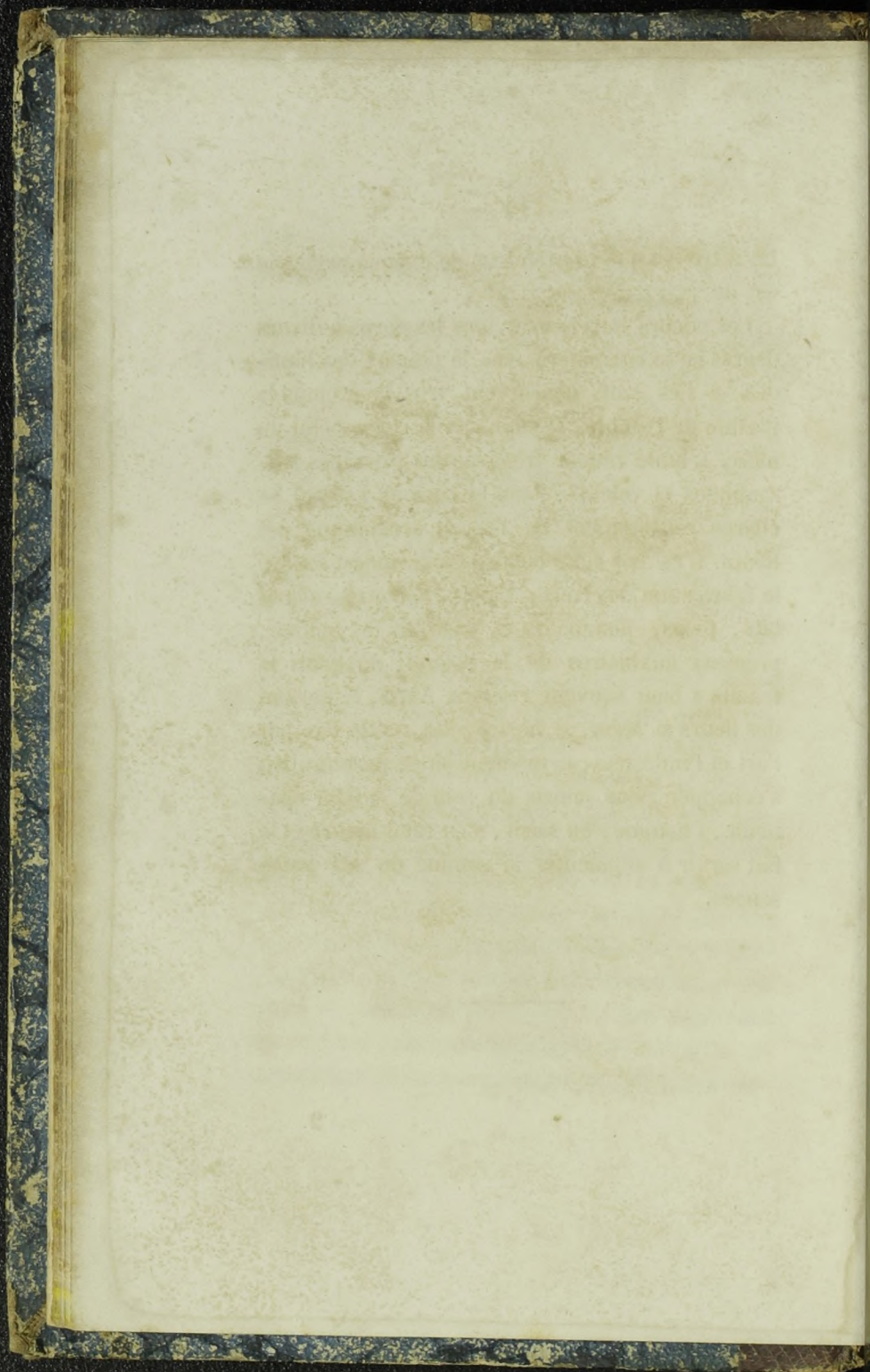
Les molécules ou particules odorantes sont d'une si grande ténuité que le corps qui les dégage sans cesse , semble ne rien perdre de son poids , ou du moins ne faire que des pertes à peine sensibles. Et cependant ces particules sont si nom-

breuses, si multipliées, qu'il a été démontré, par un calcul exact, qu'un grain de musc avait laissé échapper dans un rayon de cinq pieds, en un jour, 57,839,616 particules, sans que son poids accusât la plus minime différence. Ce même grain de musc embauma pendant trois mois entiers un vaste appartement; et il fut constaté qu'il n'avait perdu qu'un centième de grain.

— Haller a conservé pendant 40 ans des papiers qu'un seul grain d'ambre avait parfumés, après ce laps de temps l'odeur n'avait rien perdu de sa force. — Bordenave a évalué une molécule de camphre sensible à l'odorat à 2,263,584,000^{es} de grain. — Boyle a observé qu'un gros d'*assa fetida* exposé à l'air libre avait perdu en six jours une huitième partie de grain, d'où le physicien Keill conclut qu'en une minute il a perdu $\frac{1}{69,120}$ de grain, et par un autre calcul, il fait voir que chaque particule est $\frac{1}{1,000,000,000,000,000}$ d'un pouce cube. Dans ce calcul il suppose les particules également distantes dans toute la sphère de cinq pieds de rayon; mais comme elles doivent être plus serrées vers le centre, Keill recommence son calcul et trouve qu'en ce cas il faut multiplier par 21 le nombre des particules 57,839,616, ci-dessus donné, ce qui produit 1,214,631,936; en-

fin il trouve que la grandeur de chaque particule est de $\frac{1}{4,000,000,000,000,000}$.

Les odeurs imprègnent tous les corps à divers degrés et se combinent avec la plupart des liquides. — Les gants conservent très longtemps le parfum de l'ambre, le papier et le coton celui du musc. L'huile retient très bien les principes balsamiques et volatils; l'eau et surtout l'alcool se charge parfaitement de l'esprit aromatique des fleurs. C'est sur cette connaissance qu'est fondée la fabrication des eaux, huiles, essences, alcools, pâtes, pommades et pastilles de senteur, précieux auxiliaires de la beauté, auxquels la femme a bien souvent recours. Ainsi, le parfum des fleurs si léger, si fugace, est rendu fixe par l'art et l'industrie; au moment où ce parfum allait s'échapper pour jamais du sein de la fleur épanouie, l'homme s'en saisit, s'en rend maître et le fait servir à augmenter la somme de ses jouissances.



CHAPITRE II.

Énumération et Description des Parfums les plus usités.

Presque tous les parfums et aromates proviennent des contrées chaudes : les trois règnes de la nature en fournissent ; mais le règne végétal l'emporte sur les deux autres et par la variété et par la suavité.

Le nombre des substances employées comme parfums étant très-considérable, nous nous bornerons à faire connaître ceux d'entre les parfums que la civilisation moderne a rendus classiques.

Le musc — la civette — le castoréum — l'ambre gris — et ces précieuses résines, ces baumes suaves qui découlent de l'écorce entr'ouverte de

mille arbres ou arbustes : — l'encens , la myrrhe — le benjoin — le storax — le mastic — le bdélium — le labdanum — le liquidambar — les baumes de Tolu — de la Mecque, etc. — les bois de rose — de santal — d'aloès — de cèdre — de sassafras — de calambac, etc. : — les écorces de cannelle — de cassia — de coutilawan — de citron — d'oranges — de bergamotes etc. ; les racines de souchet — de nard indien — de calamus aromaticus — de costus — de zédoaire — de zé-rumbeth — de galanga etc. ; les feuilles, les fleurs, les fruits et semences d'une foule de grands et de petits végétaux tiennent un rang distingué dans la nomenclature des parfums : — la muscade—la vanille — le gérofle — le gengembre— l'anis — l'ambrette — le thym — la sauge — l'origan — la lavande — le mimosa — le cardamome — le dictame — l'angélique — la rose — le jasmin — le lys — la tubéreuse — l'œillet, etc.

MUSC.

Substance animale de couleur brune, d'une odeur très-forte, qui se trouve dans une poche située sous le ventre de l'animal nommé *chevrotin*

porte-musc. Cette odeur est si violente qu'elle occasionne des saignements de nez aux chasseurs s'ils négligent certaines précautions en dépouillant le chevrotin de sa poche, comme il sera expliqué au chapitre XII de cet ouvrage.

Le musc s'emploie rarement seul; son odeur pénétrante et tenace peut affecter les nerfs et causer des défaillances, quelquefois des convulsions; mais ce parfum mélangé en petite quantité avec d'autres substances telles que l'ambrette, l'ambre gris, la lavande, etc., perd sa violence et devient très-agréable à l'odorat.

CIVETTE.

On donne ce nom à l'humeur onctueuse et très-odorante que secrètent trois petits quadrupèdes de la famille des chats : la civette, le zibet et la genette. Ces animaux, originaires des climats chauds, vivent difficilement dans les contrées froides; cependant les Hollandais sont parvenus, à force de soins, à les élever dans leur pays, et le parfum qu'ils fournissent est le plus estimé, par la raison, sans doute, qu'il est moins sophistiqué.

Lorsque les Indiens prennent vivants quelques-

uns de ces animaux, ils les enferment dans des cages très-étroites afin de leur interdire tout mouvement ; de temps en temps ils ouvrent la cage, leur embarrassent les jambes, les tirent par la queue et, introduisant une petite cuillère dans la poche, en recueillent l'humeur qui y est sécrétée. La civette entre dans la fabrication de plusieurs parfums composés, entre autres de la poudre de Chypre. Les marchands de tabac s'en servent pour parfumer les tabacs à priser.

CASTORÉUM.

Substance animale d'une odeur très-forte qui est sécrétée dans une poche que le castor porte sous le ventre. — Le castoréum est aujourd'hui très-peu employé en parfumerie ; la médecine s'en sert avec succès comme d'un puissant anti-spasmodique.

AMBRE GRIS.

C'est une matière concrète, molle comme de la cire, mais qui finit par se durcir à l'air et qui ac-

quiert la consistance qu'on lui connaît dans le commerce.

L'ambre gris se trouve particulièrement sur les rivages de l'Inde et de la Chine, où il a été jeté par les vagues. Quelquefois on en découvre des morceaux du poids énorme de 150 livres, fait qui a été vérifié et attesté par plusieurs naturalistes voyageurs.

L'origine de l'ambre a été longtemps un sujet de recherches et d'erreurs. Les uns pensaient qu'il provenait de certains champignons sous-marins qui, détachés et emportés par les courants, étaient jetés sur les rivages indiens; les autres croyaient reconnaître dans cette substance, le suc résineux de quelques herbes odoriférantes durci et roulé par les vagues; d'autres encore en attribuaient la formation à l'écume des mers; une opinion adoptée par Buffon, présentait l'ambre comme un composé de matière animale et de bitume. Enfin, le naturaliste Schwediaur, après bien des recherches, trouva que l'ambre gris n'était autre chose que l'excrément particulier d'une baleine (le *cachalot macrocéphale*). Cette dernière opinion est la seule admise aujourd'hui. L'ambre est contenu dans une poche ou sac du bas-ventre de cette baleine; tantôt elle le vomit et tantôt elle

le rejette par l'intestin. Les baleines à ambre sont ordinairement maigres et languissantes; ce qui ferait croire que la formation de cet excrément tient à un état maladif.

L'ambre gris mêlé à d'autres parfums a la propriété de développer la force de son odeur suave. La plus grande consommation de cette substance recherchée se fait, sans contredit, pour la toilette, mais elle est encore employée en médecine dans plusieurs affections convulsives et surtout contre l'atonie de certains organes.

BENJOIN.

Résine solide, très-inflammable, qui coule des incisions pratiquées dans le tronc du badanier (*Voyez badanier au benjoin, chap. XVI.*)

On en distingue deux espèces : le benjoin commun réuni en masse et de couleur noirâtre, ordinairement mêlé de substances étrangères; le benjoin amygdaloïde, formé de larmes blanches en dedans, de couleur dorée à l'extérieur et liées ensemble par un mastic brun, ce qui lui donne l'aspect du nouga.

Le benjoin est un des parfums les plus suaves qu'on connaisse; on le brûle dans les églises sous

le nom d'encens ; les parfumeurs le font entrer dans une foule de préparations ; dissous dans l'alcool, il donne cette teinture célèbre dont quelques gouttes mêlées à un verre d'eau forment le *lait virginal*.

MYRRE.

Gomme-résine qu'on tire d'Arabie et d'Abyssinie ; on pense qu'elle est fournie par le *laurus myrrha*. La myrrhe est solide, rougeâtre, de cassure brillante et très-friable. Elle se trouve dans le commerce en morceaux lisses et plus souvent verruqueux ; c'est surtout lorsqu'on la pile et qu'on la mêle à d'autres substances que la myrrhe exhale une plus agréable odeur.

Cette gomme-résine est tonique, antiputride, vulnéraire et balsamique ; elle entre dans plusieurs préparations magistrales. — L'histoire sacrée nous apprend que les peuples d'Orient regardaient la myrrhe comme une des productions les plus précieuses de la terre. Du temps de Moïse et bien avant, on la brûlait sur les autels mélangée avec le benjoin. Enfin, la myrrhe fut un des présents que les Rois-Mages apportèrent à l'Enfant

divin dont la parole évangélique devait changer la face des choses humaines.

LABDANUM.

Résine qui découle naturellement du Ciste de Crète ; purifiée de toutes ses parties hétérogènes, elle offre une consistance épaisse et gluante ; sa couleur est noirâtre, et son odeur, assez développée, se rapproche de celle de l'ambre gris.

STORAX-CALAMITE.

Gomme-résine que certains naturalistes disent couler de l'aliboufier de Syrie, tandis que d'autres l'attribuent aux pleurs du liquidambar.

Ce parfum nous vient d'Alep et de Smyrne, sous forme de pâte solide, rougeâtre, parsemée de petites taches jaunes ressemblant à des fragments d'amandes. — Le storax-calamite s'enflamme aussitôt qu'on l'approche de la lumière ; son odeur aromatique, suave et très-pénétrante, tient un peu de celle du baume du Pérou.

MASTIC EN LARMES.

Résine de couleur blanche et transparente fournie par le Lentisque (*Voyez arbre au mastic*, chap. XVI.)

CAMPHRE.

Le camphre est regardé par les chimistes comme un principe immédiat des végétaux. On le trouve dans le romarin, la lavande, l'hysope, dans presque toutes les plantes labiées et plusieurs ombellifères ; mais celui du commerce est spécialement retiré du laurier camphrier qui le fournit en abondance.

Le camphre nous vient de la Chine et du Japon, où le *camphora-laurus* est très-multiplié. A l'état brut, il se présente sous la forme d'une poudre grisâtre ; purifié de toute particule étrangère, il se solidifie, devient blanc et diaphane. Son odeur très-pénétrante, est désagréable à certaines personnes et plaît à d'autres. Il brûle rapidement avec une flamme blanche très-vive.

Le camphre jouit à un haut degré de la propriété

anti-putride. Son odeur chasse les insectes ; quelques grains placés dans une armoire ou une malle contenant des effets d'habillement, suffisent pour le préserver des mittes. — Il est rarement employé aujourd'hui en parfumerie, mais l'art de guérir s'en sert avec succès dans un grand nombre de cas. — Les cigarettes de camphre sont depuis quelque temps à la mode comme remède contre certaines affections du poumon et des bronches.

BAUMES DE LA MECQUE OU DE SYRIE, DE TOLU,
DU CANADA, DU PÉROU.

Les baumes sont des matières aromatiques de consistance demi-liquide, qui découlent naturellement ou par incision de certains arbres nommés *baumiers*. Les baumes diffèrent des résines en ce que celles-ci sont ordinairement sèches et friables, tandis que ceux-là appartiennent à la classe des substances grasses, oléagineuses et dont l'odeur est toujours très-développée.

Les baumes entrent dans un grand nombre de préparations pharmaceutiques et de toilette.

BOIS D'ALOES.

Ce bois odorant vient de la Chine et de l'île d'Amboine. On le trouve dans le commerce en petits morceaux de 5 à 6 pouces ; il suffit de le frotter pour qu'il répande une odeur très-agréable ; il brûle avec une flamme brillante et sa fumée embaume.

Le bois d'aloès remplace , à la Chine , les parfums composés que nous faisons brûler dans les appartements sous le nom de chandelles fumantes.

BOIS DE SANTAL.

Bois d'une odeur suave que le commerce tire des Indes et de la Chine (*Voyez chap. XVI*).

BOIS DE ROSE ou DE RHODES.

(*Voyez la description, chap. XVI*).

CANNELLE.

La cannelle du commerce est la deuxième écorce des jeunes tiges et des branches du cannellier.—

Dans son état de fraîcheur, la cannelle répand un parfum très-agréable, mais lorsqu'elle vieillit, son odeur se dénature.

L'huile de cannelle qu'on obtient par la distillation est d'un très-grand secours aux parfumeurs et aux liquoristes. La pharmacie l'emploie également en potions, mixtures, etc.

CASSIA.

Écorce du *cassia-laurus* qui croît sur les côtes du Malabar et dont les anciens faisaient un grand usage dans la parfumerie et les embaumements.

Cette écorce, qui a beaucoup de rapports avec celle du cannellier, circule aujourd'hui dans le commerce sous le nom de cannelle de seconde qualité.

NARD-INDIEN.

Plante de la famille des graminées, célèbre chez les anciens par les propriétés qu'ils attribuaient à son odeur; c'est dans sa racine que réside le parfum.

Dioscoride attribuait au nard des vertus extraordinaires et le regardait comme un antidote contre la morsure des serpents venimeux. Les modernes

ont vainement cherché quelques-unes de ces vertus ; le nard ne les possède plus, ou du moins le nard d'aujourd'hui n'est point celui d'autrefois.

Les parfums composés avec le nard étaient en grand usage chez les Assyriens et les Babyloniens ; la mode s'en répandit plus tard dans Rome souveraine : les hommes, les femmes de toutes conditions adoraient l'odeur du nard ; ce fut même une passion comme chez nous le vétiver.

IRIS DE FLORENCE.

Cette racine aromatique est fréquemment employée en médecine et en parfumerie. Réduite en poudre, elle répand une odeur de violette fort agréable ; elle entre dans la composition de divers bols, pilules, électuaires, poudres dentifrices, pâtes cosmétiques, etc.

SOUCHET ODORANT.

Sa racine exhale de même que celle de l'iris, une agréable odeur de violette, mais plus faible et moins durable. Les parfumeurs la font macérer dans du vinaigre et, après sa dessiccation au four, la réduisent en poudre pour l'employer à diverses préparations.

ROSEAU AROMATIQUE (*calamus aromaticus*).

Le roseau aromatique pousse en France et dans le nord de l'Europe ; mais l'on préfère celui qui vient des Indes comme ayant un parfum plus prononcé et moins fugace.

Les Indiens mâchent cette racine pour se parfumer la bouche et se tonifier les gencives ; plusieurs nations d'Asie en assaisonnent leurs aliments. Les parfumeurs en tirent bon parti.

JONC ODORANT DE LA MECQUE.

Ce jonc arrive d'Arabie en petites bottes ; sa saveur est amère, son odeur très-aromatique se rapproche de celle de la rose et du pouliot ; elle est céphalique, nervine, emménagogue.

MUSCADE ET MACIS.

Fournis par le muscadier aromatique.
(Voyez la description de cet arbre, chap. XVI).

AMBRETTE.

Plante de la famille des malvacées, dont les

grains sont employés en parfumerie pour leur odeur de musc assez prononcée.

ZÉDOAIRE.

Racine d'une plante appartenant à la famille des balisiers ; on nous l'apporte de Chine, du Malabar et surtout des Iles Philippines en petits morceaux de deux à trois pouces semblables pour la couleur à la racine d'iris.

La pharmacie et la parfumerie se servent également de cette racine, la première comme excitante et tonique, la seconde comme parfum agréable.

GALANGA.

Racine d'un petit arbre appartenant aussi à la famille des balisiers, et qui croît aux Indes-Orientales. Son odeur est à la fois forte et douce, la saveur piquante. Les Indiens s'en parfument le corps, en aromatisent leurs aliments et leurs boissons. Les Chinois composent avec le galanga une essence des plus suaves, qui sert à parfumer le thé réservé au palais délicat de l'empereur et des grands dignitaires de l'empire.

VANILLE.

Très-recherchée sous le double rapport de son parfum, et de ses qualités stomachiques.

(*Voyez la description de cette plante, chap. XVI.*)

DIAPASMA.

On regarde le diapasma comme un des plus anciens parfums connus. C'était un mélange de poudres odorantes dont on se servait pour saupoudrer les lits, les sofas et le corps au sortir du bain. Les Égyptiennes et les Juives portaient sur elles des boîtes remplies de diapasma, comme nos belles dames d'aujourd'hui portent des sachets de santal dans leur sein.

L'esprit ou arôme de toutes les fleurs suaves entre dans la composition de différents parfums dont les formes les plus usités sont les huiles, les essences, les alcoolats et les eaux de senteur.

HUILES DE SENTEUR.

Il est certaines plantes dont le principe odorant est si fugace, qu'on est obligé, pour le fixer, de se

servir de l'intermède d'une huile fixe. Les parfumeurs emploient de préférence, dans ce but, l'huile de Ben naturellement inodore et qui retient très-bien l'arôme des fleurs. C'est par ce procédé qu'on obtient les huiles de lys, de tubéreuse, de jasmin, de jonquille, de violette, d'héliotrope, etc.

ESSENCES, HUILES ESSENTIELLES ou VOLATILES.

Les plantes dont le principe odorant est moins fugace que celui des fleurs dont nous venons de parler, fournissent par la distillation une huile essentielle qu'on nomme aussi volatile à cause de sa facilité à se volatiliser. Telles sont les essences de roses de citrons, de bergamotes, de cannelle, de gérofles, de néroly, etc., etc.

Les huiles essentielles étant très-inflammables et très-volatiles, il est indispensable de les boucher hermétiquement pour s'opposer à leur volatilisation, et encore ne réussit-on pas toujours. Les personnes qui mettent dans leurs meubles à linges un de ces petits flacons d'essence de rose verant de Smyrne et de Tunis, le trouvent, au bout d'un certain laps de temps, complètement vide ; l'essence s'est volatilisée malgré le bouchon

cacheté, le linge et les meubles sont imprégnés d'une forte odeur de roses. Il en est de même pour toutes les huiles essentielles.

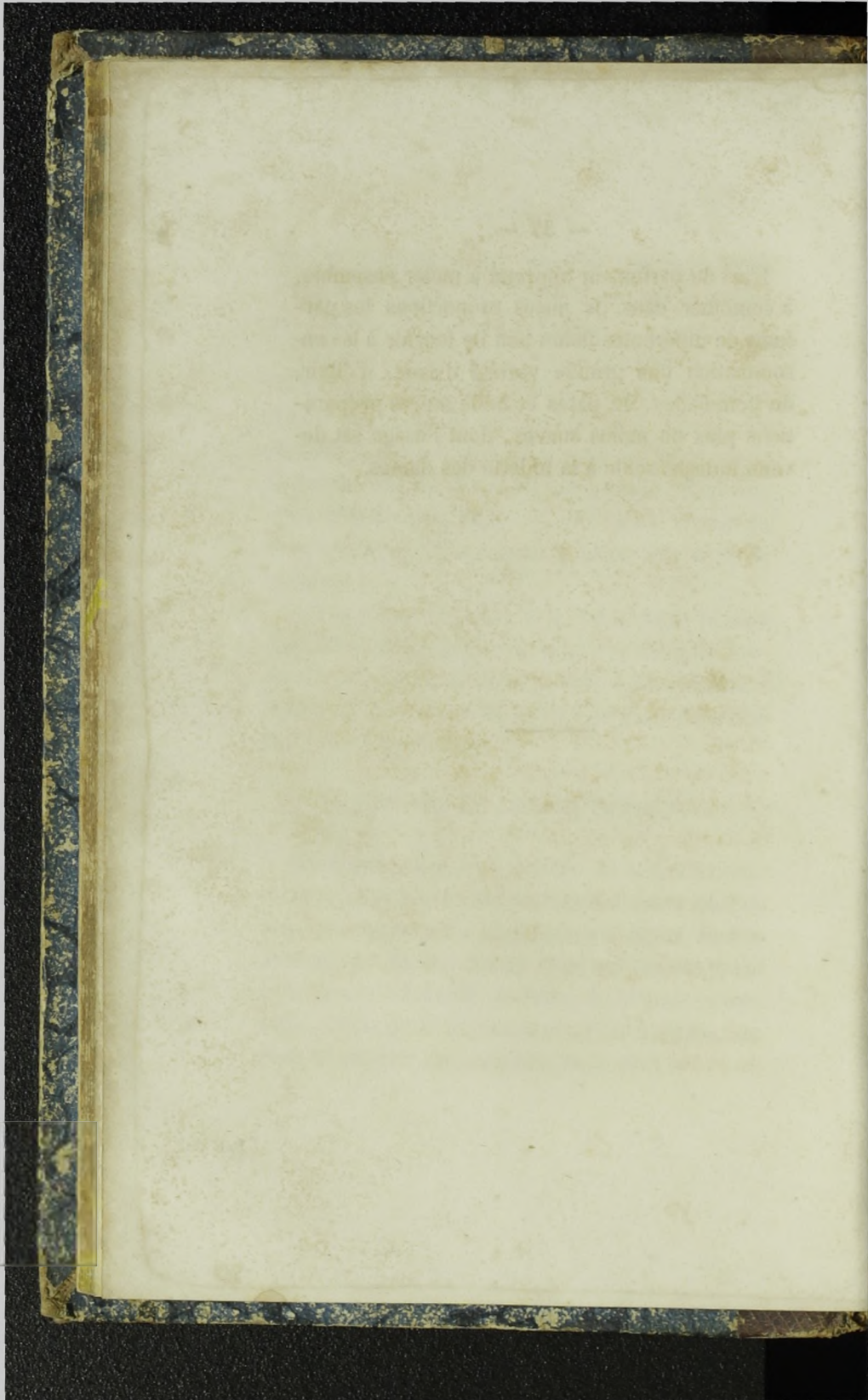
L'essence de roses, d'un prix très-élevé, se fabrique dans le levant avec des roses musquées ; il faut une immense quantité de ces fleurs pour obtenir quelques gouttes d'essence. Seize cents livres de feuilles de roses ne produisent qu'une once d'huile essentielle. — Six cents livres de fleurs d'oranger fournissent à peine une once de néroly !

Les essences recèlent à un haut degré le parfum des fleurs ; une seule goutte suffit pour aromatiser une livre de liquide ; elles sont d'un grand secours à la parfumerie qui les emploie dans une foule de compositions.

ALCOOLATS ET EAUX DE SENTEUR.

On obtient , par les procédés de la distillation, de la macération et de l'infusion des alcoolats et des eaux chargés du principe odorant des herbes aromatiques et des fleurs ; tels sont les alcoolats et les eaux de Cologne, de thym, de lavande, d'hysope, de menthe , de romarin, de marjolaine, de fleur d'oranger, de muscade, etc., etc.

L'art du parfumeur apprend à mêler ensemble, à combiner dans de justes proportions les parfums de différentes fleurs afin de fournir à la consommation une grande variété d'eaux, d'élixir, de pommades, de pâtes et mille autres préparations plus ou moins suaves, dont l'usage est devenu indispensable à la toilette des dames.



CHAPITRE III.

Usage des Parfums.

Les femmes ont un goût plus prononcé pour les parfums que les hommes; cela tient à leur organisation plus délicate. Certains parfums agacent, irritent leurs nerfs et amènent des oppressions, de vives céphalées, quelquefois même de subites défaillances; c'est pour ce motif qu'il est prudent de proscrire de sa toilette les odeurs auxquelles on a reconnu cette dangereuse influence.

Nous avons dit que les climats au soleil ardent étaient la patrie des parfums, les femmes qui les habitent devaient naturellement avoir une passion pour eux; aussi, les Asiatiques et les Africaines vivent, pour ainsi dire, dans un milieu chargé d'odeurs exquises et pénétrantes. Les parfums sont un

des besoins de leur existence, elles en étendent l'usage à toutes choses : elles s'en font des bracelets, des colliers, des ceintures, des sachets, des bourses, des médaillons, des osselets, de petites boîtes, etc., etc. Elles les répandent avec profusion sur leur corps, les mêlent dans leurs boissons et leurs aliments. La tradition et l'expérience leur ont appris que l'amour et la coquetterie pouvaient se servir avec avantage de tel ou tel parfum ; elles les considèrent donc comme un puissant auxiliaire de la beauté et les mettent à profit pour raviver les feux languissants d'une passion qui s'éteint. Les hommes, à leur tour, succombant sous les enchantements de ces nouvelles Circées, avouent qu'il n'y a rien de plus doux, de plus ravissant sur la terre que les parfums et les femmes. — Les parfums et les houris sont un des bonheurs du ciel de Mahomet. — J. J. Rousseau a dit : les doux parfums d'un cabinet de toilette ne sont pas un piège si faible qu'on pense.

Jadis, lorsqu'un voyageur visitait une cité d'Orient, ses hôtes lui préparaient un bain et, au sortir, l'oignaient d'essences et de parfums (1) ; au-

(1) Voyez la description d'un bain oriental dans *l'Hygiène de la Beauté*, chez Moquet, cour de Rohan, 3. (Prix : 3 fr.)

jourd'hui, quoique les mœurs aient été modifiées, on retrouve encore quelques restes de cet ancien usage. Le Turc ou le Persan qui reçoit la visite d'un étranger, le fait asseoir sur un divan; les esclaves apportent des cassolettes où brûlent des parfums; on lui présente une longue pipe avec du tabac parfumé, et puis du café ambré, des fruits et des confitures musqués; enfin, jusque dans les sorbets et autres boissons rafraîchissantes qu'on lui offre, il entre des parfums. Pendant cette réception, les croisées de l'appartement sont ouvertes, et les suaves senteurs qui lui arrivent d'un jardin couvert d'orangers, complètent la douce ivresse de ses sens.

C'est ainsi que les Orientaux comprennent la vie; heureux habitants d'un climat favorisé du ciel, ils voient mollement s'écouler leurs journées au milieu de l'ivresse de l'opium et des parfums; cette ivresse amène de délicieuses rêveries, quelquefois l'extase et ses muets ravissements.

L'habitude des parfums rend indolent et paresseux, dit-on; l'esprit s'use à leurs mordantes émanations, et l'activité sensuelle s'augmente en raison des pertes que fait l'intelligence; on donne pour exemple les peuples d'Asie vivant dans la mollesse. Ces assertions nous semblent exagérées;

la mollesse asiatique reconnaît d'autres causes plus puissantes. Quoi qu'il en soit, il n'est personne de nous qui ne préférât respirer l'air embaumé d'un harem de Constantinople à l'air infect de ces ignobles boutiques de marchands de fromage que l'hygiène publique devrait reléguer hors de l'enceinte des villes.

La mode qui règne en souveraine sur notre beau pays de France, adopte aujourd'hui tel parfum et demain le rejette pour le remplacer par un autre. Il fut un temps où les femmes se passionnaient pour le nard indien, l'œillet, le jasmin, la tubéreuse; quelques années après c'était pour les pastilles musquées du sérail; hier le vétyver, le patchouly se rencontraient sur toutes les toilettes: aujourd'hui le néroly-ambré, et le santal sont de bon ton; demain ce sera le tour d'un autre parfum. Ainsi le veut la mode; inclinons-nous devant ses arrêts, car c'est à son inconstance que sont dus les plaisirs toujours frais de la variété.

Notre capitale possède un grand nombre d'habiles parfumeurs qui ont porté leur art à la perfection; ils ont banni les odeurs fortes, enivrantes, nuisibles aux nerfs, provoquant des céphalalgies, et n'offrent que d'innocents parfums à nos jolies parisiennes. Sans avoir la moindre préten-

tion d'anticiper sur l'art, nous intercalerons ici quelques recettes approuvées par une longue expérience et très-faciles à mettre en pratique.

PARFUMS COMPOSÉS.

Parmi les parfums composés, il en est quelques-uns dont l'usage est assez répandu et que l'on peut préparer soi-même sans le secours de l'art et à peu de frais. De ce nombre sont les *clous* ou *chandelles fumantes*, les *sachets*, les *cassolettes*, les *pots-pourris*.

CHANDELLES FUMANTES.

Prenez :

Benjoin amygdaloïde.	16 grammes.
Storax calamite.	4 —
Baume du Pérou.	7 —
Cascarille.	4 —
Clous de gérofle.	2 —
Charbon pulvérisé.	40 —
Nitrate de potasse.	4 —
Réduisez le tout en poudre fine et ajoutez :	
Teinture d'ambre gris.	2 grammes.

Formez avec cette pâte des pastilles ou des chandelles fumantes que vous laisserez sécher. Après leur entière dessiccation, mettez-y le feu, elles brûleront avec lenteur en répandant une odeur très-agréable.

SACHETS.

Les sachets sont de petits sacs de papier, de toile ou de soie qu'on remplit de diverses substances aromatiques, selon le goût des personnes. On s'en sert généralement pour embaumer le linge, les effets et les meubles dans lesquels on les place. Beaucoup de dames en portent dans leurs ceintures ou leurs poches. La composition suivante développe une délicieuse odeur :

Iris de Florence.	4 onces.
Calamus aromaticus.	2 —
Santal citrin	» — 4 gros.
Clous de gérofle.	» — 2 —
Benjoin.	» — 4 —
Bergamottes vertes desséchées.	1 —

Réduisez le tout en poudre grossière et remplissez vos sachets.

Autre plus simple.

Roses desséchées à l'ombre. . .	8 onces.
Clous de gérofle } concassés . . .	» — 4 gros.
Noix muscades } . . .	» — 4 —

L'encens, la myrrhe, l'ambre gris, le storax, le macis, le santal citrin, peuvent servir seuls ou mélangés à composer des sachets.

CASSOLETTES.

Les cassolettes sont de petits vases en terre ou en porcelaine ayant un couvercle percé de petits trous. — Les riches Levantins possèdent des cassolettes d'or et d'argent qu'ils étalent avec orgueil lorsqu'ils reçoivent un étranger. — On remplit les cassolettes de différents parfums, puis on chauffe légèrement le pied du vase : une fumée odorante s'échappe bientôt par les trous et embaume l'appartement.

Composition d'une cassolette du sérail :

Storax calamite	16 grammes.
Benjoin.	8 —
	4*

Baume de la Mecque.	8	—
Clous de gérofle.	3	—
Santal citrin	4	—
Ambre gris.	1	—

Pulvérissez grossièrement tous ces parfums et garnissez-en la cassolette.

POT-POURRI.

Le pot-pourri se compose d'un mélange de fleurs, de racines, d'aromates et d'autres substances odoriférantes qu'on entasse dans un grand pot de terre vernissée à l'intérieur et qu'on a soin d'arroser avec de l'eau salée.

La recette suivante qu'on dit avoir été donnée par Criton l'athénien, servait à la composition de l'eau lustrale en usage dans les temples d'Aphrodite à Corinthe.

Fleurs d'oranger.. . . .	1 livre.
Roses musquées.	1 —
Œillets rouges	1 —
Marjolaine	2 —
Thym, lavande, romarin, mélilot,	

hysope , menthe , camomille , de chaque.	2 poignées.
Laurier.	15 feuilles.
Fleurs de jasmin	8 onces.
Écorces de citron.	8 —
Petites oranges vertes.	8 à 10 —
Sel de cuisine	1½ livre.

Mettez le tout dans un pot neuf, et laissez macérer pendant un mois, en ayant soin de remuer deux fois le jour avec une spatule en bois. Au 31^e jour ajoutez :

Iris en poudre	12 onces.
Benjoin.	2 —
Clous de gérofle, } Coriandre, } de chaque.	2 —
Storax, } Calamus aromaticus, } de chaque.	1 —
Poudre d'ambre, }	

Remuez bien le tout avec la spatule et vous aurez un pot-pourri très-odorant qui durera une année entière.

Autre composition plus moderne.

Fleurs d'oranger	1 livre.
----------------------------	----------

Roses rouges	8 onces.
Sommités de lavande	8 —
Feuilles de marjolaine	4 —
Feuilles de myrthe	2 —
Œillets rouges.	3 —
Clous de gérosfle	1 —
Noix muscade.	1 —
Laurier.	10 feuilles.
Eau salée	1 livre.

Ce mélange est mis dans un pot neuf que l'on recouvre d'un parchemin ; soir et matin on remue avec une spatule en bois. Après 20 jours de macération, on ajoute :

Poudre de Chypre, } de chaque. . 1 once.
Poudre d'Iris, }

Ce pot-pourri répand une odeur des plus suaves. Les barbiers de Smyrne et de Constantinople conservent dans leurs boutiques une préparation semblable. L'agitation de ce mélange suffit pour embaumer leur local, et quelques gouttes jetées dans le plat à barbe aromatisent l'eau tout aussi bien que notre alcoolat de Cologne.

PARFUM CONTRE LA MÉLANCOLIE ET L'HYP-
CHONDRIE.

Prenèz :

Racine de souchet.	1 once 1½
Iris de Florence.	1 —
Santal citrin,) Bois de rose,)	de chaque. . . 1½ —
Écorce d'orange et de citron. . .	1½ —
Clous de gérofle.	1 gros.
Vinaigre rosat.	4 onces.

Mêlez le tout dans un pot ou dans une bassine et faites chauffer pour en recevoir la vapeur.

On prétend que ce parfum égaie les sens et réjouit l'âme.

Nous terminerons cette première partie en faisant observer que les parfums ne conviennent pas à tous les âges. La jeunesse riche de santé ne doit point en faire usage ; la tendre odeur de marjolaine que la vierge exhale est plus douce, plus enivrante que tous les parfums d'Arabie ; masquer ce par-

fum naturel par une odeur empruntée serait un contre-sens énorme.

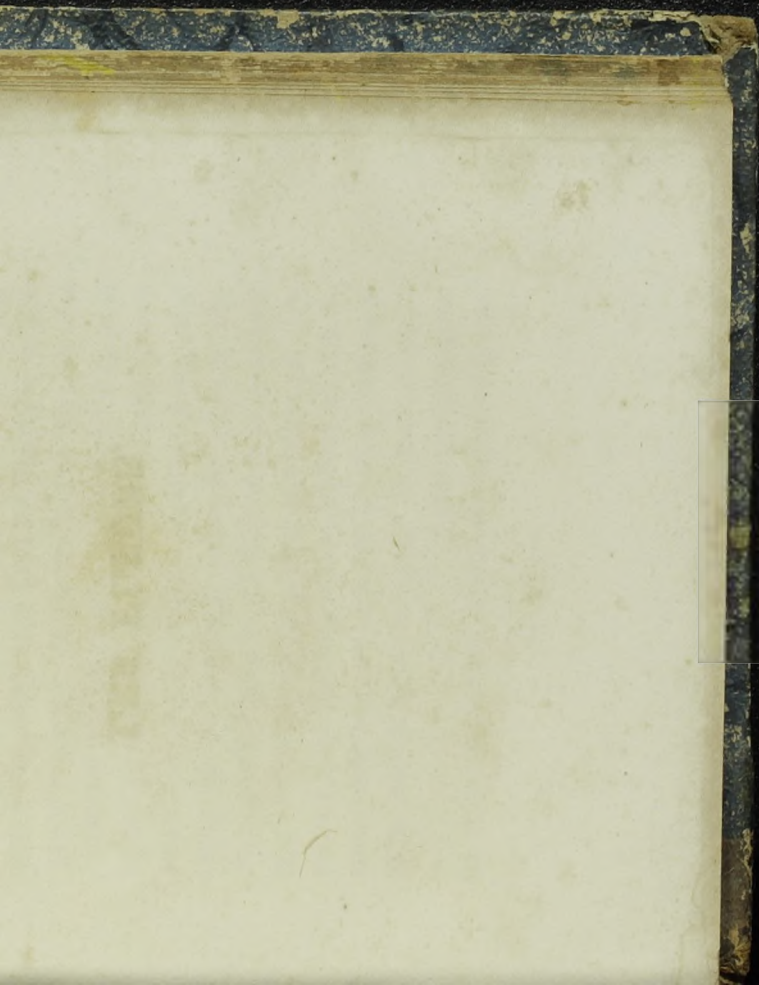
Les femmes au contraire peuvent user, avec avantage, de quelques légers parfums. Nous avons vu que les femmes d'Asie s'en servaient comme d'un talisman pour régner sur les hommes ; et s'il nous était permis, dans cet ouvrage, de remonter aux époques luxueuses d'Athènes et de Rome pour fouiller dans les archives de la coquetterie, nous ferions voir que les matrones étaient prodigues de parfums non-seulement sur leur personne, mais qu'elles en préparaient des philtres, des liqueurs ambrosiaques dont elles obtenaient l'effet désiré.

Quoique aujourd'hui la passion des parfums ne soit plus aussi vive, on aime cependant à suivre une trace embaumée, et si les yeux se complaisent à caresser les lignes harmonieuses d'une belle figure, l'odorat aime aussi à s'enivrer de suaves odeurs.

Il existe un art dans le choix et l'emploi des parfums ; cet art exige un certain tact dirigé par l'habitude et le bon goût. Ainsi que la jolie femme laisse deviner, sous une gaze légère, de séduisants attraits, de même on doit ménager les parfums au point d'en faire désirer vivement l'olfaction.

LES FLEURS.





CHAPITRE IV.

Les Fleurs.

Les fleurs, ces charmantes filles du printemps, qui émaillent et embaument la terre, sont aimées, recherchées de tout le monde ; elles semblent être le point commun où viennent se rencontrer les affections des deux classes extrêmes de la société : le riche et le pauvre, le puissant et le faible : car, si le berger pare sa houlette de fleurs, les rois en jonchent aussi leurs palais. Point de fêtes sans bouquets, point de victoires sans couronnes, comme aussi point de poésie, point d'amour sans quelques tendres fleurs. Autour du berceau de l'enfant qui vient de naître des fleurs ; sur l'autel de l'hyménée des fleurs ; et quand une vie chère s'est éteinte, hélas ! sur la tombe en-

core des fleurs. Toujours mêlées à nos joies ou à nos douleurs, les fleurs semblent être le symbole naturel de tous nos sentiments.

Le poète Delile a dit :

Fleurs charmantes, par vous la nature est plus belle ;
Dans ses brillants tableaux l'art vous prend pour modèle ;
Simples tributs du cœur vos dons sont chaque jour
Offerts par l'amitié, hasardés par l'amour.
D'embellir la beauté vous obtenez la gloire,
Le laurier vous permet de parer la victoire ;
Plus d'un hameau vous donne en prix à la pudeur ;
L'autel même où de Dieu repose la grandeur,
Se parfume au printemps de vos douces offrandes,
Et la religion sourit à vos guirlandes.

.....

L'étude des fleurs est un des plus doux délassements de la vie. Leurs brillantes couleurs variées à l'infini recréent les yeux ; l'odorat est délicieusement caressé de leurs parfums, et lorsqu'on pénètre les mystères de leurs amours, de leur mariage et de leur reproduction, l'esprit reste saisi d'une profonde admiration.

C'est qu'en effet tout ce qui se passe dans la plus frêle des plantes est de nature à exciter vivement la curiosité, à captiver l'intérêt du plus indifférent. Si le scalpel de l'anatomiste a mis à nu les

ressorts de la vie animale, la loupe du botaniste lui a fait découvrir dans les plantes une série de phénomènes non moins admirables.

Les limites tracées à ce petit ouvrage ne nous permettant pas d'entrer dans les immenses détails d'un système, nous nous bornerons à décrire les phénomènes les plus remarquables qu'offrent le règne végétal et les fleurs en particulier.

COMPOSITION DE LA FLEUR.

La fleur se compose, en général, de cinq parties essentielles : le *calice*, la *corolle* ou *pétales*, les *étamines*, le *pistil*, l'*ovaire* et les *semences*.

Le *calice* ou *périanthe* est la première enveloppe de la fleur. — La *corolle* est la fleur proprement dite. — Les *étamines* sont de petits filets coiffés d'une anthère, espèce de bourse qui contient le pollen ou poussière fécondante. L'*étamine* est l'organe mâle. Le *pistil*, organe femelle, se compose d'un petit filet, surmonté du *stygmate*, corps spongieux, humecté d'une espèce de lymphe pour arrêter le pollen. — L'*ovaire* est ce renflement situé au bas du pistil, qui contient les semences ou ovules. Les ovules reçoivent leur

nourriture d'un petit vaisseau appelé cordon ombilical.

Le savant Linneus comparait le calice au lit nuptial (*thalamus*) ; la corolle aux rideaux du thalamus : il voyait dans les autres parties de la fleur les différents organes qui accomplissent les mystères de la fécondation.

GERMINATION.

Les tièdes brises ont fondu les frimats ; un plus doux soleil éclaire la nature ; la terre , échauffée par ses rayons , laisse sortir de son sein les germes qu'elle y tenait cachés , et de tous côtés le sol se couvre de verdure. C'est l'époque de la germination : encore quelques semaines et ce sera celle de la floraison ; brillante époque de l'année où Flore étale sa guirlande aux mille couleurs , aux mille parfums ; où tout ce qui vit et respire éprouve la féconde influence du printemps.

LE PRINTEMPS.

Élève d'Apollon , Helléna , prends ta lyre ,
Cette lyre amoureuse , écho de nos transports ,
Et de tes doigts légers frappe de doux accords.
Dans les tons du bémol soupire ta romance ,
C'est le ton qui le mieux sait émouvoir les cœurs ;

Zéphirs, taisez-vous, oiseaux, faites silence.
Écoutez, écoutez ces accents enchanteurs :

Aux accords de la lyre,
Chantez, jeunes amants ;
Chantez avec délire
Le retour du printemps.
Naïves jouvencelles,
Les beaux jours sont venus,
Jonchez de fleurs nouvelles
Les autels de Vénus.

A toute la nature
Le printemps a souri,
Les bois et la verdure
Soudain ont fleuri.
De riches draperies
Les côteaux sont couverts,
Et l'encens des prairies
S'exhale dans les airs !

L'astre qui nous éclaire
Par sa douce chaleur,
Ramène sur la terre
La joie et le bonheur.
En tous lieux on ne rêve
Qu'amour, félicité ;
Partout avec la sève
Coule la volupté.

Que la plaine est riante,
Le bosquet enchanteur ;
Que l'aurore est brillante,
Partout quelle fraîcheur !
Que le soir a de charmes
Après un si beau jour !
Le soir fournit des armes
Au plus timide amour.

Je ne saurais te dire
Ce qu'éprouvent mes sens ;
Mon cœur bat, je soupire
Aux brises du printemps.
Cette onde qui murmure,
Ces bosquets, le zéphir,
Oui ! tout dans la nature
Nous invite au plaisir.

FLORAISON.

AMOURS ET MARIAGE DES FLEURS.

Les fleurs ont ouvert leur calice aux caresses du zéphir ; leurs corolles se développent , s'épanouissent pour former le lit nuptial ; les étamines et les pistils frémissent impatients de bonheur. Ici commencent les amours des fleurs , chastes amours dont nous allons essayer d'expliquer les mystères.

Ainsi que deux fiancés se parent de leurs beaux habits de fête pour aller recevoir la bénédiction nuptiale, de même la fleur, en cet instant, s'offre dans toute sa magnificence ; ses couleurs brillent d'un plus vif éclat, ses pétales sont plus veloutés elles exhalent un plus doux parfum ; la tige se raidit, la feuille tremble, un voluptueux frémissement agite la plante entière. Alors le pistil se dresse, offrant à l'étamine son stygmate entr'ouvert, et l'étamine penche amoureuxment son anthère sur le stygmate qui aspire le pollen fécondateur. Après cette aspiration, le stygmate se ferme, le pollen traverse les conduits secrets du pistil et pénètre dans l'ovaire pour y féconder les semences. Ainsi se consomment les amours et le mariage des fleurs, et sans la fécondation qui en est le but la plante resterait stérile.

Mais parmi les innombrables sujets qui peuplent l'empire de Flore, il existe une foule de nuances dans la position, la multiplicité et la dimension des organes générateurs. Souvent le mariage serait difficile et même impossible, si la nature n'avait étendu, sur certaines espèces, son admirable prévoyance : lorsque l'étamine est plus longue que le pistil, elle se courbe au temps des amours, pour embrasser le stygmate de celui-

ci ; dans le cas inverse c'est le pistil qui s'abaisse. Certaines fleurs ont leurs étamines cachées au fond des gouttières que forment les pétales , tandis que le pistil se dresse au milieu du calice , isolé de tout contact ; mais au moment des amours , les étamines abandonnent leur retraite , décrivent un demi-cercle et viennent embrasser le pistil ; puis on les voit , lentement et comme à regret , regagner leur demeure.

Plusieurs familles de plantes aquatiques , les nénuphars , les stratiotes , etc. , présentent un phénomène très-remarquable : Les fleurs femelles croissent et vivent au fond des étangs , les mâles seules ont le privilège de vivre à l'air. A l'époque des amours les tiges des femelles s'allongent et s'élèvent à la surface de l'eau pour demander des caresses à leurs époux ; aussitôt le mariage accompli , elles se replongent au sein de l'onde où elles mûrissent leurs fruits. On connaît une espèce de nymphéa femelle qui , plus amoureuse ou plus coquette que ses sœurs , quitte le fond des eaux vers la tombée du jour , et vient dans toute sa beauté se promener autour des nymphéa mâles. Un léger mouvement se manifeste parmi ceux-ci ; ils semblent suivre les traces de la coquette qui , satisfaite du pouvoir de ses charmes , plie sa co-

rolle et disparaît sous l'eau. Ces mouvements extraordinaires sont produits par l'élongation et le raccourcissement de la tige de cette fleur.

Une fleur de la famille des hydrocharides , la vallisnière spirale, offre un phénomène semblable que Castel décrit ainsi dans son poème des plantes :

Le Rhône impétueux sous son onde écumante,
Durant six mois entiers nous dérobe une plante
Dont la tige s'allonge, en la saison d'amour,
Monte au-dessus des flots et brille aux yeux du jour.
Les mâles dans le fond jusqu'alors immobiles,
De leurs liens trop courts brisent les nœuds débiles,
Volent vers leur amante et libres dans leurs feux,
Lui forment sur le fleuve un cortège nombreux ;
On dirait une fête où le Dieu d'hyménée
Promène sur les flots sa pompe fortunée ;
Mais les temps de Vénus une fois accomplis,
La tige se retire en rapprochant ses plis
Et va mûrir sous l'eau sa semence féconde.

Les amours des fleurs ont généralement lieu le matin lorsqu'un doux rayon de soleil éclaire la nature et vaporise les gouttes de rosée dont leur sein est humecté. Il est cependant des fleurs qui attendent le soir ; d'autres, plus chastes ou plus timides, n'accomplissent leur mariage qu'au milieu du silence et de l'obscurité des nuits.

Les fleurs sont , en général , hermaphrodites , c'est-à-dire qu'elles réunissent les deux sexes dans la même corolle ; il en est pourtant un assez grand nombre à sexes séparés sur deux tiges. Chez les palmiers , les dattiers , les pistachiers , etc. , les fleurs mâles existent sur un arbre et les fleurs femelles sur un autre. Lorsque l'arbre mâle se trouve trop éloigné de l'arbre femelle , il ne donne point de fruit. Des cultivateurs orientaux avaient observé ce phénomène , et s'étant avisés de couper une branche de dattier mâle qui croissait à plusieurs lieues de distance , ils vinrent en secouer les fleurs autour d'un bosquet de dattiers femelles. Le pollen, détaché des fleurs par l'agitation de l'air, alla féconder les dattiers femelles qui, cette année-là, poussèrent des fruits.

Les annales de botanique de la Société de Berlin rapportent un fait à peu près semblable :

Depuis longues années, plusieurs palmiers du jardin royal de Berlin se montraient constamment stériles ; on les fit fructifier avec des poussières fécondantes qu'un botaniste de Dresde envoya dans une lettre à son confrère de Berlin.

Mais la nature trouve des moyens plus simples pour opérer le mariage des fleurs à sexe séparé ; elle charge les brises printanières de porter aux

femelles le pollen fécondateur. Un dattier femelle du Jardin des Plantes, à Paris, n'avait, dit-on, jamais fructifié depuis quinze ans qu'il était en serre. La seizième année on fut fort étonné de lui voir pousser des dattes. Cet étonnement cessa aussitôt qu'on sut qu'un dattier mâle se trouvait en fleurs au jardin du Luxembourg.

Ainsi voyagent dans les airs les graines membraneuses de l'érable, de l'orme, du frêne et les semences ailées de la plupart des fleurs composées ; celles des lichens, des mousses, des bissus, des champignons, etc., sont continuellement suspendues dans l'atmosphère où elles flottent invisibles. — Les eaux des fleuves et les courants de la mer charrient aussi certains fruits à capsules ligneuses et les transportent à des distances très-considérables. On voit souvent aborder sur les plages de la Norwège divers fruits d'Amérique, tels que les noix de coco, les gousses des mimosa scandens, les pommes d'acajou, etc. Les palmiers lontars qui bordent les rivages des îles Sechelles, abandonnent à la mer leurs fruits énormes, et, poussés par les vagues, ces fruits arrivent régulièrement chaque année aux Maldives.

Les brises ne sont pas les seules messagères des amours des fleurs, une multitude d'insectes

ailés s'acquittent du même message et transportent en voltigeant d'une plante à l'autre les poussières fécondantes qui se sont attachées à différentes parties de leur corps. C'est par un moyen semblable que les Levantins opèrent cette fameuse *caprification* aussi ancienne que la fécondation des palmiers dont nous venons de parler. Deux sortes de figuiers croissent dans les îles de l'Archipel et sur les côtes d'Asie, le figuier mâle appelé *caprifigier*, et le figuier femelle. L'intérieur des fruits sauvages du caprifigier donne asile à une multitude de petits mouchérons que les agriculteurs transportent avec soin, au temps de la floraison sur les figuiers femelles, et par cette opération obtiennent d'abondantes récoltes de fruits et des figues plus belles et plus savoureuses.

Chaque plante possède ses moyens propres de disséminer ses semences ; celles qui ne sont point emportées par le vent s'accrochent au pelage des animaux, aux plumes des oiseaux ou aux vêtements des journaliers. Certaines plantes sont douées de goussets élastiques, de renflements qui éclatent au jour de la maturité et dispersent leurs graines autour d'eux. L'*impatiens*, le *dictame*, la *balsamine*, le *sablier* font explosion et lancent au loin leurs semences. L'*oxalis sensitiva*, l'*elaterium* ou

concombre sauvage , part comme s'il était poussé par un ressort et saute au visage du promeneur qui l'a froissé du pied. Enfin, il est des semences si ténues , si subtiles qu'elles pénètrent partout , jusque dans nos appartements ; les moisissures sont de ce nombre.

Il faut , pour que la floraison et la fructification s'opèrent , un certain degré de lumière et de calorique. Les plantes qu'on élève dans les appartements et les caves, ne fleurissent que d'une manière imparfaite et ne fructifient presque jamais. Les fleurs qu'on transfère d'un climat dans un autre, perdent de leur qualité, de leurs propriétés, donnent des fleurs plus ou moins tardives et des fruits avortés. Ainsi , les fleurs qui , au Sénégal, s'épanouissent à six heures du matin, ne s'ouvrent à Paris que de neuf à dix heures , et celles qui , sous l'équateur, s'épanouissent à onze heures, ne fleurissent jamais en France. Les magnifiques serres du Jardin des Plantes , à Paris , où règne un doux printemps au milieu de l'hiver triste et glacé , ces serres , malgré leur chaude température ne peuvent faire fructifier les plantes exotiques des climats équatoriaux. On trouve la raison de leur stérilité dans la lumière qui n'y est pas assez intense , surtout lorsqu'elle a traversé

les vitrages qui forment les serres. Le savant Sennebier, à qui la botanique doit une foule de découvertes, a expérimenté que les haricots éclairés par des rayons rouges, fleurissent dix jours plus tard que les haricots exposés en plein soleil.

Quoique la lumière soit tout-à-fait indispensable à la floraison et à la fructification, on connaît cependant quelques plantes qui se multiplient dans le sein de la terre, sans jamais paraître au jour, les truffes, par exemple, et quelques autres.

Nous résumerons ce qui vient d'être dit en ces quelques lignes : les fleurs sont le berceau des graines, mais les graines resteraient stériles si on s'opposait au mariage des fleurs en coupant les pistils ou les étamines, c'est-à-dire qu'elles ne lèveraient point et pourriraient en terre. Le pollen est aussi nécessaire à la fécondation de la graine que la fleur est nécessaire au développement de celle-ci. Lorsque les étamines et les pistils habitent dans une même fleur, la fécondation s'opère naturellement par le contact des deux organes ; si les sexes sont séparés sur deux individus, ce qui existe dans les fleurs qui ne possèdent que des étamines sans pistils, ou bien des pistils sans étamines, elles ont besoin, pour être fécondées, de la dissémination du pollen dans l'air, et, comme

nous venons de le voir, en parlant des dattiers, c'est aux brises que la nature a confié ce soin.

Telle est la fécondation naturelle des fleurs, mais le génie de l'homme qui va forcer la nature jusque dans ses plus profonds secrets, a découvert les moyens d'arrêter les fécondations normales et d'en opérer d'artificielles. Les monstruosité et les maladies des fleurs produites par ces moyens factices ont donné naissance à une foule de variétés de formes, de teintes, de nuances et de dimensions qui font les délices des florimanes. Ainsi, une fleur de pavot noir, garni de son pollen, agitée sur une fleur femelle de pavot blanc, féconde en celle-ci des graines qui, l'année suivante, donneront toutes les nuances intermédiaires entre le blanc et le noir. Le pollen d'une anémone rouge-ponceau secoué sur les pistils d'une anémone bleu-clair, donnera toutes les magnifiques nuances qu'un peintre habile pourrait trouver en mélangeant de mille manières ces deux couleurs sur sa palette. Il en est de même pour les autres fleurs.

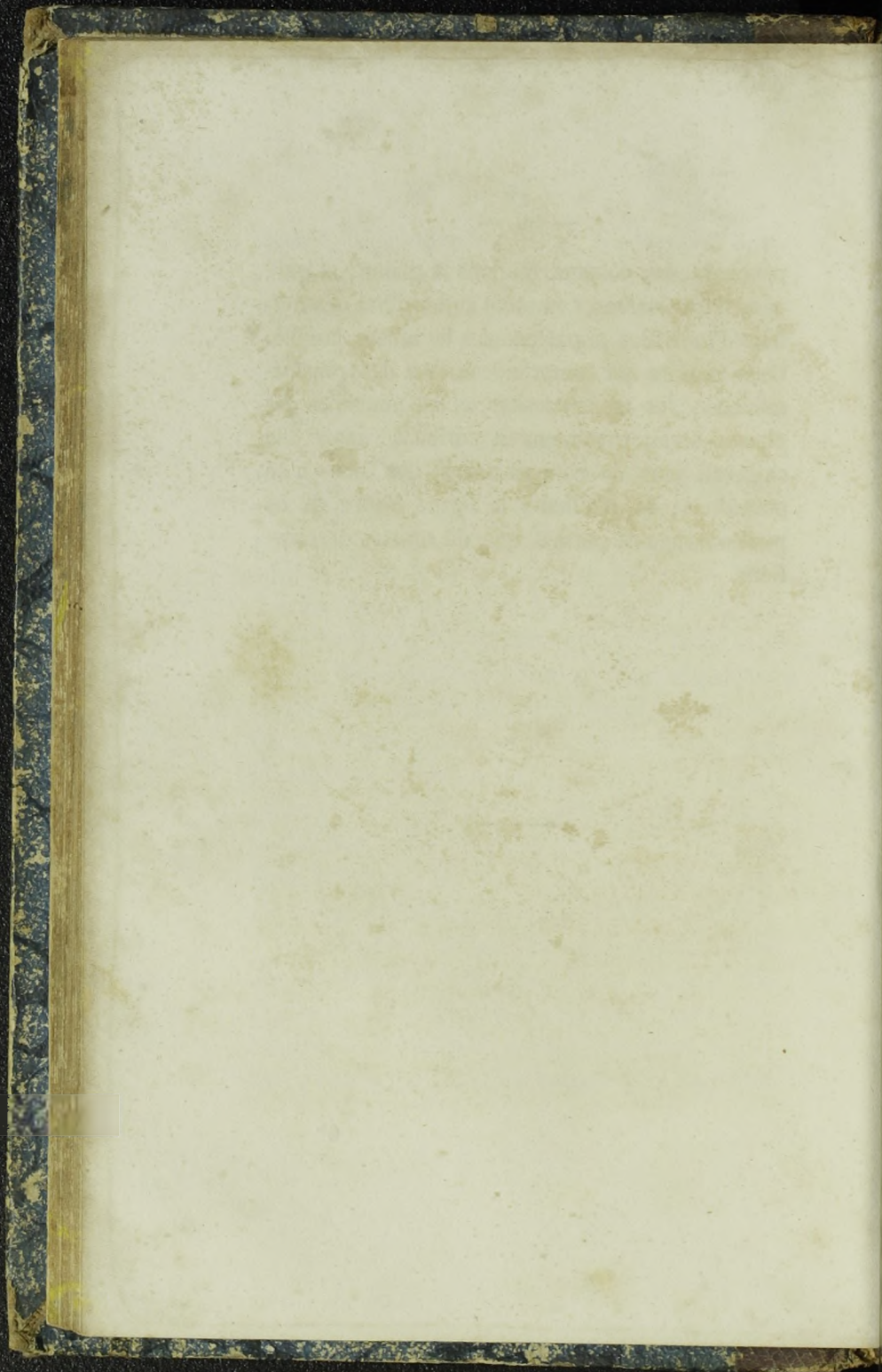
Si les fécondations artificielles, au lieu de se faire sur les variétés d'une même espèce, s'opèrent sur deux espèces du même genre, elles donnent naissance à des plantes *hybrides*, mot qui

signifie, chez les fleurs, ce que le mot *mulet* qualifie dans le règne animal, mais avec cette différence que ceux-ci ne peuvent perpétuer leur race tandis que les plantes hybrides se multiplient très-bien, en conservant toutefois le caractère mélangé des deux espèces dont elles se composent. Lorsque les molécules fécondantes de l'hybride ne se trouvent plus, dans la suite, en rapport avec les conduits séminifères des femelles de même famille, la fécondation devient impossible et la plante reste désormais stérile.

C'est encore au moyen de l'art et de la culture qu'on est parvenu à métamorphoser les fleurs simples en fleurs doubles et triples ; cette métamorphose est le résultat de la transformation des pistils et des étamines en pétales. Ainsi, la fleur des champs qui, à l'état naturel, est douée de quatre pétales et de six étamines, offre huit pétales dans nos jardins, mais alors elle ne possède plus que deux étamines, les quatre qui lui manquent ont été transformées en pétales par l'art horticulural.

Il y aurait une histoire très-intéressante à faire des nombreuses variétés de fleurs d'une même espèce dues à l'industrie de l'homme : les roses, les ceillels, les tulipes, les iris, les anemones et tant d'autres qui croissaient autrefois solitaires au

penchant des côteaux ou dans la plaine, et qui, dans nos parterres, comptent aujourd'hui des milliers d'individus appartenant à la même famille. Cette histoire qui comprendrait l'art des transformations, les monstruosités et les maladies des plantes serait extrêmement curieuse, mais elle exigerait plus de connaissances que nous n'en possédons; et d'ailleurs la forme légère de ce petit ouvrage ne permet que de courtes descriptions.



CHAPITRE V.

Végétation Antédiluvienne, ou Grande Végétation.

Aux époques antédiluviennes, les immenses solitudes de la terre n'étaient troublées que par le bruit des vents et des mers orageuses; la vie végétale se développait silencieuse et puissante sur les points émergés; la chaleur combinée à l'humidité activait la rapide croissance des végétaux et leur donnait des proportions gigantesques. Les algues s'étendaient en guirlandes de plusieurs lieues, les mousses formaient de vigoureuses prairies et les graminées de vastes forêts. Les presles, les fougères, les hépatiques, les licopodes, aujourd'hui confondues avec les herbes, dépassaient alors les chênes en hauteur. Les bambous se dres-

saient plus hauts que les mâts de nos vaisseaux ; les palmiers, les bananiers et toutes les plantes acotylédones et monocotylédones, ces vieilles citoyennes du globe, s'élançaient vers les cieux et fouettaient les nuages de leurs cimes. C'était l'époque de la grande végétation.

L'homme exhume de temps à autre les énormes fossiles de ces témoins des âges primordiaux enfouis dans les entrailles de la terre ; les houilles et les calcaires sont pleins de ces immenses débris. Dans les profondeurs des carrières qu'exploite l'industrie, on retire des troncs de palmiers de plusieurs centaines de pieds de longueur ; on découvre des lycopodes et des fougères arbres dont les vastes parasols se développaient aussi larges que ceux des cèdres qui ombragent les hauteurs du Liban !

Cette flore colossale des âges antédiluviens absorba les énormes quantités d'acide carbonique contenues dans l'atmosphère, purifia l'air et ne trouvant plus d'aliment dans ce nouveau milieu, disparut pour faire place à la végétation qui, aujourd'hui couvre la terre.

CHAPITRE VI.

Végétation Microscopique.

Si la végétation visible se montre admirable dans ses phénomènes, la végétation cachée ou microscopique est encore plus étonnante pour l'observateur, je veux parler des fleurs de *moisissure*, des fleurs de *tannée* et de la famille des *bissus*.

On sait que les corps qui s'altèrent à l'air par l'humidité, se recouvrent d'une espèce de duvet blanc ou grisâtre nommé *moisissure*. C'est cette moisissure, vraie végétation lillipulienne, qu'il est infiniment curieux d'étudier : tantôt elle représente une prairie émaillée de fleurs, les unes encore en boutons, les autres épanouies, et dont chacune a sa racine, sa tige, sa corolle, ses éta-

mines, enfin toutes les parties constituantes de la plante. Le naturaliste Kook en a donné les figures dans sa laborieuse micrographie végétale. — Bradley a observé sur les moisissures d'un melon que le développement de ces petites plantes s'opérait avec une rapidité presque incroyable. Chaque fleur possède sa semence qui n'est pas plus de trois heures à lever ; au bout de ce temps la plante arrive à son état de maturité complet , et une heure après elle meurt pour être remplacée par une autre. Les mêmes phénomènes se passent dans les moisissures qui s'amassent sur les liquides.

Le tan dont on s'est servi pour tanner les cuirs, est ordinairement amoncelé dans les angles d'une cour, jusqu'au moment où l'on en fait des mottes à brûler. Pendant son séjour à l'air le tan humide se recouvre d'un gazon très-fin, de couleur jaune mat que les tanneurs appellent fleurs de *tannée*. Cette végétation éphémère sort de la tannée sous forme d'écume qui s'épaissit peu à peu , arrive à consistance de bouillie et revêt une couleur jaune citron. L'écume se percille bientôt d'une infinité de petits trous dont les interstices forment un réseau plus ou moins régulier ; sa couleur se fonce toujours jusqu'au jaune d'or, et lorsque la matière

pulpeuse a subi sa dernière transformation, elle ressemble assez à une éponge fine qu'on aurait aplatie.

Pendant les premiers jours on n'aperçoit aucune plantule sortir des petits trous : mais au bout d'une semaine la végétation paraît et se développe très-rapidement. Les tiges nombreuses se couvrent d'une infinité de fleurs variées qui forment une prairie microscopique extrêmement curieuse à voir. Lorsque cette végétation a lieu à l'ombre, elle est plus lente à pousser et dure plus longtemps, exposée au contraire aux rayons du soleil, elle atteint son entier accroissement en un jour et se résoud le lendemain en une liqueur bleuâtre qui se condense et se convertit en croûte épaisse de quelques lignes. Sous cette croûte desséchée on trouve une poussière noire très-fine semblable à la poudre de lycopode.

Les fleurs de tannée paraissent tous les ans vers le commencement de juin et plus tôt si le printemps a été favorisé du soleil. La tannée observée au microscope offre tout ce que peut produire la grande végétation. On y voit des jardins, des prairies, des bosquets et d'espace en espace, des arbres qui s'élevaient aussi fiers que les cèdres du Liban, et cette végétation qui, vue à la loupe, semble si

vivace, si magnifique, n'a cependant que la durée d'un jour et ne dépasse point la hauteur d'une petite épingle.

Ces larges plaques vertes qui s'étendent sur la surface des eaux dormantes, et que bien des personnes prennent pour les efflorescences d'une eau corrompue, sont de véritables plantes nommées *conferves* qui se marient et se reproduisent ainsi que les autres fleurs. Les conferves dont les filaments ténus et entrelacés flottent sur l'eau comme un limon verdâtre, passent aux yeux des naturalistes pour le premier végétal qui parut sur le globe aux âges primordiaux.

Parmi la famille des lichens et des bissus, il en est qui rampent sur les écorces d'arbres, aux flancs des rochers et sur les pierres taillées de nos édifices, tantôt sous forme de bandes verruqueuses, tantôt semblables à des taches brunes, grises, jaunes ou verdâtres. On ne se douterait pas que ces taches qui salissent les pierres, composent des amas considérables de plantes microscopiques, chargées de feuilles, de fleurs et de fruits.

Les plantes microscopiques sont au règne végétal ce que les animalcules sont au règne animal.

CHAPITRE VIII.

Reproduction et Fécondité des Plantes.

La reproduction s'opère de plusieurs manières parmi les végétaux ; elle est en cela beaucoup plus facile et plus étendue que dans le règne animal qui ne possède, à proprement parler, qu'un seul mode de propagation , exception faite de la famille des zoophytes, occupant le bas de l'échelle zoologique. Les plantes se reproduisent non-seulement par graines, mais par caïeux, bourgeons, drageons , par portions de racines, de tiges, de feuilles, etc.

Les semences fournies par certaines plantes atteignent à des chiffres prodigieux :

Une tige de maïs produit.	2,000 grains.
Une tige de pavot	150,000 —
Une tige de tabac	300,000 —
Un giroflier	700,000 —

et si l'on compte les bourgeons qu'il peut fournir, on doublera facilement ce dernier chiffre.

Mais cela n'est rien auprès de l'effrayante fécondité des fougères et surtout du lycoperdon ou vesse-loup. Une fougère donne des millions de semences et d'une vesse-loup il en sort des milliards! Devant une aussi prodigieuse fécondité, l'esprit reste stupéfait et finit par croire que si la puissance propagatrice d'un de ces végétaux se développait en autant d'êtres nouveaux, la terre ne suffirait bientôt plus à les nourrir (1).

(1) Le lecteur trouvera dans l'*Histoire des Métamorphoses Humaines*, ouvrage du même auteur, une comparaison fort curieuse entre la fécondité des animaux et celle des végétaux.

CHAPITRE IX.

Maladies des Plantes.

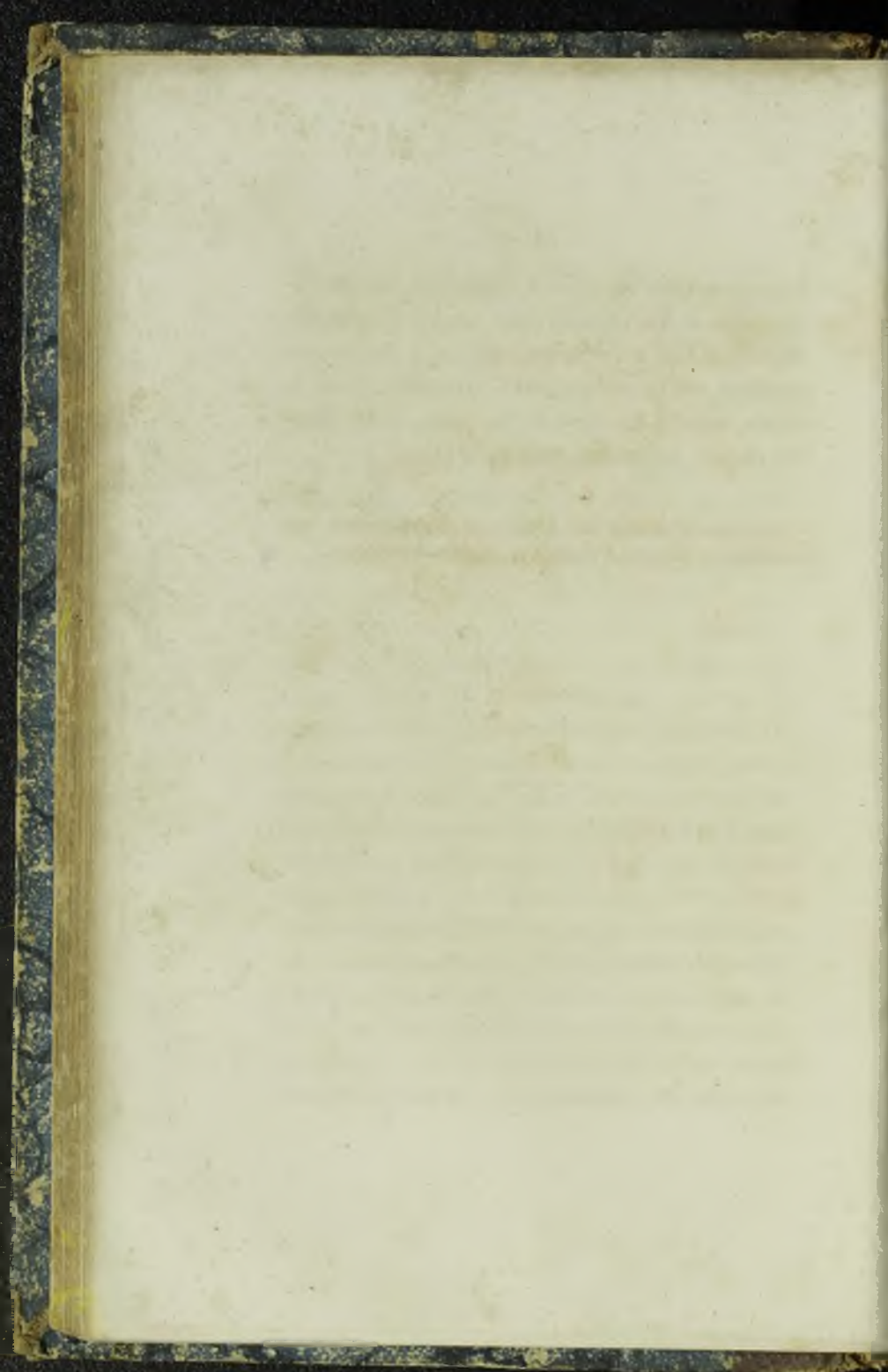
Les végétaux offrant une organisation moins complète que celle des animaux, devaient être naturellement sujets à des maladies moins compliquées, moins nombreuses; mais cette infériorité d'organisation ne les empêche pas d'avoir leurs maux et leur langueur. Toutes les atteintes extérieures peuvent compromettre plus ou moins leur santé; selon qu'elles proviennent de l'homme, des animaux, des insectes ou de l'action météorique, les maladies prennent différents caractères, tantôt ce sont des contusions, des blessures qui détruisent les canaux où circule la sève et le vé-

géral pleure, c'est-à-dire laisse couler, par la solution de continuité, un liquide aqueux, glutineux, gommeux, résineux, etc., selon l'espèce et le genre auquel il appartient. Tantôt ce sont des galles, des verrues, des loupes, des excroissances qui envahissent les feuilles, les branches et le tronc. D'autrefois, des lichens rongeurs, de hideuses lèpres s'attachent aux tiges et les dévorent; ou bien le soleil, succédant aux froides brumes de mars, produit des desquamations partielles et parfois des carcinomes incurables. — Les fortes gelées dilatent la sève dans ses canaux et font éclater les troncs d'arbres; il en résulte de longues déchirures, des séquestres, des plaies profondes. — Après les givres du printemps, si un chaud rayon de soleil frappe tout-à-coup les plantes, on les voit, en quelques heures, roussir et se griller. Les rissolures, les brûlures de la vigne, du safran et des plantes ou fleurs tendres ne reconnaissent point d'autre cause.

Le sol dans lequel le végétal puise sa nourriture peut devenir aussi une cause de maladie : l'âpreté, la maigreur du terrain, conduit au rachitisme; la plante y languit, se fane et se dessèche. — Un sol trop humide pourrit les racines, les bulbes et les oignons. — Les eaux croupissantes et putrides

engendrent des caries, des gangrènes, des mortifications. — Un sol trop riche en principes nutritifs donne lieu à des boursoufflures, à des hypertrophies ou accroissements excessifs. C'est la même maladie qui, chez les animaux, a été appelée *obésité, corpulence, polysarcie* (1).

(1) Voyez l'*Histoire des Métamorphoses Humaines*, qui contient des exemples d'obésités vraiment monstrueuses.



CHAPITRE X.

Accroissement Monstrueux des Végétaux.

La composition chimique du sol, la distribution de la lumière, les mutilations opérées sur les étamines ou les pistils, les sucres nutritifs surabondants ou détournés des autres parties de la plante au profit d'une seule, certaines greffes, enfin les affections naissant naturellement ou provoquées par l'art du florimane, sont autant de causes qui exaltent ou affaiblissent la vie dans les végétaux, qui amplifient ou retardent leur développement; d'où résultent des géants, des nains, et autres monstruosité.

On voit tous les jours de chétifs rosiers pro-

duire des roses énormes ; des œillets devenir plus larges que des pivoines , des reines-marguerites égaler en circonférence les tournesols , etc. Les annales de Flore abondent en faits curieux dont nous ne rapporterons que quelques-uns.

Les Hollandais , célèbres par leur amour pour les tulipes , sont parvenus à donner à ces fleurs des dimensions monstrueuses. On cite un tulipomane de Harlem qui , après quinze ans d'essais , fit éclore une tulipe aussi large qu'un de ces chapeaux dits *bolivar*.

— Un journal a rapporté que M. Humboldt avait vu au Paraguay des tournesols presque aussi larges que des meules de moulin.

— Un horticulteur flamand très-distingué obtint , il y a quelques années , un lys de la hauteur des herbes antédiluviennes et des liserons d'une circonférence égale à celle d'une cloche d'église. Émerveillé de ce résultat , le Flamand passa deux jours et deux nuits à contempler ces fleurs gigantesques et mourut le troisième jour au matin ; les uns disent de joie , les autres d'une fluxion de poitrine contractée pendant sa contemplation.

La prodigieuse grosseur de certains fruits et légumes a souvent attiré les regards les plus indifférents. — On a vu des grenades atteindre la

grosseur d'une bombe et des citrouilles dépasser celle d'un tonneau.

— On a longtemps parlé de ce chou monstrueux pour lequel un baron allemand fit fabriquer un pot aussi grand qu'une cuve afin de le faire cuire dans son entier.

En 1677, des agriculteurs apportèrent à la cour de Vienne un épi d'orge du poids de onze livres, trouvé en Silésie. Autour de cet épi quatorze autres s'élevaient en forme de panache pesant chacun de 3 à 5 livres.

Dans les chroniques de Juliers se trouve l'histoire miraculeuse d'un navet archi-monstrueux qui poussa dans le jardin de Weiden, appartenant à l'électeur de Cologne. — Les feuilles de ce navet sans pareil, se dressaient aussi hautes, aussi larges que les feuilles d'un bananier et n'avaient pas moins de sept pieds de longueur. A l'insertion de ces feuilles on apercevait très-distinctement la forme d'une tête humaine : le corps du navet simulait une poitrine de femme avec un seul sein au milieu ; en outre il se bifurquait en deux racines qui représentaient parfaitement les deux jambes ; les bras manquaient, mais leur place était indiquée par deux tubercules. Le poids de ce monstrueux navet égalait celui d'un

homme ordinaire, c'est-à-dire 125 à 130 livres.

— On montrait dans un village de Normandie une pomme à cidre semblable à une boule de quilles ; une betterave aussi grosse qu'un tronc d'arbre et un radis noir de deux pieds de diamètre.

— Tavernier, se promenant sur les bords de l'Euphrate, vit des asperges aussi longues et aussi grosses que de jeunes peupliers. Ce voyageur aura sans doute pris les tiges de l'*agave furcrée* pour des asperges ; car elles ressemblent beaucoup à ces légumineuses , et montent à plus de quarante pieds de hauteur.

— Les chroniques musulmanes rapportent qu'un pacha fit cadeau à Selim I^{er} d'une noix extraordinaire. Ce prince la fit scier en deux, et chaque coquille fut garnie d'or et convertie en coupe d'une capacité de deux litres.

— Il existait, il y a quelques années, dans un village du département du Var, une vigne qui offrait deux mètres de circonférence, et donnait, chaque année, 350 bouteilles d'un vin fort agréable.

— Dans le jardin royal de Hampton-Court, près de London, on voyait un cep plus énorme encore ; à lui seul il occupait une serre entière ; sa fécon-

dité était en rapport avec sa grosseur ; il donnait, année commune , quatre mille grappes.

Mais tout cela n'est rien en comparaison de l'effrayante dimension qu'acquièrent certains arbres. La *dendrologie* (1) ancienne et moderne fournit des exemples de développement et de pro-cérité qui étonnent. Elle cite des pins , des sapins , des palmiers de 200 pieds de hauteur ; des ormes, des peupliers de 170 pieds ; des figuiers , des platanes , des caroubiers d'excessive grosseur.

Le palmier sous lequel s'asseyait la prophétesse Débora s'élevait à 195 pieds , et ses palmes ou branches n'offraient pas moins de 70 pieds. C'est autour de cet arbre fameux que les enfants d'Israël se rangeaient pour écouter ses prophéties.

Pline cite un platane de Lycie, appelé *grotte végétante*, dont le tronc caverneux servit de salle à manger au consul romain Lucianus, qui y dîna avec vingt-et-un convives.

— Caligula donna un superbe souper dans l'intérieur d'un platane de Velletri. Une table de 25 couverts y fut dressée, et 25 musiciens placés dans

(1) Dendrologie, traité des arbres.

les branchages faisaient tomber sur les convives une délicieuse harmonie (1).

— L'énorme châtaignier du mont Etna a longtemps fait l'admiration des voyageurs; les gens du pays l'avaient surnommé *centi cavali*, parce qu'en effet il pouvait abriter cent chevaux sous son immense parasol. Un seigneur sicilien avait fait bâtir, dans la crevasse du tronc, une chambre de six mètres de longueur sur sept de largeur; les murailles et le sol étaient en pierres de lave parfaitement bien taillées. M. Ferrara, qui mesura, en 1818, la base du tronc, lui trouva 173 pieds de circonférence.

— André Michaux, dans son voyage en Amérique, a mesuré plusieurs platanes des rives de l'Ohio qui lui ont donné 95 pieds de hauteur et 35 de circonférence.

— Rumphius dit, dans son voyage au Malabar, que les figuiers de 60 pieds de circonférence y sont très-communs.

— Plot cite dans son histoire naturelle d'Oxford, un chêne dont les branches, formant un parasol de 74 pieds d'étendue, en tous sens, pou-

(1) Le César appelait cet arbre son petit nid et avait attaché six esclaves à son entretien.

vaient ombrager 304 cavaliers ou 2,384 fantassins, d'après un calcul qu'il affirme être exact.

— Le botaniste Ray se plaisait à raconter à ses amis l'histoire d'un orme qu'il avait vu vendre et abattre ; la chevelure de cet arbre remplit 48 chariots ; ses racines 21 ; et son tronc, outre 16 épais billots qu'on en retira, produisit 8,665 planches !

— Le même botaniste, un peu exagérateur sans doute, assure qu'il existait en Westphalie un chêne d'une si effrayante grosseur que le roi en fit une citadelle dont la plate-forme pouvait contenir un bataillon.

Le vieux châtaignier qui se voyait à Tetwort, vers la fin du siècle dernier offrait 31 pieds de diamètre sur 14 de hauteur seulement. Il se partageait à sa couronne en trois branches, dont la plus mince avait 28 pieds de circonférence et 25 de longueur. Les chroniques du pays accordaient 1,200 ans d'existence à cet énorme végétal.

Les feuilles du Talipot, arbre de Ceylan, d'une grosseur remarquable, présentent 20 pieds de longueur sur 10 de largeur. Le voyageur Robert Knok assure qu'un seul de ces arbres peut abriter les habitants d'un village entier, c'est-à-dire 100 individus. Les indigènes se servent des feuilles du

Talipot pour couvrir leurs huttes et s'en fabriquent de larges parasols.

Enfin, il existe des plantes sarmenteuses telles que les *rotangs* qui poussent des tiges de 500 pieds de longueur, et des herbes marines beaucoup plus longues; on cite parmi ces dernières le *fucus gigantesque* dont les rubans occupent une étendue vraiment prodigieuse; les fragments qu'on en retire offrent quelquefois 300 mètres de longueur!

CHAPITRE XI.

Des divers Phénomènes offerts par les Plantes en général.

PHÉNOMÈNES RELATIFS A L'ABSORPTION ET A L'EXHALATION DES FEUILLES.

Des observations, vérifiées par de nombreuses expériences, ont démontré que les feuilles étaient le siège de deux fonctions importantes, l'absorption et l'exhalation; que les matériaux nutritifs puisés dans l'air ambiant par les feuilles étaient aussi essentiels à l'existence et au développement du végétal, que les suc nourriciers puisés dans le sol par les racines. Aussi le célèbre Linnéus donna-t-il aux feuilles le nom de *racines aériennes*,

et il prouva la justesse de cette dénomination en faisant déraciner et replanter un arbre à contre-sens. Les feuilles prirent racines et les racines devinrent branches.

Qu'une plante soit entièrement dépouillée de ses feuilles, on la voit bientôt languir, elle ne donne ni fleurs ni fruits et souvent se dessèche et meurt, parce que les sucs nourriciers fournis par les racines ne sont point suffisants à l'entretien de sa vie.

La feuille présente deux faces, l'une supérieure tournée vers le ciel, l'autre inférieure regardant la terre; c'est par cette dernière que s'exécute l'absorption, l'exhalation et la transpiration ont strictement lieu à sa face inférieure. Si l'on place deux feuilles sur l'eau, l'une par sa face inférieure, l'autre par sa face supérieure; on voit, après quelques jours, jaunir et se faner celle qui a été placée à contre-sens, tandis que l'autre conserve sa fraîcheur, absorbe et vit encore plusieurs mois. — Si l'on étend une couche de vernis sur les deux faces d'une feuille tenant à la plante, les deux fonctions d'absorption et d'exhalation ne pouvant plus s'opérer, la feuille ne tarde pas à être frappée de mort et à tomber.

Mais là ne se bornent point les fonctions des

feuilles; elles jouent encore un très-grand rôle dans la physique générale du globe. — Ce sont les feuilles, épaisse et fraîche toiture des forêts, qui entretiennent l'humidité du sol et attirent les pluies orageuses au sommet des montagnes boisées. C'est par l'infiltration des eaux pluviales que s'alimentent les réservoirs subterrains; réservoirs immenses dont les canaux viennent s'ouvrir en sources fécondes à la surface du sol et répandent la fécondité dans les campagnes. — Ce sont encore les feuilles qui assainissent l'air vicié par la respiration des animaux, qui absorbent tous les gaz délétères et toutes les émanations impures, causes de maladie ou de mort. L'on a induit que si un jour les plantes venaient à se dessécher, ce jour là aussi la vie animale s'éteindrait sur la terre.

Le phénomène de la purification de l'air atmosphérique par l'absorption et l'exhalation des feuilles s'explique ainsi : La face inférieure de la feuille ayant absorbé l'oxygène, l'acide carbonique et l'humidité de l'air qui l'entoure, par une opération dont elle est le laboratoire, cet acide carbonique est converti en carbone (*charbon*), et sert à constituer le parenchyme ou partie solide du végétal. L'hydrogène, puisé dans l'humidité de

l'air, se fixe dans les aréoles du parenchyme et se transforme en substances gommeuses, résineuses, etc. L'oxygène est exhalé, dans toute sa pureté, par la face supérieure de la feuille. C'est cette quantité d'oxygène, continuellement exhalé, qui rend à l'air atmosphérique la qualité vitale que lui avait enlevée, en partie, la respiration des animaux.

D'après cette démonstration, il est facile de comprendre toute l'importance des végétaux dans la purification de l'air vicié par des gaz et des émanations délétères. Aussi, les anciens, quoique ignorant complètement cette admirable fonction des feuilles, avaient l'habitude de faire des plantations d'arbres dans les rues de leurs villes et autour de leurs habitations, parce qu'ils savaient, par expérience, que l'air respiré sous de verdoyants et frais ombrages était plus pur, plus vital que l'air des plaines arides. Athènes, Corinthe, Lacédémone et les autres villes de la Grèce étaient remplies de beaux platanes, de saules pleureurs, de lauriers, etc. Les botanistes modernes recommandent également, comme moyen d'assainir l'air, les plantations de frênes, de platanes et surtout d'arbres toujours verts, tels que les ifs, les cyprès, les buis, etc. Les feuilles de ces végétaux

ne se desséchant jamais à la fois, elles opèrent incessamment et toute l'année leur fonction oxygénatrice.

Nous ferons observer ici, que c'est durant le jour seulement que les feuilles exhalent de l'oxygène; la nuit elles exhalent de l'acide carbonique, mais il a été reconnu que cette quantité était moindre que celle absorbée pendant le jour.

La face supérieure des feuilles et les parties vertes des végétaux sont aussi le siège d'excrétions sensibles et insensibles qu'on a nommées transpiration.

La transpiration sensible s'offre sous diverses formes; tantôt elle est visqueuse comme dans le *geranium viscosum*, tantôt elle produit une espèce de miellat comme celui qu'on trouve aux feuilles de frênes, de peupliers, etc.; d'autrefois elle donne des matières volatiles inflammables comme dans la fraxinelle, etc., etc.

La transpiration insensible, qui se compose presque entièrement d'eau réduite en vapeur, est très-considérable chez la plupart des végétaux; on s'en est assuré par des expériences très-simples et très-faciles. Hales a mesuré avec beaucoup d'exactitude les pertes faites par cette transpiration: Il plaça un soleil de trois pieds de

hauteur dans un vase dont l'orifice était fermé par une plaque de fer-blanc percée de deux trous ; l'un de ces trous laissait passer la tige du soleil , l'autre servait à l'arrosement. Il pesa exactement l'appareil soir et matin , pendant quinze jours , et trouva que les pertes de la plante par la transpiration étaient de 20 à 25 onces par jour. Après avoir comparé ses observations sur la transpiration végétale à celles de Sanctorius sur la transpiration animale (1) , Hales conclut qu'à masses égales , un soleil perdrait dix-sept fois plus qu'un homme.

La transpiration insensible s'opère si activement dans certaines plantes qu'on l'aperçoit tomber sous forme de gouttelettes , à l'extrémité des feuilles , ainsi que cela arrive chez le bananier. Ce phénomène est surtout remarquable dans le *népenthés distillaria* : la nervure moyenne de la feuille de cette plante se termine en une vrille à laquelle est suspendue une espèce d'urne sur-

(1) Dans l'*Hygiène de la Beauté*, du même auteur, on trouve des expériences très-curieuses sur l'absorption de la peau et les pertes par la transpiration. Nous engageons particulièrement les dames à consulter ce charmant petit ouvrage, qui leur sera utile sous tous les rapports.

(Note de l'Éditeur.)

montée de son opercule. Pendant la nuit la vrille
laisse tomber goutte à goutte une eau limpide et
sucrée dans l'urne qui se ferme aussitôt qu'elle
est remplie. Mais aux premiers rayons du jour,
l'opercule se lève et l'évaporation du liquide
ayant lieu, l'urne se vide au deux tiers, et attend
la nuit pour réparer ses pertes.



CHAPITRE XII.

Phénomènes relatifs à la Couleur.

Les corolles ou pétales offrent des couleurs extrêmement variées soit comme caractères distinctifs des fleurs, soit comme indication des saisons où elles naissent, de leur sensibilité, de leurs principes plus ou moins actifs, de leur âge, de leurs maladies, etc.

On peut rapporter les couleurs suivantes aux quatre saisons de l'année; ce rapprochement, sans être rigoureux, se remarque assez généralement.

Le vert et le blanc désignent le printemps.
Le rouge et l'orangé l'été.
Le bleu et le violet l'automne.

Le jaune et le brun l'hiver.

La couleur sert aussi à indiquer les propriétés du végétal.

Le blanc annonce une saveur douce et fade.

Le vert une saveur acerbe.

Le rouge est un signe fréquent d'acidité.

Le jaune. d'amertume.

Le bleu varie de l'acide à l'acérbe.

Le noir et les teintes qui s'en rapprochent, font soupçonner une saveur désagréable et des sucs dangereux, Les fleurs vénécuses ont un aspect triste, sombre et repoussant : les solanées, la belladone, la jusquiame déplaisent aux yeux et semblent par là nous avertir qu'elles sont à craindre ; au contraire, les fleurs agréables, les couleurs tendres, la physionomie entière des plantes utiles plaisent à nos regards et nous invitent à les approprier à nos besoins.

Variation de couleurs. Pendant le temps de la floraison les pétales passent fréquemment d'une couleur à une autre ; ainsi, les tulipes, les anémones se teignent de mille nuances ; le blanc des paquerettes s'empourpre, tandis que le rouge des œillets, des trèfles, des pavots perd de son intensité ; le bleu tourne au jaune chez les safrans et les commelines ; — les cheirantes passent du

blanc au jaune , puis au rouge ; — les véroniques, les polygala du bleu au rouge et au blanc ; — les belles de nuit du blanc au rouge et au jaune. — Il est quelques fleurs qui , dans l'espace d'une journée varient plusieurs fois de nuances : — la fleur du *gladiolus versicolor*, brune le matin , devient bleu de roi , puis bleu azur au milieu du jour ; elle repasse ensuite par les mêmes nuances pour reprendre le soir sa couleur du matin. — Les botanistes trouvent la cause de ce changement soit dans l'oxygénation, soit dans l'acidulation des sucs de la plante par l'intensité de la lumière et de la chaleur ; ils donnent pour preuve les expériences faites sur des fleurs dont la couleur bleue a été changée en rouge par les acides , et le rouge en bleu par les alcalis.

A leur sortie du bouton , les fleurs offrent des teintes plus vives qu'à leur épanouissement.

Le bouton de rose est plus vif en couleur que la rose qui s'effeuille ; de même pour les autres fleurs.

— L'hortensia est verdâtre à son éclosion ; ses fleurs revêtent peu à peu la couleur rose et blanchissent en se fanant.

— Plus la lumière est intense , plus les couleurs

sont vives ; — les plantes privées de la lumière végètent étiolées.

— Lorsque les plantes sont malades , elles penchent la tête et perdent leurs couleurs.

PHÉNOMÈNES RELATIFS A L'ODEUR.

Il est des fleurs qui semblent retenir leurs parfums durant une partie de la journée et les laissent échapper pendant l'autre partie. — Celles-ci sont inodores le jour et embaument la nuit ; chez celles-là c'est l'inverse. — Quelques fleurs répandent une odeur suave à certaines heures , puis tout-à-coup sentent mauvais. — L'odeur de certaines plantes reste cachée et ne se développe que par le frottement : les feuilles de myrte , de lentisque , etc. ; c'est le contraire pour la violette , le réséda , etc. , lorsqu'on les froisse entre les doigts , leurs parfums disparaissent et font place à une odeur herbacée. Enfin , il est des plantes qui dispersent au loin leurs odeurs , comme le chèvre-feuille , le réséda , tandis que d'autres les concentrent autour d'eux comme les stapélies et les rosiers. — Ces derniers présentent un phénomène que tout observateur a pu vérifier : les rosiers en fleurs ne se font point sentir

dans un rayon assez étendu ; il faut s'approcher assez près d'eux pour que l'odorat en soit affecté. Coupez les roses et placez-les dans un vase , leurs parfums alors se répandent à de grandes distances et avec tant de force que souvent on s'en trouve incommodé. — Le géranium triste , différentes fleurs de cactus et de mesembryanthémum sentent mauvais le jour ; le soir elles répandent une odeur musquée assez agréable , et depuis le milieu de la nuit jusqu'au matin elles perdent toute espèce d'odeur.

Le *cestreau* , plante de la famille des solanées , offre également une senteur musquée très-agréable , pendant la nuit , mais aussitôt que le soleil se montre à l'horizon , la senteur musquée est remplacée par une odeur nauséuse.

L'*agave furcée* offre un phénomène encore plus extraordinaire : sa fleur naît , croît , se développe et reste complètement inodore jusqu'à l'heure de son entier épanouissement ; alors elle exhale une délicieuse odeur de violette , mais , fleur éphémère , elle ne brille qu'un instant : sa corolle s'épanouit à cinq heures du soir , et à dix heures se fane pour jamais. L'agave furcée , originaire des climats ardents , pousse rarement des fleurs en France. Une tradition populaire , peu fondée , ne

la fait fleurir que tous les cinquante ans, et veut que son éclosion soit accompagnée d'une détonation semblable à un coup de canon.

Beaucoup de voyageurs assurent qu'il existe aux Antilles une plante dont l'odeur fait fuir les reptiles et leur donne la mort. Les botanistes pensent que c'est une espèce d'aristoloche qu'ils ont dénommée, pour cela, *aristoloche anguicide*. La *ruë puante* posséderait une semblable vertu. Les nègres connaissent très-bien ces sortes de plantes et, après s'en être frotté le corps, empoignent les serpents, jouent avec eux, les agacent, les irritent sans craindre d'en être mordus. La vipérine, dont les semences offrent une faible ressemblance avec la tête d'une vipère, a longtemps passé pour donner la mort à ce dangereux reptile. L'*herbe aux puces* a, dit-on, la vertu de chasser ces insectes. La *vergerette odorante* posséderait celle de faire fuir les punaises.

Les feuilles du *comocladia dentata* froissées dans les mains, répandent une odeur d'acide sulfurique. Les petits oiseaux qui ont le malheur de becqueter ces feuilles tombent comme asphyxiés au pied de cet arbre et ce n'est qu'au bout d'un temps assez long qu'ils peuvent reprendre leur vol.

L'odeur odieuse de la punaise se rencontre dans l'*orchis coriophora* et celle du bouc dans la fleur de l'*orchis hircina*.

Le *psoralea bituminosa*, qui se trouve en abondance sur les montagnes du Languedoc, rappelle l'odeur de l'asphalte de Judée.

L'odeur de la *nepeta cataria* plaît tellement aux chats qu'il est presque impossible de la cultiver dans les jardins des villes; car aussitôt que les chats du voisinage l'éventent, ils accourent en foule pour se rouler dessus, et après s'être bien frottés à ses feuilles, après mille cabrioles convulsives, ils finissent par les déchirer à belles dents. Ces animaux ont également un goût très-prononcé pour l'odeur du melon et de la valériane.

Les chiens se délectent à odorer le *chenopodium vulvaria*; ils se roulent sur cette plante et la fétide odeur qu'elle exhale les enivre au point de provoquer chez eux l'excrétion urinaire.

Les grenouilles sont attirées par l'odeur du *stachys palustris*.

L'*anagyris fétide* se fait sentir au loin par une forte odeur d'excréments humains. Les insectes nommés bousiers, trompés par cette odeur se

pressent en foule autour de cette plante, pour rouler leurs provisions.

Plusieurs fleurs, entre autres celles de l'*arum* ou pied de veau, exhalent une puanteur analogue à celle de la charogne; cette analogie est si frappante que les sylphes, les boucliers, les nidules, les mouches et autres insectes des charniers prenant cette fleur pour une chair putréfiée, viennent de toutes parts y déposer leurs œufs.

Le *muscarî*, petite fleur printanière qui croît au bord des haies, dégage une odeur très-prononcée de prune.

Le *durio* des Indes pousse un fruit dont la chair blanche a la saveur de la crème fraîche, tandis que son odeur se rapproche de celle des oignons pourris.

L'odeur aromatique de certaines plantes se développe par la dessication, telles sont les fleurs de mélilot, de fenugrecs, de l'aspérule, etc. L'*orchis militaris* séché avec le foin communique à celui-ci une délicieuse odeur de benjoin. L'*angrec* d'Amérique acquiert un si doux parfum en se desséchant que les créoles le recherchent pour embaumer leur linge et en composer des sachets.

Les Indiens mangent en guise de viande une

espèce de *morelle*, dont le goût et l'odeur se rapprochent de la chair du bœuf.

La famille des *becs de grues* possède une plante qui, étant frottée, répand le fumet d'un gigot à la broche.

— Le voyageur Pyrard raconte qu'il a vu sur les bords de la rivière des Amazones une plante dont la forme et l'odeur étaient semblables à celle d'un pot-au-feu, fermé de son couvercle. Les indigènes l'ont nommée marmite aux singes.

L'histoire naturelle des plantes fournit une multitude d'exemples analogues ; nous nous bornerons à ceux qui viennent d'être cités.

PHÉNOMÈNES RELATIFS A LA SENSIBILITÉ.

Irritabilité des feuilles et des fleurs. Tout le monde connaît les singuliers phénomènes qu'offre la *sensitive* ; on sait qu'en touchant du doigt une de ses feuilles elle se ferme soudain, et que les autres feuilles du même rameau participent à l'impression tactile : toutes les feuilles se couchent les unes sur les autres et se recouvrent comme les tuiles d'un toit. Peu de temps après que la cause a cessé d'agir, le rameau et ses feuilles reprennent leur position naturelle.

Mais il existe une variété de cette plante dont l'irritabilité est encore plus développée, plus exquise. L'approche du doigt ou de tout autre corps suffit pour la faire fermer : une brise insensible, le vol d'un oiseau, un nuage qui passe, le chaud, le froid produisent le même effet. Un philosophe du siècle dernier consacra dix ans de sa vie à l'étude de la sensitive ; il chercha, au moyen de ses connaissances physiologiques, à expliquer la cause des phénomènes qui frappaient ses yeux ; ne pouvant y parvenir, il en devint fou de chagrin.

Quintefeuille. Lorsque le temps menace ou qu'un orage passe à l'horizon, les feuilles de cette plante se rapprochent, se resserrent, et aux premières gouttes d'eau forment un parapluie à la fleur.

Le *sainfoin oscillant* présente deux folioles latérales, pincées et tordues à leur base ; elles se balancent continuellement comme pour agiter l'air et ventiler la fleur. Si l'on arrache ces deux folioles, la fleur se fane presque aussitôt.

Les *oscillaires*, plantes aquatiques, sont douées d'un mouvement perpétuel analogue au mouvement péristaltique du tube intestinal de l'homme.

La pétale en languette de la jolie *lopèzia* exécute

le même mouvement que ferait une personne en dardant et rentrant successivement sa langue.

Le *soleil* ou tournesol et toutes les héliantes en général regardent le soleil , et leur large disque semble suivre les mouvements de l'astre du jour.

Combien le botaniste n'est-il pas transporté d'étonnement, en observant l'irritabilité, nous dirions presque l'instinct de la fleur de *l'apocyn* gobe-mouche ! au moment où l'insecte pénètre dans son calice pour en sucer le miel , la corolle se ferme soudain , à la façon d'une bourse dont on tire les cordons , et il meurt étouffé.

La *dionée* attrape aussi les mouches , mais d'une autre manière ; à peine le moucheron est-il venu s'abattre sur une de ses feuilles qu'on la voit se rouler en volute et emprisonner l'imprudent qui est venu s'y faire prendre.

Une autre espèce de *dionée* porte sur ses branches des folioles parfaitement symétriques et opposées qui sont enduites d'une liqueur sucrée et hérissée de piquants. Lorsque la mouche vient se poser sur une foliole, la foliole opposée se rapproche tout-à-coup, traverse de ses piquants le corps de l'insecte qui y reste suspendu comme à des Fourches-Caudines.

Vinctier ou *épine-vinette*. Les fleurs de cette plante offrent encore un exemple très-frappant d'irritabilité : les étamines exécutent divers mouvements pendant la journée, tantôt on les trouve collées sur le styginate et tantôt divergentes. Si l'on touche légèrement, avec la pointe d'une épingle, le filet, aussitôt les étamines se replient autour du pistil, et ce n'est que longtemps après l'attouchement qu'elles reprennent leur première position.

Aldrovande. Plante aquatique dont la fleur se balance à la surface des étangs, sans tige ni racines. Cette singularité a beaucoup occupé les botanistes, afin d'en découvrir la cause que voici : L'aldrovande germe et végète au fond de l'eau jusqu'au moment de la floraison ; alors, ne pouvant ni s'allonger assez pour atteindre la surface, ni fleurir sous les eaux, sa tige se coupe à rase de la fleur, qui soudain monte à la surface et flotte au gré du vent.

Parmi les plantes aquatiques, on assure qu'il s'en trouve plusieurs armées d'épines assez fortes pour hameçonner les petits poissons.

La *catapultique* ou dracocéphale, originaire d'Amérique, offre cela de singulier que si l'on déränge ses fleurs en les faisant aller et venir

en demi-cercle, elles restent dans l'endroit où on les a poussées, comme si leur pédicule était articulé de manière à se prêter à ces positions extraordinaires. Cette plante se comporte, dans tous les mouvements qu'on lui fait exécuter, comme les personnes attaquées de catalepsie.

PHÉNOMÈNES RELATIFS A L'ÉTAT MÉTÉOROLOGIQUE DE L'AIR.

La température atmosphérique agit vivement sur la constitution des plantes : un air trop froid les empêche de s'épanouir ; un air trop chaud les fane et les dessèche ; aussi pendant les heures brûlantes du jour, voit-on beaucoup de fleurs pencher la tête et s'abriter sous les feuilles de la tige.

L'humidité de l'air, l'approche d'un orage, une variation dans la pureté du ciel sont annoncées par certaines plantes auxquelles on a donné le nom de *fleurs hygrométriques*.

Le *souci* d'Afrique et le *laïeron* de Sibérie annoncent la pluie plusieurs heures d'avance : si le premier ne s'ouvre pas le matin, c'est signe qu'il pleuvra pendant la journée ; si le second reste

ouvert durant la nuit, on doit le lendemain s'attendre à quelque averse. Au contraire, si le laitron de Sibérie dort, pendant la nuit, d'un sommeil tranquille, et si le souci d'Afrique s'épanouit le matin, on est sûr que la journée sera belle.

Parmi les *mufliers* ou fleurs en gueules de loup, on en connaît une qui est un véritable thermomètre : sa corolle, semblable à deux mandibules, est ouverte le matin ; vers le milieu du jour, lorsque le temps est chaud, elle se ferme ; mais si un vent frais s'élève, ou si une pluie légère vient tempérer la chaleur, elle s'ouvre de nouveau comme pour respirer la fraîcheur. Le soir, la nuit et le matin elle reste béante.

Miroir de Vénus. Cette jolie campanule, qui s'élève au milieu de nos champs de blé et développe au soleil son élégante corolle, offre une sensibilité non moins exquise. Au moindre nuage qui lui intercepte les rayons de l'astre du jour, elle penche la tête, et la fleur se replie tristement sur elle-même en attendant qu'un bienfaisant rayon vienne la rouvrir.

Nous parlerons ici de deux fleurs offrant des phénomènes d'ignition et d'électricité fort singuliers, et qui se rattachent à l'état thermométrique de l'air : — la *fraxinelle* et la *capucine*.

Après une journée très-chaude, lorsque l'atmosphère est calme, immobile, si l'on approche un flambeau allumé de la fraxinelle, l'air qui l'entoure s'enflamme aussitôt et l'on voit sa fleur au milieu d'une auréole de flammes bleuâtres sans que les pétales en soient altérés. Cette ignition est due à l'huile essentielle que laissent exhaler de petits utricules fixés à l'extrémité des pétales de la fraxinelle. On sait que les essences sont des corps inflammables au plus haut degré.

La capucine, dans les mêmes conditions atmosphériques, dégage des flammes de son sein. C'est à la fille du célèbre Linnéus qu'on doit la découverte de cette singulière propriété. Une nuit, en se promenant dans son jardin, elle aperçut de petites flammes semblables à des feux follets, courir légèrement sur les corolles entr'ouvertes d'une touffe de capucines; émerveillée de ce phénomène, elle appela son père qui ne put en être témoin, car l'agitation de l'air avait fait évanouir ces flammes légères. — Plusieurs botanistes ont cherché vainement à vérifier ce fait.

Les fleurs du souci et du chèvrefeuille de Virginie offrent un phénomène à peu près semblable.

L'influence du soleil est surtout remarquable sur certaines fleurs héliotropes; le tournesol, une

des plus larges fleurs de l'empire de Flore, se tourne incessamment du côté du soleil et ne l'abandonne qu'au moment où il quitte l'horizon ; alors la fleur se ferme et décrit, pendant la nuit, un demi-cercle, afin de s'ouvrir le lendemain, du côté du soleil levant.

PHÉNOMÈNES RELATIFS A LA VEILLE ET AU
SOMMEIL DES PLANTES.

L'absence ou la présence de la lumière règle, en général, l'activité ou le repos chez les animaux de même que chez les plantes. La plupart des végétaux veillent le jour et dorment la nuit ; c'est aux rayons vivifiants du soleil que les fleurs diurnes étalent leurs brillantes corolles et prodiguent leurs plus doux parfums ; mais il en est d'autres qui, plus timides, ne se montrent dans toute leur parure, qu'au moment où le soleil penche à l'horizon. Quelques-unes attendent le crépuscule du soir ou les ombres de la nuit, pour étaler leurs richesses.

Le *nymphaea lotus*, cette belle plante aux larges feuilles, à la fleur composée d'un jaune d'or, qui croît au sein des eaux tranquilles, se couche et

se lève exactement aux mêmes heures ; lorsque le soir arrive, elle ferme lentement sa corolle et se plonge au fond de l'eau pour y passer la nuit ; le lendemain aux premières lueurs du jour elle reparait sur la surface , épanouit ses pétales et se montre dans toute sa beauté.

Toutes les fleurs des plantes légumineuses , les feuilles des acacias se ferment quand la nuit commence à tomber. — Chaque soir le bague-naudier relève ses folioles , et la sensitive laisse pendre les siennes. — On voit les lobélies , les trientales se pencher pour dormir. — Les feuilles de quelque chénopodium , les amorphes et ance-rines semblent se faner pendant leur sommeil et reprennent leur fraîcheur au réveil.

Parmi les fleurs nocturnes , c'est-à-dire, qui dorment le jour et veillent la nuit, on remarque les *nyctantes* ou belles de nuit ; leurs corolles, fermées durant la journée entière, attendent le soir pour s'épanouir. — Dans les jasminées on trouve le sambac, le mogori, l'épidendrum nocturnum qui perdent leurs parfums au lever du soleil et les retrouvent à son coucher. — Le géranium triste, différentes fleurs de cactus et de mesembrianthemum sont puants le jour et suaves la nuit. Le cestreau , plante de la famille des so-

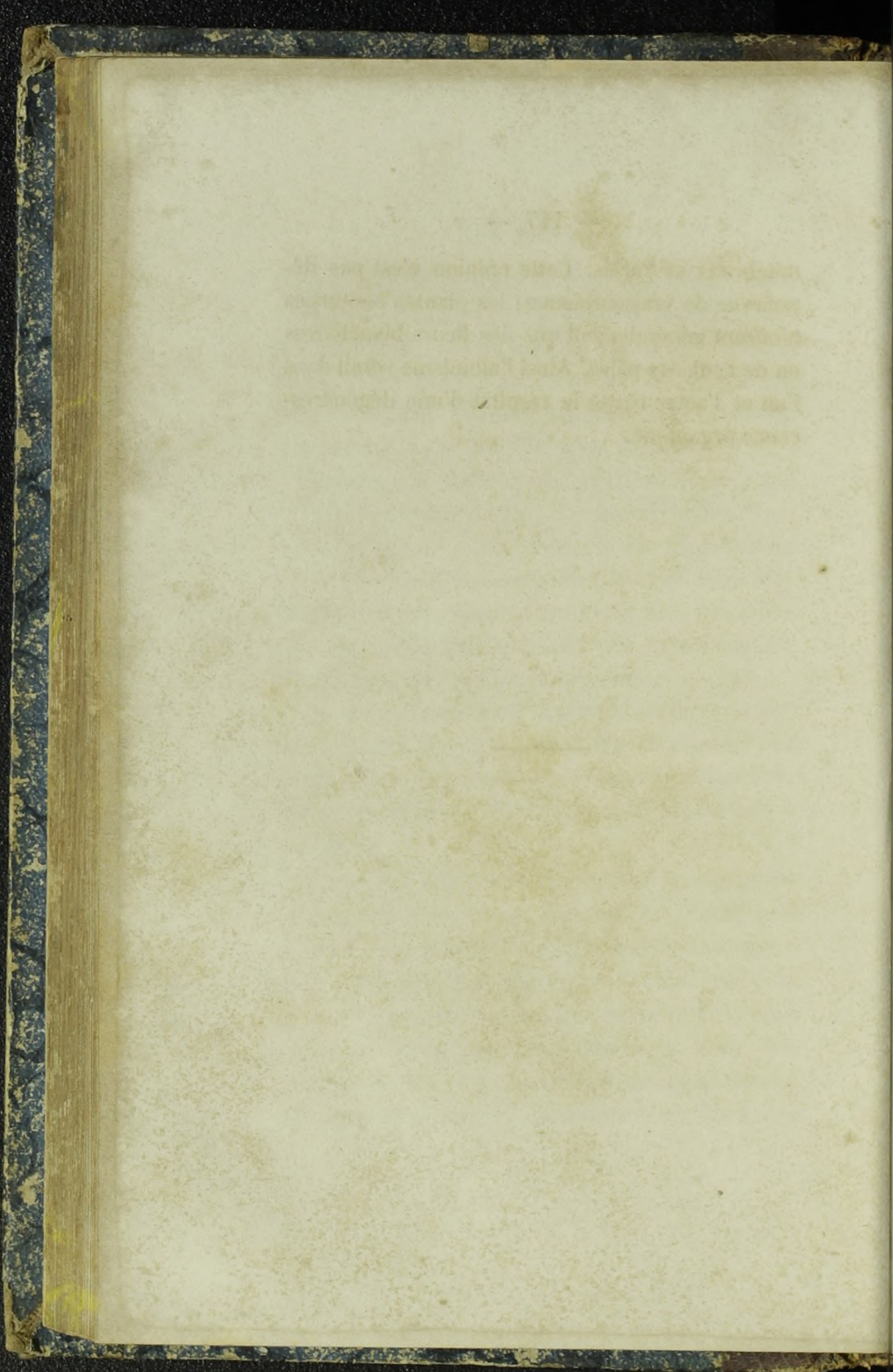
lanées, exhale pendant la nuit une odeur musquée très-agréable ; aux premières lueurs du soleil, son parfum se change en une odeur repoussante. C'est dans l'ombre et le silence que les fleurs nocturnes ouvrent leurs pudiques seins et laissent échapper de délicieuses senteurs.

Beaucoup de fleurs n'ont qu'un seul réveil qui se manifeste par leur épanouissement ; elles n'ont aussi qu'un seul sommeil précurseur fatal de leur mort ; tels sont les convolvulus, les mirabilis, etc. D'autres fleurs, comme les pissenlits, les salsifis, etc, présentent pendant plusieurs jours les alternatives de réveil et de sommeil.

On ne saurait douter du lever et du coucher des plantes ; les mouvements des feuilles et des fleurs se manifestant à des époques régulières du jour et de la nuit, détruisent toute incertitude à cet égard.

Plusieurs naturalistes ont avancé que primitivement les animaux et les végétaux durent être diurnes, parce qu'il est plus naturel que le sommeil ait lieu la nuit que le jour. Selon eux, ce n'est qu'à une dégénérescence organique appelée *albinisme* chez l'homme, *étiolement* chez les plantes que s'est formée cette classe d'animaux et de végétaux nocturnes, renfermant des individus

nombreux et variés. Cette opinion n'est pas dépourvue de vraisemblance ; les plantes nocturnes n'offrent généralement que des fleurs blanchâtres ou de couleurs pâles. Ainsi l'albinisme serait dans l'un et l'autre règne le résultat d'une dégénérescence organique.



CHAPITRE XIII.

Odeurs et Saveurs.

Nous avons vu que la couleur fournissait, jusqu'à un certain degré, l'indication des qualités bienfaisantes ou nuisibles des plantes, leur odeur et leur saveur décèlent également ces mêmes qualités. C'est à l'odeur que les animaux herbivores distinguent les bonnes herbes des mauvaises ; le flair les dirige sûrement dans ce triage, et tout le monde a pu être témoin du merveilleux instinct dont la nature les a doués à cet égard.

Les odeurs nauséuses, fétides nous repoussent et semblent par là nous prévenir de leur pernicieuse influence ; les odeurs suaves au contraire nous in-

vivent à les respirer. Cependant il faut se tenir en garde contre leurs délicieuses émanations : si on peut les respirer sans crainte à l'air libre, on ne le fait pas impunément dans les lieux fermés où l'air n'est point renouvelé. A la douce ivresse des parfums des fleurs accumulées dans les appartements succède bien souvent des désordres nerveux et quelquefois une asphyxie mortelle ; c'est ce qui sera démontré dans le chapitre suivant.

ODEURS.

Les odeurs, relativement à leur nature et à leur mode d'action sur les sens de l'odorat, ont été distinguées en neuf principales.

1. Odeur ambrée ou *musquée*, très-répandue dans la nature, outre les animaux qui la produisent, elle se développe dans beaucoup de plantes : l'ambrette, — la moscatelline, — le pavot des Alpes, — divers géraniums, etc., cette odeur est excitante.

2. Odeurs *suaves* ou *de toilette* fournies par toutes les fleurs suaves : la rose, — le jasmin, — la tubéreuse, — le seringa, — la jacinthe, — l'œillet, etc. Ces odeurs si délicieuses, si enivrantes

agissent sur les nerfs et les irritent lorsqu'on en abuse.

3. Odeurs *aromatiques* ou *toniques* proprement dites, sont exhalées par les plantes du même nom ; elles sont nombreuses et variées ; elles tonifient les organes et leur impriment une certaine énergie ; le gérofle , la muscade , la canelle , le culilawan , le laurier , la badiane , le poivre , le myrte , l'amome , le cardamome , le gingembre , le curema , la maniguette , le calamus aromaticus , le souchet , le nard indien , le bétel , le lentisque , la benoite , etc. , presque toutes ces substances peuvent servir d'assaisonnement et sont une des ressources de l'art culinaire.

4. Odeur *amère* très-développée dans le laurier cerise , le pêcher , le putier , le ragominier , le merisier noir et la liqueur qu'on retire de ses fruits , l'absynthe , la rhubarbe , dans beaucoup d'autres plantes et surtout dans les amandes amères. Les substances qui répandent cette odeur commandent la prudence dans leur emploi , on doit s'en méfier , car elles renferment le principe du plus violent poison qui soit connu , l'*acide prussique* ou *hydrocyanique* , dont une goutte suffit pour donner la mort instantanément.

5. Odeurs *pénétrantes* , *piquantes* , *âcres* , se ren-

contrent dans les daphnés, la ruë, la moutarde, le cochléaria, le camphre, le ricin, etc.

6. Odeurs *fades*, comme celle de l'onagre, de la primevère jaune, des fleurs de berberis et de châtaignier, etc., sont peu agréables et n'ont que de faibles propriétés.

7. Odeurs *hircines*, *fétides*, se dégagent du corps de divers animaux, tels que le castor, le bouc, le putois, etc., et de plusieurs plantes comme les orchis fétides, le gnaphalum puant, les galéopsis, l'hypérium hircinum, etc. On prétend que ces odeurs ont la vertu d'arrêter les accès hystériques et les attaques d'épilepsie.

8. Odeurs *nauséuses*, *nauséabondes*, sont généralement fournies par des substances émétiques ou purgatives et possèdent les mêmes propriétés à un degré inférieur : l'ellébore, l'asarum, la bryone, l'aloès, la coloquinte, les pivoines, etc., plantes dont les émanations amènent des nausées, des maux de cœur et quelquefois des vomissements ou des dérangements de ventre.

9. Odeurs *soporatives* ou *narcotiques*, toujours désagréables portent au sommeil, engourdissent le système nerveux et peuvent occasionner de grands désordres quand l'économie reste longtemps exposée à leur action. Il suffira de nommer

les plantes qui fournissent ces odeurs pour les faire craindre : la jusquiame, le datura stramonium, l'atropos mandragore, la laitue vireuse, les solanées, les papavéracées, etc., etc.

Les Orientaux qui fument l'opium et les jeunes pousses de chanvre (*malach-hachiz*), en retirent, dit-on, de délicieuses extases ; mais le système nerveux ne tarde pas à s'user au contact de ces émanations stupéfiantes ; alors ce n'est plus l'extase qu'on aperçoit sur les visages immobiles et décolorés de ces fumeurs d'opium, c'est l'épuisement et l'hébétude.

SAVEURS.

La saveur est une des qualités essentielles des corps sapides.

De même que les odeurs, les saveurs portent avec elles l'indication de leurs propriétés et guident l'homme ainsi que les animaux dans l'usage de telle ou telle substance alimentaire, de telle ou telle boisson.

Il existe des rapports si intimes entre le sens de l'odorat et celui du goût que la classification des saveurs a dû être basée sur celle des odeurs.

Les saveurs ont donc été distinguées en neuf classes :

1. Saveurs *douces*, *agréables*, les figes, les dattes, la manne, la canne à sucre, le miel, etc., propriétés : émollientes et laxatives.

2. Saveur *aqueuse* — *fade* : concombre, melon d'hiver, laitue, etc., propriétés : débilitantes et un peu diurétiques.

3. Saveur *grasse* — *visqueuse* : guimauve, bouillon blanc, fleurs de mélilot, de violettes, etc., propriétés : adoucissantes, émollientes, énervantes.

4. Saveur *acide* : groseilles, grenades, citrons, etc., propriétés : rafraîchissantes.

5. Saveur *salée* : eau de mer, soude, salpêtre, etc., propriétés : excitantes du canal intestinal, purgatives, détersives.

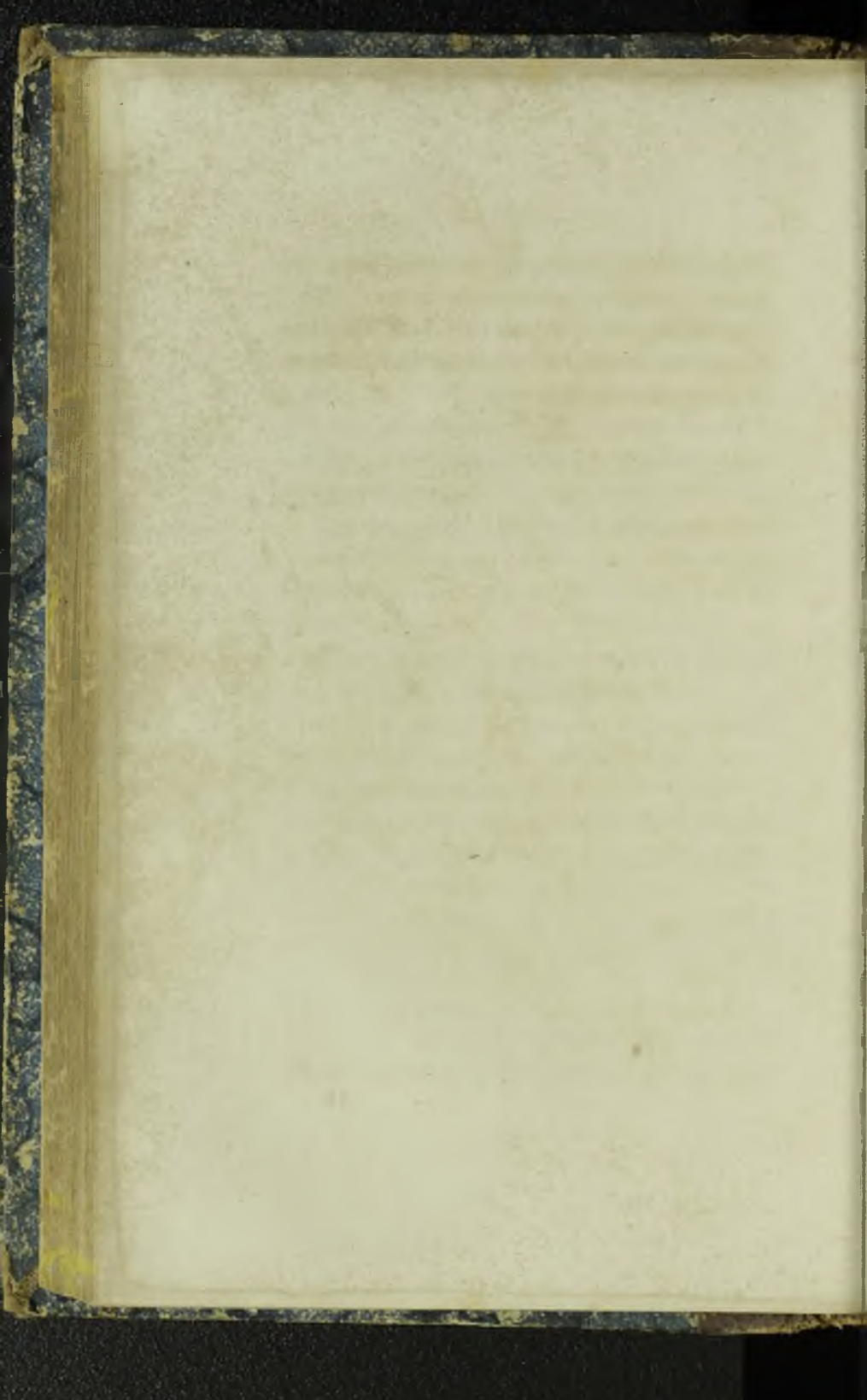
6. Saveur *amère* : absynthe, rhubarbe, feuilles de saule, de pêcher, etc., propriétés : toniques, dépuratives, antiseptiques, purgatives.

7. Saveur *styptique* — *acerve*, coings, prunelles de haies, sorbes et nèfles vertes, etc., propriétés : astringentes.

8. Saveur *piquante*, *brûlante*, *aromatique* : poivre rouge, cannelle, gérofle, tous les aromates en

général; alcool, liqueurs fermentées, etc., propriétés : toniques, fortement excitantes.

9. Saveur *âcre, mordante* : ail, échalotte, arum, alcalis, etc., propriétés : échauffantes, rubéfiantes, et quelquefois caustiques.



CHAPITRE XIV.

Action des Odeurs sur l'Économie Humaine. — Et de leurs Influences diverses.

Le mode d'action des végétaux sur l'air atmosphérique a été expliqué au chapitre 10. On a vu que les feuilles et les parties vertes purifiaient l'air en lui versant une certaine quantité d'oxygène, et que les fleurs au contraire le viciaient en exhalant de l'acide carbonique. Cette action délétère des fleurs est facile à vérifier par l'expérience suivante :

— On place, le soir, plusieurs roses privées de leurs feuilles sous une cloche de verre s'opposant exactement à l'entrée de l'air extérieur. Pen-

dant la nuit les roses absorbent l'oxygène de l'air contenu dans la cloche et lui rendent en échange de l'acide carbonique. Le lendemain, une bougie allumée étant introduite sous la cloche, s'éteint subitement; ce qui est l'indice d'un air vicié et non respirable.

Les fleurs embaumées de nos jardins que nous aimons tant à odorer, nous punissent bien souvent par des maux de tête ou autres indispositions de notre avidité pour leurs parfums, et semblent nous avertir ainsi qu'il faut être plus sobre dans l'inspiration des odeurs suaves et pénétrantes. Les deux faits suivants, pris entre mille autres, prouveront que les vases de fleurs prodigués dans les appartements étroits, peu aérés et servant de chambre à coucher, peuvent occasionner des accidents fort graves et être même une cause de mort.

Le savant Fodéré raconte en ces termes les pernicieux effets d'une mandragore sur sa personne.

» J'avais cueilli, dans la campagne, une belle fleur (*atropos mandragora*), que je plaçai par inadvertance sur la table de mon cabinet de travail. Après être resté quelque temps à travailler dans ce local, les portes et fenêtres fermées, je fus pris de vertiges, de faiblesse, puis d'une lan-

gueur telle que j'avais peine à me soutenir. Je ne songeais plus à la mandragore; mon premier mouvement fut d'ouvrir la fenêtre, ce que je fis en m'appuyant par hasard sur la plante qui exhala une odeur fortement nauséabonde. Je reconnus alors la cause des accidents que j'éprouvais, lesquels se dissipèrent aussitôt que j'eus jeté la plante vénéneuse par la croisée.

Ce second fait, rapporté par les journaux de Londres, est de nature à tenir en éveil la prudence des personnes qui ont la passion des bouquets : — Une dame bien portante, la veille, fut trouvée morte dans son lit; les médecins, appelés pour constater le genre de mort, déclarèrent, après l'autopsie faite du cadavre, qu'ils ne découvraient d'autre cause qu'un empoisonnement de l'air par les émanations d'une quantité de lys trouvés dans deux grands vases, sur la cheminée de la chambre à coucher très-basse et fort petite.

On ne saurait donc trop recommander d'exclure les fleurs des lieux où l'on travaille et où l'on couche; si l'on ne peut s'en passer, il est urgent de les enlever et de ne se livrer à l'étude ou au sommeil qu'après avoir donné le temps à l'air de s'y renouveler complètement.

Toutes les fleurs ne sont point nuisibles au

même degré ; on peut avancer, en général, que les plus dangereuses appartiennent aux familles des solanées, des papavéracées, des ombellifères, etc. Les fleurs à odeur délicate, suave, comme la tubéreuse, le lys, le jasmin, la rose, le narcisse, etc., deviennent également dangereuses lorsqu'elles sont prodiguées dans un local étroit et dont l'air, saturé de leurs molécules odorantes, n'est point renouvelé. Une chose à remarquer, c'est que les plantes fortement aromatiques, telles que la lavande, l'origan, la menthe, le thym, le serpolet, etc., ne présentent point ces inconvénients ; au contraire, leurs émanations semblent ranimer la force vitale et lui imprimer une nouvelle énergie.

Les moyens les plus simples, les plus naturels de remédier aux accidents causés par les fleurs, sont de porter la personne incommodée au grand air et de lui asperger le visage d'eau fraîche ou d'eau vinaigrée ; si l'évanouissement, les angoisses ou le mal de tête persistaient après ces premiers secours, un bain de pied légèrement irritant ne tarderait pas à les dissiper.

Mais l'exhalation de l'acide carbonique n'est point la seule cause de nocuité des fleurs, il en existe une autre qui dépend de la nature même de

la plante et de son odeur. C'est à cette dernière cause qu'il faut attribuer les effets extrêmement variés des fleurs sur l'économie humaine : les unes excitent à la joie ou aux larmes, les autres plongent dans la stupeur ou provoquent des contractions musculaires, des convulsions, des étournelements multipliés ; celles-ci disposent au sommeil, tandis que celles-là maintiennent et prolongent la veille, etc.

L'odeur des solanées, des papavéracées, des ombellifères, etc., est soporative. — Les émanations du chanvre, du noyer, du sureau en fleurs endorment les personnes qui se reposent sous leurs ombrages. — Les ouvriers qui arrachent la bétoine deviennent, au bout de quelques heures de ce travail, ivres et chancelants comme après un excès de vin. — Les molécules qui s'échappent du mortier où l'on pile la coloquinte, l'ellébore noir et autres plantes drastiques, purgent les personnes qui les respirent. — Une jeune fille était superpurgée chaque fois qu'elle voyait prendre une potion de séné à sa sœur malade. — Les émanations de l'ellébore blanc, du lobélia tupa, provoquent toujours des nausées et parfois des vomissements ; celles du magnolia donnent la fièvre. — La plante nommée *dracontium fetidum*

occasionna une grave ophthalmie au médecin Barton, qui s'amusa un jour à la dessiner.—L'odeur de la jusquiame excite aux querelles, à la rixe, témoins ces deux époux dont nous avons rapporté l'histoire dans les *Mystères du sommeil et du magnétisme* (1). — Des hommes qui s'étaient endormis dans un grenier où l'on avait disséminé des racines de jusquiame noir, pour en chasser les rats, se réveillèrent avec un affreux mal de tête et les yeux larmoyants.—Boerhaave tomba ivre sur son fauteuil en préparant une pommade dans laquelle entraient cette plante. — Deux individus ayant respiré la fumée des graines de jusquiame, que faisait brûler un pharmacien de Dresde, furent atteints, l'un, d'aliénation mentale, et l'autre, de délire furieux, pendant plusieurs jours. — Les émanations du safran ont occasionné des asphyxies; dans les pays où l'on cultive cette plante, les animaux qui en portent la récolte tombent souvent engourdis sur la route.

Quelques odeurs violentes et nauséuses peuvent provoquer des hémorrhagies nasales, et entraîner

(1) Les *Mystères du Sommeil et du Magnétisme*, ouvrage du même auteur, 4^e édition, en vente chez Moquet, libraire, cour de Rohan, 3. Paris, Prix 2 fr.

la perte de l'odorat. Les voyageurs Chardin et Tavernier racontent que les hommes qui chassent le chevrotin *porte-musc*, sont obligés de s'appliquer un linge mouillé sur le nez et la bouche, sous peine d'être saisis de saignement de nez très-dangereux. — Parmi les ouvriers qui travaillent dans les manufactures de produits chimiques, on en rencontre assez souvent qui ont complètement perdu l'odorat à la suite de l'inspiration d'odeurs pénétrantes, comme celles de l'ammoniaque liquide, du chlore, etc. — L'arbre nommé mancenillier donne des vertiges et quelquefois la mort à ceux qui ont l'imprudence de s'endormir sous son ombrage. — Une dame, visitant les serres du Jardin-des-Plantes, à Paris, ramassa une petite branche de mancenillier qu'un jardinier venait de couper. A peine l'avait-elle gardée quelques minutes dans la main qu'elle se sentit un violent mal de tête et fut saisie de convulsions assez violentes pour alarmer un médecin qui était accouru à son secours.

Tous ces faits et beaucoup d'analogues prouvent que les molécules odorantes agissent énergiquement sur le système nerveux ; cependant, il ne faudrait pas attribuer aux odeurs les phénomènes, plus ou moins bizarres, qu'offrent cer-

taines femmes hystériques et quelques hommes hypochondriaques, qui croient sincèrement à l'influence pernicieuse de telle fleur ou de telle odeur. Cette idée fixe, qui touche de près à la manie, cause à ces individus des agacements de nerfs, des tremblements, des convulsions et même des syncopes plus ou moins longues, plus ou moins alarmantes. Les traits suivants sont cités comme exemples :

L'odeur d'ail et de vieille morue, qui faisait le désespoir de Henri III, réjouissait le bon Henri IV. — Une vieille pécheresse détournait les yeux et s'enfuyait à toutes jambes à la vue d'une espèce de champignon. — Un secrétaire de François I^{er} était frappé d'hémorrhagie nasale chaque fois que la plus légère odeur de pomme de reinette venait irriter ses nerfs olfactifs. — Chez son frère, l'odeur des pommes cuites déterminait une perte hémorrhoidale, et le fils de ce dernier ne pouvait sentir les pommes d'api sans éprouver une sécheresse de gosier accompagnée de violentes quintes de toux. — Une corpulente, mais vaporeuse milady tombait en syncope à l'odeur des roses rouges, et respirait impunément le parfum des roses de couleur moins foncée. — Le médecin-légiste, Zacchias, horripilait devant une rose blanche ; les

rouges, au contraire, lui plaisaient beaucoup. — L'odeur de l'anis incommodait singulièrement Voltaire, à cause du puissant effet carminatif qu'il en éprouvait. — Mademoiselle Comtat s'évanouissait à l'odeur du bouc; — le duc d'Épernon à celle du lièvre. — Le célèbre Haller était pris de sueurs froides et défailait aux émanations d'un fromage. — L'odeur de la cannelle détermine des maux de cœur chez beaucoup de personnes, qui trouvent une certaine analogie de senteur entre cette écorce et la punaise. — Le professeur Orfila a parlé d'une dame qui ne pouvait se trouver dans aucun lieu où l'on préparait une décoction de graines de lin, sans éprouver, quelques instants après, une tuméfaction considérable à la face, suivie d'un violent mal de tête. — Hannemann cite un bourgeois de Copenhague qui, dans sa jeunesse, éprouvait d'affreuses coliques en flairant un citron. Il légua cette susceptibilité nerveuse à ses enfants, et tous éprouvèrent, jusqu'à l'âge de vingt ans, cette étrange influence du citron. — Deux gastronomes, l'un des rives de la Tamise, l'autre des bords de la Garonne, étaient subitement pris d'une salivation fluente, lorsque leur odorat était affecté d'une odeur favorite : chez l'Anglais, c'était le fumet du rosbif qui ouvrait les

glandes salivaires ; chez le Français, c'était le parfum des truffes. — Une cantatrice perdait la voix chaque fois qu'elle croyait sentir l'odeur de la fleur d'oranger, et ne la retrouvait qu'après avoir pris plusieurs bains froids. — Deux sœurs jumelles, bergères de profession, offraient deux phénomènes opposés : lorsqu'en gardant leurs troupeaux il leur arrivait de mettre le pied sur des absinthes, l'aînée éprouvait une suspension cataméniale ; la cadette, un effet emménagogue. — A Bicêtre, on voyait un jeune fou , à qui l'odeur du chénopodium vulvaria, ou anserine fétide, faisait faire d'horribles grimaces ; la même odeur provoquait les bruyants éclats de rire d'une vieille folle. — La vue et l'odeur d'une carotte amenait des spasmes hystériques chez une nonne. — Un frère quêteur, au nez caverneux, intrépide priseur qui aurait épuisé la plus profonde tabatière sans sourciller , était atteint d'éternuements convulsifs chaque fois qu'il marchait sur des euphorbes.

On n'en finirait pas s'il fallait rapporter toutes les bizarreries de ce genre qu'offre l'espèce humaine, et dont les causes se trouvent plutôt dans la perversion nerveuse de l'individu que dans les propriétés des plantes. Nous terminerons par ce

trait, dont fut témoin le médecin Thomas Capellini :

Une noble romaine, aux nerfs délicats, lui racontait, un jour, qu'elle n'avait jamais pu souffrir l'odeur de la rose ; que cette fleur était son cauchemar, son enfer. Pendant cet entretien, une de ses amies, portant un bouton de rose dans sa coiffure, entra pour lui rendre visite. La petite maîtresse pâlit aussitôt, fit quelques grimaces, agita les bras et défaillit sur son canapé... Quelle susceptibilité nerveuse ! pensa le docteur ; il fallait que l'odorat de la belle évanouie fût bien subtil ou que le parfum du bouton de rose fût bien acéré pour produire un si violent spasme?... On s'empressa autour d'elle ; on voulut éloigner l'indiscrète amie, en lui faisant apercevoir qu'elle était cause de ces attaques de nerfs : mais l'amie prouva son innocence en détachant la fleur de ses cheveux et la donnant au médecin. Alors les personnes qui entouraient la noble dame se mirent à sourire, quelques-unes haussèrent les épaules : ce fatal bouton de rose était artificiel !

Outre ces désordres, occasionnés par une imagination et un système nerveux déréglés, on rencontre chez certains individus, une perversion de l'odorat, véritable délire de ce sens qui

fait trouver agréables les odeurs les plus repoussantes. Il est des personnes, par exemple, qui aiment la fétide odeur de fromage, celle de la morue puante, du chevreuil pourri et d'autres odeurs infectes, capables de donner la fièvre. Ces personnes-là sont à plaindre, car cette perversion de l'odorat et du goût est une cause d'accidents et de chagrins dans la vie.

CHAPITRE XV.

Des Fleurs , selon les Saisons , les Mois et les Jours.

Chaque saison a ses fleurs à nous offrir : au milieu des neiges de l'hiver, on voit paraître les gracieuses nivéoles, les galanthus ou perce-neiges et certaines renoncules fleurissent jusqu'au milieu des glaçons. Mais, c'est au printemps et pendant les premiers mois de l'été, que la terre se montre parée de toutes ses richesses, c'est alors qu'elle déroule magnifiquement sa robe de verdure émaillée de mille fleurs.

On divise les plantes en quatre classes, se rapportant aux quatre saisons de l'année :

Les fleurs printannières ;
Les fleurs estivales ;
Les fleurs automnales ;
Et les fleurs hyémales.

C'est à l'époque de la floraison et sur l'observation quotidienne du lever et du coucher des fleurs que le savant Linnéus a établi son calendrier et son horloge de Flore dont voici les tableaux :

HORLOGE ET CALENDRIER DE FLORE.

HORLOGE DE FLORE.

NOMS DES FLEURS.	HEURES DU LEVER DES FLEURS, c'est-à-dire de l'épanouissement de leurs corolles.		HEURES DU COUCHER DES FLEURS, c'est-à-dire où se ferment leurs corolles.	
	MATIN.	SOIR.	MATIN.	SOIR.
	Siléné nocturne.	1	«	8
Salsifis jaune.	2	«	9	«
Galant de jour.	3	«	10	«
Cupidone bleue.	4	«	«	1
Hémérocalle jaune.	5	«	«	2
Laiteron des champs.	6	«	11	«
Souci des jardins.	7	«	«	4
Mouron des champs.	8	«	«	3
Souci des champs.	9	«	midi.	«
Sabline à fleurs rouges.	10	«	«	4
Dame d'onze heures.	11	«	«	5
Ficoïde glaciale.	midi.	«	«	6
Belle de nuit dichotome.	«	4	«	«
Belle de nuit du Pérou.	«	5	«	«
Géranium triste.	«	6	«	«
Galant de nuit.	«	7	«	«
Ficoïde nocturne.	«	8	«	«
Arbre triste du Malabar.	«	9	«	«
Siléné noctiflore	«	10	«	«
Cactus à grandes fleurs.	«	11	«	minuit.
Cactus de la Jamaïque.	«	12	«	«

CALENDRIER DE FLORE.

MOIS.	NOMS DES PLANTES DONT L'ÉCLOSION INDI- QUE CHACUN DES MOIS DE L'ANNÉE.
Janvier.	Ellébore noire. — Galanthus. — Nivéoles.
Février.	Primevères. — Daphnés. — Renoncles.
Mars.	Cyclamen. — Jacynthe.
Avril.	Tulipes. — Lilas.
Mai.	Filipendule. — Roses.
Juin.	Coquelicot. — Bluet.
Juillet.	Petite centaurée.
Août.	Scabieuse.
Septembre.	Cyclamen d'Europe.
Octobre.	Millepertuis de Chine.
Novembre.	Ximénésie encélioïde.
Décembre.	Hépathiques. — Lopésie.

CHAPITRE XVI.

Durée de la Vie des Végétaux.

Plus le parenchyme du végétal est serré, plus son tissu est compacte, dur, solide, plus son existence est longue : dans l'organisation opposée se trouvent les causes de la brièveté de sa vie. Depuis la fleur éphémère qui naît et meurt le même jour, jusqu'au cèdre, au baobab, ces patriarches du règne végétal, qui comptent des siècles d'existence, il y a une infinité de vies intermédiaires.

Les plantes fongueuses, les algues, les champignons arrivent à l'apogée de leur existence le matin du second jour de leur naissance, et disparaissent le soir pour faire place à d'autres.

Les plantes vasculaires et les mousses ont également une vie très-courte. Joseph Necker a constaté une propriété toute particulière à ces dernières : des mousses ensevelies depuis vingt ans au milieu de son herbier, ont reverdi tout-à-coup et recommencé une nouvelle existence.

En général, les fleurs et les plantes potagères sont annuelles ou bis-annuelles. Les arbustes vivent plus longtemps, et à mesure que l'organisation du végétal se complique, la durée de sa vie se prolonge.

Chez les plantes monocotylédones la mort arrive après la fructification. Les grands végétaux monocotylédones, tels que les yuccas, les bananiers, les agaves, les palmiers, etc., vivent et croissent tant qu'ils ne fleurissent point : l'époque de leur floraison est celle de leur mort. On a vu des palmiers jaquiers monter rapidement jusqu'à 150 pieds, et se dégrader aussitôt après avoir fructifié, comme si leur existence toute entière avait passé dans leurs fruits : alors naissent de leurs souches des rejetons qui perpétuent l'espèce.

Les ormes, les hêtres, les platanes et généralement tous les arbres à fibres serrées, vivent très-longtemps ; on en connaît dont l'existence dé-

— 146 —
passe plusieurs siècles ; il en est un surtout d'une longévité presque fabuleuse, c'est le baobab qui, d'après Adamson , met deux cents ans à acquérir cinq pieds de diamètre, et près de mille ans pour arriver à trente pieds de diamètre, grosseur très-commune parmi ces monstrueux végétaux.

CHAPITRE XVII.

Propriétés et Vertus des Plantes.

S'il faut en croire les anciens historiens, nous devrions la découverte des propriétés utiles et nuisibles d'une foule de plantes, à l'instinct des animaux, et l'homme, dans cette circonstance, ne serait que leur imitateur. Ainsi, les frugivores lui auraient appris à se nourrir de certains fruits, de certaines racines; les chèvres de Mélémpes lui auraient fait connaître la propriété purgative de l'ellébore; on trouve beaucoup d'autres faits semblables consignés dans l'histoire, que nous passerons sous silence; mais, sans contredire ces assertions, on peut avancer que des circonstances for-

tuites, des applications heureuses ou des méprises fatales, des analogies de ressemblance, de saveur et d'odeur sont la principale source où l'homme a puisé la connaissance des propriétés des végétaux.

Ainsi a dû marcher l'étude de la botanique guidée par l'expérience du passé et les essais du présent ; mais, pendant que la science annonçait modestement d'utiles découvertes, la superstition et le charlatanisme effronté l'arrêtaient dans sa marche, en proclamant à haute voix les vertus imaginaires des simples : c'est dans la forme des plantes, dans leur station, leur couleur et leur odeur que le charlatanisme prétendait découvrir leurs vertus et les qualifiait de noms pompeux. Parce que l'*asaret* a quelque ressemblance avec une oreille d'homme, on en conclut qu'elle était propre à guérir les maladies de cet organe, et on la nomma *oreille d'homme*. La dentaire dut son nom à ses feuilles dentelées et fut préconisée contre les maux de dents ; la vipérine contre les morsures de la vipère ; le chenopodium vulvaria contre l'hystérie, etc., etc. Que d'absurdités, que de contes effrayants ne furent point débités sur la terrible mandragore et la mystérieuse orchis ! c'était à faire frissonner de terreur, à glacer d'é-

pouvante... Des hommes remarquables de ces époques accréditèrent ces idées extravagantes : Paracelse , Porta , Turneiser , Papen les érigèrent en système, et longtemps elles prévalurent.

Enfin, les profondes ténèbres de la superstition se dissipèrent devant les lumières de la science ; les craintes imaginaires, les folles terreurs s'évanouirent; l'on n'ajouta plus foi aux fables des charlatans, la raison reprit son empire, et la botanique jeta ses premiers fondements.

L'immense quantité de plantes connues rendit bientôt les études botaniques longues et difficiles; il devint même presque impossible de bien retenir toutes leurs propriétés bonnes ou mauvaises et les divers degrés d'action de ces propriétés. Ce fut pour obvier à cet inconvénient que le savant de Candolle, après un examen approfondi, établit en principe que toutes les plantes d'une même famille possédaient, à peu de différence près, des propriétés analogues. Il fit, par ce moyen, disparaître toute confusion et allégea considérablement le travail de la mémoire.

Sur cent cinquante familles de plantes aujourd'hui connues, la loi de l'analogie, entre les formes et les propriétés, est plus ou moins vraie dans cent vingt familles, et à peine douteuse dans

les trente autres. Il en résulte que toutes les légumineuses papilionacées sont alimentaires ; — les labiées aromatiques fortifiantes , — les crucifères excitantes, antiseptiques , — les malvacées émoullientes, les renonculacées, les euphorbiacées âcres, vésicantes, — les solanées, narcotiques , etc., etc... Cette règle, quoique générale, offre cependant quelques exceptions : dans les ombellifères, par exemple, la carotte, le panais sont comestibles, tandis que la ciguë est vénéneuse ; dans les solanées, la pomme de terre est un excellent aliment, tandis que le jalap, la scammonée sont des purgatifs dangereux. — L'amère coloquinte se trouve aussi à côté du melon délicieux.

Le règne végétal est, sans contredit, celui des trois règnes de la nature qui fournit à l'homme la plus grande quantité, ainsi que la plus grande variété de substances nécessaires à ses besoins.

Dans un but de facilité mnémonique, les plantes ont été rangées en trois classes.

La première comprend tous les végétaux qui servent ou peuvent servir à la nutrition.

A la seconde appartiennent les plantes médicinales si précieuses et qui semblent avoir été semées sur la terre par une main bienfaisante, pour soulager les maux nombreux qui pèsent sur l'hu-

manité. La matière médicale ou partie de la médecine, qui traite des remèdes, se compose, en grande partie, de substances tirées du règne végétal.

Dans la troisième classe sont reléguées les plantes vénéneuses, dont l'action délétère suspend ou tarit les sources de la vie.

Plantes alimentaires. Les diverses parties des plantes alimentaires sont généralement soumises à certaines préparations qui les rendent plus agréables au goût, plus faciles à digérer et augmentent leurs propriétés nutritives. Ainsi l'on fait cuire le chou, l'oscille, les épinards avant de les manger; il en est de même pour les betteraves, les carottes, etc. Les champignons perdent leur principe vénéneux, et les lupins leur dévorante amertume, par le lavage et l'ébullition plusieurs fois répétés. Les Russes peuvent, par ce procédé, manger un champignon qu'ils nomment *makmor*, reconnu pour être un poison terrible. Les Levantins mangent également les lupins dont l'amertume, à l'état naturel, serait insupportable. Le *manioc*, qui appartient à la famille des thymiales, corroderait l'estomac s'il était mangé cru; le sagou, le salep, ces précieux analeptiques nécessitent aussi une préparation préalable; — la pomme de terre, le to-

pinambour, la patate ne valent rien crus, et deviennent de très-bons aliments après la cuisson. — Les châtaignes, les marrons veulent être cuits ou terrés pour être dépouillés de leur âcreté et nous offrir leur principe sucré. — C'est par la cuisson que les pois, lentilles et fèves deviennent d'excellents mets; enfin tout le monde connaît le mode de préparation du blé, du riz, du maïs et des autres céréales dont l'homme a fait sa principale nourriture, le *pain*.

Les fruits des jardins et des vergers se mangent tels que les produit la nature; pour être bons, il suffit qu'ils soient arrivés à complète maturité; cependant, il est certains fruit, comme les nèfles, les sorbes, les prunelles, les olives, etc., qui, pour devenir comestibles, ont besoin d'une préparation particulière.

Plantes médicinales ou simples. On nomme ainsi toutes les plantes qui possèdent des propriétés curatives, reconnues et constatées par l'expérience. Leur nombre se montait à un chiffre si élevé que les jeunes dépositaires des secrets d'Esculape en étaient effrayés; en effet, les anciennes formules iatriques débordaient d'une foule de simples possédant les mêmes qualités, et souvent encore se neutralisant entre elles; témoin ce fa-

meux onguent DIABOTANUM qui ne contenait pas moins de quatre-vingt-dix-neuf substances dans son grand complet. Des hommes sages et des savants démontrèrent que parmi cinquante plantes malvacées il y en avait au moins quarante-cinq qui possédaient à un degré inférieur la vertu émolliente, et qu'il était plus convenable de se servir des cinq qui leur étaient supérieures, telles que la mauve, la guimauve, etc. Ils réduisirent donc la liste des simples pour ne conserver à la matière médicale que les plus efficaces.

Il est bon de faire observer que, dans beaucoup de familles, toutes les parties de la même plante ne possèdent pas des propriétés semblables; telle partie contient un principe énergique, et telle autre est tout-à-fait inerte. Exemple: c'est dans le calice des labiées que réside le principe aromatique; chez les amomées ce sont les racines qui le recèlent; dans l'*arnica montana* la propriété émétique se trouve dans le calice seulement. Le fruit du pêcher est agréable et sucré; ses feuilles, ses fleurs sont amères et purgatives. Dans le même fruit on trouve encore des propriétés différentes: le citron et l'orange ont une écorce amère, tonique, une huile essentielle aromatique et une pulpe acidule très-rafraichissante.

Les *plantes vénéneuses* existent en assez grand nombre ; on les a classées d'après l'action de leur principe vénéneux sur l'économie humaine.

Les *poisons narcotiques* se trouvent dans les familles des solanées, des ombellifères : le pavot, la morelle, le datura stramonium, la mandragore, les semences de l'ers, le laurier cerise, les amandes amères, etc.

Les *poisons narcotico-âcres* se rencontrent dans les solanées, les ombellifères, les renonculacées, etc. ; la belladone, la jusquiame, l'upas, la ciguë, la renoncule et le souci des marais, l'aconit, l'élébore, la coloquinte, la ruë, etc. ; la fève de Saint-Ignace, le seigle ergoté, les blés niellés et cariés, la pomme du mancenillier, etc.

Enfin les *poisons brûlants et vésicants* sont fournis par les euphorbiacés, les thytimaloïdes et presque toutes les plantes lactescentes.

CHAPITRE XVIII.

Historique de quelques Fleurs, Arbustes et Arbres précieux.

LA ROSE.

De toutes les fleurs dont Chloris (*Flore*) compose sa brillante couronne , aucune ne mérita mieux et ne reçut autant d'hommages que la rose. Les poètes de tous les âges se sont plu à célébrer cette charmante fleur ; tout le monde l'adore depuis la noble dame de la cour jusqu'à la simple villageoise ; il n'est pas une femme qui n'aime à s'en parer. C'est qu'en effet la rose réunit les plus rares qualités, grâces, fraîcheur, tendre coloris, parfums délicieux ; elle est sans rivale et Zéphyre l'a nommée Reine du Printemps.

— Bouton jeune encore, elle est l'image de la vierge timide et chaste qui dérobe aux regards les trésors de son sein ; — rose épanouie, c'est la beauté dans tout son éclat que les yeux caressent avec amour ; c'est la beauté parée de tous ses charmants attraits, qui fixe sur elle l'admiration et enivre les plus indifférents. Oh ! la rose si gracieuse et si belle, si brillante et si parfumée dut nécessairement avoir une céleste origine ; essayons d'éclaircir les secrets de sa naissance.

Hésiode, ce vieux théogone, dit qu'au moment où Vénus sortit du sein des mers, la terre fit éclore la rose comme seule digne d'orner le front de la plus belle déesse.

Anacréon partage cette opinion ; seulement il assure que la rose était aussi blanche que la peau d'Aphrodite et qu'elle conserva sa blancheur jusqu'au jour où une goutte de vin échappée à la coupe de Bacchus lui donna sa couleur vermeille.

Bion reconnaît l'origine qu'Anacréon donne à la rose, mais il prétend que son maître se trompe sur l'époque et la circonstance où elle changea de couleur. Selon lui, Vénus était assise au banquet des dieux portant une couronne de roses blanches et sans odeurs ; l'Amour qui folâtrait autour des dieux et des déesses, renversa d'un

coup d'aile la coupe de Jupiter, et une goutte du nectar qu'elle contenait étant tombée sur la couronne de sa mère, les fleurs rougirent aussitôt et répandirent le doux parfum qu'elles ont conservé depuis.

Moschus, autre chantre de la rose, dit qu'elle tomba du sein de la jeune Aurore au moment où elle jouait avec le beau Tithon.

La célèbre Sapho veut que ce soit du sang même de Vénus que naquit la rose, un jour que cette déesse eut le doigt piqué par une des flèches de son fils.

Aspasie, cet heureux type des femmes aimables de l'antiquité, nous a laissé une des plus jolies métamorphoses de la rose : — Rodanthe, dit-elle, la plus charmante et la plus chaste des filles de Corinthe, se réfugia dans le temple de Diane pour se soustraire aux adorations des hommes ; mais ses nombreux amants eurent l'audace de l'y poursuivre. Rodanthe effrayée, appela le peuple à son secours et le peuple accourut pour la protéger ; saisi d'admiration à la vue de ses charmes, il renversa la statue de Diane et plaça la jeune fille sur le piédestal, en la proclamant déesse du temple. On dit que Diane métamorphosa Rodanthe en la fleur qui porte son nom (*Rhodon*, en grec

signifie *rose*). Depuis ce jour les Corinthiens adorèrent les roses. Sur les médailles antiques, la ville de Corinthe est représentée par une jeune Hétère couronnée de roses.

Ovide, l'auteur de l'Art d'aimer, trouve cette origine à la rose : — Aux cris d'Adonis succombant sous la cruelle défense d'un sanglier, Vénus accourt et n'arrive, hélas ! que pour recevoir son dernier soupir..... Grande fut sa douleur ; abondantes furent ses larmes... Mais n'ayant pu le rappeler à la vie, elle voulut que du sang du plus beau des hommes naquît la plus belle fleur. Aussitôt du sein de la terre fécondée par ses larmes, sortit une moisson de roses qui couvrirent et embaumèrent le cadavre de l'infortuné chasseur.

Un poète modeste et peu connu nous donne une des plus gracieuses origines de la rose : — Zéphire adorait Flore sans être payé de retour ; il employa plusieurs ruses pour attendrir le cœur de la cruelle et ne put réussir. Tantôt il se changeait en brise légère et, embaumant ses ailes aux fleurs des prairies, venait inonder Flore de ses parfums ; tantôt il lui apparaissait sous la figure d'un jeune poète et chantait sur sa lyre des hymnes en son honneur ; d'autres fois, papillon magnifique, aux éblouissantes couleurs, il voltigeait au-

tour d'elle et cherchait à fixer ses regards ; mais toutes ces ruses restaient sans succès et stériles. Enfin il se transforma, un jour, en rosier couvert de roses. La jeune Flore, apercevant le rosier sur son passage, s'arrêta devant lui étonnée, car c'était la seule fleur qui manquât à sa corbeille. Après l'avoir bien admiré, elle s'approche d'une rose pour en aspirer l'odeur, et cette odeur lui parut si délicieuse qu'elle s'en enivra... De ce jour elle fut l'épouse de Zéphire et la rose devint la reine des fleurs.

Nous nous permettrons de transcrire ici quelques vers de plusieurs de nos poètes qui se sont inspirés aux parfums de la rose. Notre vieux poète Ronsard a fait cette jolie tirade :

Mignonne, allons voir si la rose
Qui, ce matin avait déclose
Sa robe de pourpre au soleil,
N'a point perdu, cette vesprée,
Les plis de sa robe pourprée
Et son teint au vôtre pareil.
Las ! voyez comme en peu d'espace,
Mignonne, elle a, dessus la place
Ses fraîches beautés laissé choir ?
Oh ! vraiment, marâtre nature,
Puisqu'une telle fleur ne dure
Que du matin jusqu'au soir.

Donc, si vous m'en croyez, mignonne,
Tandis que votre âge fleuronne
En sa plus verte nouveauté,
Cucillez, cucillez votre jeunesse ;
Comme à cette fleur la vicillesse
Fera ternir votre beauté.

Malherbe déplore ainsi la mort de la fille d'un
ami, moissonnée à la fleur de son âge :

Elle était de ce monde où les plus belles choses
Ont le pire destin ;
Et rose elle a vécu ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin.

Delille, si riche dans ses tableaux, si habile dans
ses descriptions, n'a point oublié la rose ; il lui
devait un hommage, comme il l'avoue lui-même
dans son poème des Jardins :

Mais qui peut refuser un hommage à la rose,
La rose dont Vénus compose ses bosquets,
Le printemps sa guirlande et l'amour ses bouquets ;
Qu'Anacréon chanta ; qui formait avec grâce
Dans les jours de festin la couronne d'Horace ;
La rose qui déjà rit trop à mes pinceaux
Destinés à tracer de sévères tableaux.

Nous allons voir que la rose eut de tout temps, sur les autres fleurs, l'immense privilège de se mêler à toutes les joies, à toutes les fêtes; il semblerait qu'elle est la compagne obligée du plaisir, et que sa présence augmente la pompe des solennités.

Chez les anciens, pendant les sacrifices, de jeunes filles nommées *canéfores* (porteuses de corbeilles) entouraient l'autel, les bras chargés de corbeilles de roses; au signal du grand-prêtre, elles jetaient autour de l'autel des poignées de feuilles de roses. Cette coutume a passé dans les pompes chrétiennes, et j'avoue qu'à la grande solennité de la *Fête-Dieu* rien n'est plus imposant, plus gracieux à la fois que ces groupes de jeunes vierges disposés de distance en distance avec des corbeilles garnies de roses et qui, au milieu d'un nuage d'encens, laissent tomber, de leurs blanches mains, une pluie de feuilles de roses; c'est ce que notre grand poète Chateaubriand a si bien rendu dans ces vers :

Épuisez, en riant, la corbeille élégante,
Enfants, jetez des fleurs et qu'en pluie odorante
Elles retombent sur vos pas;
Jetez des fleurs, enfants, vous qu'on nomme des anges
Vos mains ne les flétriront pas,

Les fleurs dont la piété pare l'autel sont presque toujours des roses. — Dans nos églises de villages, la pauvreté ne permettant pas un luxe de marbres et de dorures, on le remplace par des guirlandes et des bouquets de fleurs. — On lit dans la vie de sainte Dorothée qu'un ange vint lui offrir une rose. — Sainte Cécile pensait que la musique et les roses étaient agréables au Seigneur. — Dans l'église de Sainte-Suzanne, à Rome, on voit une mosaïque, assez bien conservée, qui représente Charlemagne, à genoux, recevant du pape un étendart semé de roses. — La bénédiction des roses a lieu tous les ans, dans la capitale du monde chrétien, au jour appelé *Dominica in rosa*.

Passant ensuite aux usages profanes de cette fleur, nous la voyons servir à la toilette de la beauté : les roses sont placées sur le sein, dans les cheveux, autour des chapeaux, et lorsque le froid vient faner les rosiers, nos aimables artistes en fabriquent d'artificielles, aussi fraîches, aussi belles que les roses naturelles. — Nos ancêtres, dans leurs joyeux repas, jonchaient leurs tables de feuilles de roses. — Les sybarites d'autrefois, et, aujourd'hui encore, beaucoup de petites-maîtresses éprouvent un plaisir infini à se coucher

sur un lit semé de feuilles de roses. — Marc Antoine demanda, en mourant, qu'on le couvrit de roses. — Mahomet promet à ses sectateurs un paradis ombragé de magnifiques rosiers, parmi lesquels folâtrèrent de charmantes péris couronnées de roses, et où l'on respire une atmosphère chargée du parfum des roses. — En Perse, on bouche les vases contenant l'eau et le vin avec des roses. — Le parfum le plus en usage parmi les Orientaux est l'essence de roses. — C'est en mangeant des roses que l'âne d'Apulée retrouva sa première forme. Enfin, l'histoire de la rose demanderait un volume, que nous laissons à une plume plus laborieuse et moins pressée que la nôtre. Nous terminerons cet article, déjà trop long, en apprenant aux lecteurs, qui l'ignorent, que la culture du rosier, faite par d'habiles fleuristes, a multiplié les variétés de roses d'une manière prodigieuse. Depuis la rose blanche et cuisses de nymphe émue, jusqu'à la rose écarlate et ponceau, on a obtenu des milliers de nuances. D'un autre côté, on est parvenu à changer totalement les couleurs naturelles à l'espèce; ainsi, l'on voit aujourd'hui des roses bleues, jaunes, orangées, vertes et même noires. Ce n'est pas tout encore, l'industrie a trouvé le secret de multiplier les pétales et d'en

altérer la forme ; témoins les roses-céillets , les roses-pivoines , les roses frangées , dentelées , à feuilles de noyer , de choux , etc. On rapporte que , dans le jardin botanique de Batavia , quatre arpents de terre sont couverts de roses , et qu'aucune de ces fleurs ne se ressemble. Lorsque le visiteur curieux quitte cet immense et magnifique parterre , ivre de parfums , émerveillé de ce qu'il vient de voir , ses yeux lisent sur la porte de sortie : *Honneur aux roses !* — Un voyageur français écrivit au-dessous de cette inscription : *Reconnaissance à leur créateur !*

LA TULIPE.

La tulipe est une des fleurs aux couleurs les plus brillantes , comme aussi aux teintes les plus variées. L'industrie humaine a trouvé le secret d'en multiplier les nuances : depuis le rouge ponceau , la dégradation de la couleur marche insensiblement , de teinte en teinte , jusqu'au blanc pâle ; pour les autres couleurs principales , le bleu , le vert , le jaune , la dégradation s'opère , de la même manière , jusqu'à la teinte la plus indécise. Puis , viennent les tulipes tachetées , mouchetées , coupées de zébrures et de flammes , parsemées de broderies ; les

tulipes fouettées de diverses couleurs, criblées de petits yeux, jaspées, panachées, parangonnées, etc., formant des variétés immenses, infinies, qui sont réellement dignes d'attirer l'attention et l'admiration.

La tulipe est une des fleurs adorées des amateurs ; mais de tous les peuples , les graves Hollandais sont ceux qui ont porté la tulipomanie au plus haut point, à un degré voisin du délire. Vers le milieu du XVII^e siècle, il se fit, en Hollande, un trafic de tulipes, aussi actif que l'est, de nos jours, le trafic des actions de la bourse. Le prix de quelques-unes de ces fleurs monta à des sommes si exorbitantes, que s'il n'en était resté des pièces authentiques, nous aurions peine à croire à cette extravagance. Le lecteur ne sera peut-être pas fâché de connaître le détail d'un marché de tulipes de cette époque.

Un particulier de Harlem donna pour une tulipe nommée *vice-roi* les valeurs suivantes :

- 36 Sacs de blé,
- 72 Sacs de riz,
- 4 Bœufs gras,
- 12 Brebis grasses,
- 8 Porcs énormes,

2 Muids de vin ,
4 Tonneaux de biere ,
2 Tonnes de bon beurre salé ,
100 Livres de fromage,
Et un grand vase d'argent.

Un autre amateur offrit douze arpents d'excellente terre pour un petit oignon de tulipe, qu'on ne voulut pas lui céder.

Une vente publique de dix oignons de tulipes ayant été faite avec la solennité qu'elle exigeait, produisit plus de quatre-vingt mille francs. Enfin, on dit qu'un seul oignon fut payé cent mille francs ; que la gelée ruina un propriétaire d'oignons riche à plusieurs millions. — La folie des tulipes devint si intense, et la contagion de cette manie si menaçante, que les états-généraux de Hollande se virent dans la nécessité de trancher le mal dans sa racine ; ils lancèrent un édit qui interdisait à tout Hollandais, sous peine d'exil et de confiscation des biens, le commerce des tulipes.

On raconte qu'un matelot, étant venu porter une caisse de marchandises à un riche armateur d'Harlem, reçut de lui un hareng-saur pour dîner. Le plat sembla un peu maigre au marin qui, pour se dédommager, se jeta, en passant dans le jar-

din, sur quelques oignons de tulipes qu'il prit pour des oignons communs, et se mit à les croquer. L'armateur, qui s'en aperçut, mais trop tard, s'écria dans sa douleur : Malheureux ! qu'as-tu fait ? ton déjeuner me coûte cinquante mille francs !...

FÊTE DES TULIPES.

Sans porter aussi loin la passion des tulipes, les Turcs, qui sont de vrais amateurs de beaux jardins et de parterres embaumés, cultivent cette fleur avec beaucoup de soin. Comme le ciel est si doux, si limpide au beau pays de Constantinople, c'est vers les premiers jours du printemps qu'on célèbre au sérail une réjouissance sous le nom de *fête des tulipes*.

Dans les magnifiques salles du palais, sous les immenses galeries qui entourent les jardins, on dresse des gradins en amphithéâtre qu'on recouvre de somptueux tapis. Sur ces gradins symétriques sont alignés une triple rangée de vases de cristal couronnés de tulipes aux couleurs éclatantes. Entre ces vases on place des caisses chargées d'arbustes odoriférants, et d'intervalle en intervalle jaillissent des jets d'eau de rose, afin que

les yeux et l'odorat soient en même temps flattés.

Le soir, tout le sérail s'illumine de feux aux mille couleurs : au milieu de ces illuminations splendides, le sultan paraît éblouissant d'or et de pierreries, accompagné d'une suite dont le luxe surpasse toute croyance. Au moment où il s'assied sur le trône qui lui a été dressé, des musiques délicieuses se font entendre, et de douces voix de femmes leur répondent par de tendres mélodies. Soudain, un flot embaumé de jeunes odalisques s'élançant, et, le front couronné de fleurs, le sourire sur les lèvres, commencent des danses et des pauses à vous faire croire aux féeries délicieuses des mille et une nuits.

DAHLIA.

Originnaire des hautes plaines du Mexique, cette belle fleur fut transportée en Europe vers le milieu du siècle dernier par le botaniste suédois Dahl, qui lui donna son nom. La symétrie parfaite qui existe dans l'arrangement des nombreux pétales du dahlia, sa corolle magnifique, la richesse et la variété de ses couleurs en font un objet d'admiration. Cette fleur, autrefois très-rare, s'est multi-

pliée dans nos jardins d'une manière presque miraculeuse; on en compte aujourd'hui plus de douze cents variétés, et dans ce sens on peut l'opposer à la tulipe, qui jusque-là avait été sans rivales.

CAMÉLIA.

Joli arbuste cultivé dans les parterres du Japon, et que nous apporta le jésuite Camelli. Les fleurs du camélia sont larges, solitaires, formées de cinq pétales arrondis ressemblant à une corolle monopétale. Les efforts de l'art horticulural ont rendu ces fleurs doubles, triples, et les ont prodigieusement variées. Le camélia, qui compte près de six cents variétés, peut aujourd'hui rivaliser avec la rose et par l'éclat des couleurs et par l'élégance de la forme; seulement il est inodore.

Les Japonais prétendent que *Fottei*, dieu des jardins et des plaisirs, se métamorphosa en camélia pour plaire à une jeune Bonzesse qui aimait beaucoup les roses, mais qui n'osait plus en cueillir depuis qu'elle s'était piquée à leurs épines. La craintive bonzesse se promenant un jour dans un vaste jardin, aperçut les fleurs du camélia, et n'y découvrant point d'épines, se mit à les cueillir

pour en tresser une charmante couronne qu'elle plaça sur sa tête, et Fottei fut heureux.

Le camélia s'élève quelquefois, au Japon, à 20 et 25 pieds de hauteur. On cite même un camélia de Caserte qui dépassait 45 pieds. Quoique cette plante demande un climat chaud, elle vient assez bien dans nos jardins, où elle atteint la hauteur de 7 à 8 pieds.

TUBÉREUSE.

Originnaire de l'Inde, la tubéreuse n'offrait à son importation en France que des fleurs simples ; mais un horticulteur habile trouva bientôt le secret d'en doubler les blancs pétales. Aujourd'hui cette fleur est une des plus suaves, des plus recherchées ; à l'exemple de quelques-unes de ses charmantes sœurs, c'est le soir qu'elle exhale ses plus doux parfums. Une vieille chronique recommande aux filles sages de ne point aller par une tiède soirée respirer la tubéreuse, car ses parfums subtils plongent dans une voluptueuse ivresse dont on ne sort pas aisément.

VERVEINE, (HERBE AUX ENCHANTEMENTS).

Petite fleur qui dut sa célébrité aux propriétés

miraculeuses qu'on lui attribuait. Les anciens croyaient que les cendres de cette plante, mêlées aux boissons, éteignaient les haines et réconciliaient deux ennemis.— Les héraults d'armes qui allaient proposer la paix tenaient à la main un rameau de verveine. — Les druides en jetaient quelques tiges dans les flammes du bûcher avant le sacrifice, comme symbole de purification. — Les amants heureux portaient un bouquet de myrte entremêlé de verveine. — Dans certains endroits de l'Allemagne, on coiffe les jeunes mariés d'un chapeau entouré de verveine pour les garantir de certains maléfices.... — Plusieurs provinces de France ne sont point exemptes de cette superstition ; on y voit des bergers cueillir la mandragore et la verveine en marmottant des mots mystérieux. Ils accèdent le bruit qu'ils peuvent, au moyen de ces plantes, jeter des sorts sur les personnes et les troupeaux : on les redoute, on les évite ; mais les jeunes filles malades d'amour vont les consulter, et, en échange de quelques pièces d'argent, reçoivent le rameau de verveine qui doit attendrir un cœur indifférent. On voit par là, qu'aujourd'hui la verveine est encore l'herbe aux enchantements.

LILAS.

L'histoire naturelle moderne nous apprend que ce charmant arbrisseau fut apporté d'Asie en Europe par le voyageur Rusbeck ; mais une origine très-peu connue est celle que lui attribue la mythologie grecque. Voici comment elle raconte la naissance du lilas :

La jeune et folâtre Hébé s'étant laissée choir en versant du nectar aux dieux, en fut si honteuse, qu'elle n'osa plus reparaitre devant eux ; elle quitta secrètement l'Olympe, et alla se cacher dans un bosquet du mont Lycée. Une troupe de sylvains qui rôdaient sur les côteaux boisés l'aperçurent, et bientôt l'entourèrent. Hébé, rouge d'émotion et craignant une offense, leva les yeux au ciel : Junon, sa mère, à la vue de sa détresse, l'enleva dans un nuage ; à sa place, surgit tout-à-coup un superbe lilas en fleurs.

Les sylvains, témoins de ce prodige, dansèrent autour et cueillirent des rameaux de lilas, dont ils parèrent leurs têtes. De ce jour, cet arbuste fut consacré à Hébé, et, comme elle était la déesse de la jeunesse, le lilas en devint l'emblème.

AGNUS-CASTUS.

Cet arbrisseau était autrefois, et est encore aujourd'hui regardé comme l'emblème de la chasteté. Les prêtresses de Cérès, les vestales entouraient leur couche de branches d'agnus-castus, et dormaient tranquilles. — Les jeunes religieuses des siècles passés (et de notre siècle peut-être), buvaient une préparation d'agnus-castus et de nénuphar, pour éloigner de leur esprit les pensées terrestres, et vivre en paix dans le silence de leurs cellules. — Plusieurs ordres de moines et de religieuses portaient des chapelets faits de bois d'agnus-castus, comme préservatif d'une foule de choses, entre autres de l'amour. — Les vieilles converties avaient soin d'en placer un rameau sur leur prie-dieu, également dans le but de chasser les pensées mondaines.

MYRTE.

Cet arbrisseau, toujours vert, toujours embaumé, fut de tout temps consacré à la charmante déesse des amours. La mythologie païenne, si riante dans ses allégories, nous apprend que le

jour où Vénus naquit au sein de l'onde, les Heures allèrent au-devant d'elle et lui offrirent une couronne de roses et de tubéreuses entrelacées de myrte, ce qui signifiait beauté, amour, volupté. — Les temples de cette déesse s'élevaient toujours au milieu d'un bosquet de myrtes ; et, lorsque les amants venaient lui apporter leurs offrandes, ils n'oubliaient jamais la couronne de myrte dont ils paraient sa statue.

Les jeunes fiancés se couronnaient autrefois de myrte, comme symbole de leurs feux réciproques ; aujourd'hui encore, le myrte est l'emblème des amours, et la jeune fille qui sait le langage des fleurs, sent palpiter son sein lorsqu'elle aperçoit une branche de myrte au milieu du bouquet qu'un timide amant vient lui offrir.

On prétend que le myrte croissant en plein vent, s'empare du terrain, et chasse ou étouffe les autres plantes qui naissent autour de lui. Ainsi, l'amour qui germe et grandit dans un cœur, l'absorbe tout entier et ne laisse plus de place à d'autre sentiment.

LAURIER FRANC ET LAURIER-ROSE.

Le laurier franc, consacré à Apollon, est l'emblème du génie et de la gloire. Ce n'est pas en

laurier franc que fut changée Daphné, ainsi que beaucoup de personnes le pensent, mais bien en laurier rose. Il croît une énorme quantité de lauriers roses aux lieux mêmes où s'opéra cette métamorphose, et les Grecs modernes les nomment encore *Daphnés*.

Apollon était couronné de laurier franc comme dieu des beaux-arts; comme amant de Daphné, les lauriers roses composaient sa couronne. Pendant les *Daphnidies*, fêtes instituées en mémoire de cette aventure, un beau jeune homme en costume d'Apollon, la lyre en main, chantait cet hymne, qu'on disait avoir été composé par le Dieu lui-même.

« O Daphné ! puisque tu as refusé d'être mon épouse, tu seras mon arbre et ma fleur chéris ; tu seras l'ornement de ma tête et de ma lyre ; tes fleurs superbes naîtront en tout temps et ton feuillage ne pâlira jamais. »

ANDROMÈDE ARBORESCENTE.

Plante de la famille des Ericinées, s'élève de six à neuf pieds, et porte de longs épis de fleurs pendantes. Il en existe plusieurs espèces que l'on cultive dans les jardins à cause de leur port élégant et gracieux.

Linnéus affectionnait particulièrement cet ar-

buste, dont il parle en plusieurs endroits de ses ouvrages et surtout dans ses aménités académiques.

Voici la comparaison que le célèbre botaniste fait de cette plante avec la princesse dont elle porte le nom :

LA PRINCESSE.

LA FLEUR.

Andromède, cette jeune vierge, a le col gracieux et élevé.....	<i>le pédoncule.</i>
Le vif incarnat de son teint et de ses lèvres.....	<i>la corolle.</i>
efface le plus beau fard de Vénus. Elle est attachée par les pieds.....	<i>la tige inférieure.</i>
enchaînée à un rocher.	<i>elle croît sur les rochers des ravines.</i>
et exposée à d'horribles dragons.....	<i>les amphibies.</i>
Elle incline vers la terre un front triste..	<i>la fleur.</i>
étend vers le ciel des bras innocents....	<i>les rameaux.</i>
et mérite un meilleur sort.	
Enfin, l'aimable Persée.....	<i>l'été.</i>
après avoir vaincu les monstres, brise les fers qui retenaient captive la jeune vierge, l'emporte et en fait son épouse.	<i>fécondation.</i>
et, pour le récompenser de sa bravoure, Andromède lui donna un fils.	<i>fruit.</i>

Le *Gin-seng*, dont l'origine fut longtemps mystérieuse, est fourni par le *Panax* *quintefeuille* de

la famille des araliées.— Cette plante, si fameuse dans les annales chinoises, et qui a joui en Europe d'une si grande célébrité, croît, en Chine, sur les collinés boisées d'une chaîne de montagnes, située entre le 47° degré de longitude et le 20° degré de latitude. Les médecins chinois la font entrer dans presque tous leurs remèdes toniques, et prétendent qu'elle est souveraine contre les épuisements du corps et de l'esprit. La pharmacie européenne s'en est emparée depuis longtemps, et lui accorde aussi quelques propriétés fortifiantes.

La récolte du *gin-seng* se fait, en Chine, avec un grand appareil et de la manière suivante :

L'empereur envoie dix mille hommes sur le terrain où croît cette plante précieuse, afin de n'en point perdre une racine. Cette armée de botanistes se divise par troupes de cent hommes, ayant chacune leur distance mesurée ; aussitôt le signal du travail donné au son de la trompette, tout le monde se met à chercher la plante et à creuser la terre pour en retirer les racines. Chaque troupe s'avance insensiblement sur un même romb, et de cette façon parcourt, pendant un certain nombre de jours, l'espace qui lui a été marqué. Dès que la récolte est finie, les mandarins, campés aux environs avec plusieurs escadrons de cava-

lerie légère, font réunir les troupes de travailleurs, et les racines, après avoir été lavées et séchées au soleil, sont versées dans de grandes caisses sur la serrure desquelles est apposé le sceau impérial.

L'usage du gin-seng est fort répandu en Chine parmi la classe riche, non-seulement comme remède, mais comme préservatif de toute maladie. On en prépare une espèce de thé très-agréable à boire, dit-on, et qui passe pour un élixir de longue vie. Les Chinois se plaisent à donner au gin-seng les épithètes suivantes : *Kammong — lik — tsung — tchi — sin*, — ce qui veut dire : Esprit pur de la terre — liqueur d'immortalité.

Il croît dans quelques contrées de l'Amérique une espèce de gin-seng, mais de beaucoup inférieur à celui dont nous venons de parler, et qui même, selon les connaisseurs et gourmets chinois, ne possède aucune des qualités du premier. Le vrai gin-seng a toujours été très-rare en Europe, par la raison qu'une loi sévère en défend l'exportation du *céleste empire*.

VANILLE.

Plante sarmenteuse appartenant à la famille des orchidées; elle croît dans l'Inde, au Japon et dans

l'Amérique Méridionale; semblable au lierre, elle grimpe sur les arbres, enfonce dans leur écorce de petits crochets ou suçoirs au moyen desquels elle se cramponne et puise des sucres nutritifs. La tige fort longue est rameuse, noueuse et remplie d'un suc visqueux; ses feuilles sont oblongues; ses fleurs d'un blanc verdâtre ont près de deux pouces de diamètre, et ses fruits sont enfermés dans une gousse. C'est ordinairement sur les palmiers et les grands arbres que grimpe la vanille, dont les minces branches ont besoin d'un appui solide.

Le fruit de la vanille tel qu'on le trouve dans le commerce, est une gousse ou silique droite, brune, charnue, de 4 à 8 pouces de longueur, sur 3 à 4 lignes de largeur. L'intérieur de la silique renferme une pulpe noirâtre, de la consistance du miel et très-suave.

Tout le monde connaît le parfum de la vanille; mais ce que beaucoup de personnes ignorent, c'est que son fruit est complètement inodore tant qu'il se trouve sur l'arbre; ce n'est qu'après avoir été cueilli et avoir subi une préparation particulière que son parfum se développe.

La vanille est très-recherchée sous le double rapport de sa douce odeur et de ses propriétés

stomachiques. Le chocolat parfumé à la vanille est un aliment sain et tonique. Les Indiens et les Anglais font entrer la vanille dans différents mets et liqueurs ; ils ont cru observer que son usage réjouissait le cœur, agrandissait l'imagination et la mémoire ; ils la préconisent dans les affections tristes, tels que la mélancolie, le spleen, etc.

Les parfumeurs, les liquoristes, les confiseurs emploient fréquemment la vanille ; les premiers composent des eaux, des pommades, des opiat très-agréables à sentir ; les autres fabriquent une grande variété de liqueurs, des glaces et des sucreries très-recherchées des gourmets.

Arbre à cire. Galé cirifère. Très-commun dans la Caroline. Ses fruits bouillis dans l'eau laissent échapper une matière analogue à la cire qu'on enlève avec une écumoire et avec laquelle on fabrique des bougies qui donnent une très-belle lumière et dont la fumée répand une odeur fort agréable.

Arbre à lait. Il appartient à la famille des saptiliers ; ses branches coupées à leur extrémité et recourbées dans un vase, fournissent une assez grande quantité de lait propre à la nourriture des hommes.

Arbre à la migraine, autrement dit andarèze.

On prétend que ses feuilles appliquées sur le front dans les accès de migraine, les enlèvent soudainement.

Arbre à manne. Il existe plusieurs végétaux laissant transuder un suc mielleux qui se condense et forme la manne, substance purgative qu'on vend dans le commerce. Mais on trouve dans le Kurdistan un arbre appelé *quercus ballota*, ou chêne du Levant, qui fournit une manne douce, agréable, dépouillée de toute propriété purgative; les naturels s'en servent comme nous nous servons du sucre. C'est pendant le mois d'août et au soleil levant qu'on la récolte; on secoue l'arbre, les feuilles enduites de manne, arrivées à maturité tombent; on les racle avec soin, et l'on jette les raclures dans une cuve d'eau chaude où elles sont dissoutes. Après cette simple opération, la manne est moulée en pain et conservée pour l'usage.

Arbre à odeur d'ail, ou bavang. Ses feuilles possèdent toutes les propriétés de notre ail; on s'en sert à l'île d'Amboine pour condimenter les mets.

Arbre à sel. Ses feuilles ont une saveur semblable à celle de l'eau de mer; deux feuilles suffisent pour saler parfaitement un pot-au-feu.

Arbre à suif. Croton porte-suif. Arbuste de l'Inde

également propre à l'Amérique du sud. De son écorce transude un suc, qui une fois condensé a la consistance et l'odeur du suif.

Arbre d'amour ou de Judée. Il croît en Égypte, en Grèce et en Portugal. Ses fleurs, d'un rose tendre, réunies en grappes, paraissent au commencement de mars et produisent un effet charmant. Leur saveur acide les a fait rechercher comme assaisonnement de la salade.

Arbre de neige. Chionanthe, ainsi nommé à cause de ses larges fleurs, si blanches qu'on les croirait recouvertes de neige. Ce bel arbre est naturel à la Virginie.

Arbre d'encens. Badamier au benjoin. C'est au moyen de profondes incisions pratiquées dans la couronne et le tronc de cet arbre qu'on fait découler la précieuse résine qui porte le nom de benjoin ou d'encens. Le même arbre ne fournit guère plus de trois livres de résine par année; bientôt épuisé par ses blessures et ses pertes, il vieillit et devient stérile au bout de dix ans; alors les cultivateurs l'arrachent et le remplacent par d'autres.

Arbre à mastic ou lentisque, de la famille des térébinthes. Cet arbuste, qui ne fructifie que dans les pays chauds, donne une résine très-estimée

dont se servent les arts et la médecine. Les femmes grecques et turques ont l'habitude de mâcher cette résine pour se parfumer l'haleine, se fortifier les gencives et se blanchir les dents. La récolte du mastic est envoyée, en grande partie, à Constantinople pour l'usage du sérail et des harems.

Muscadier aromatique. Cet arbre, remarquable par la beauté de son feuillage toujours vert, s'élève à 30 pieds, sa tête s'orne d'une grande quantité de petites branches et rameaux entrecroisés qui forment une couronne si épaisse, qu'il est impossible de voir à travers. Il ressemble beaucoup aux orangers taillés de nos serres. Son fruit (*la muscade*) est défendu par trois enveloppes distinctes; la 1^{re} le *brou*, de saveur âcre et astringente, est employé par les confiseurs; la 2^{me} le *macis* étant desséché donne un parfum analogue à celui de la noix muscade; mais plus suave, plus délicat. Les parfumeurs en font un fréquent usage; la 3^{me} *la coque* ou muscade est cette noix si connue dont l'art culinaire se sert avec avantage pour assaisonner les mets.

Bois de rose. Ce bois a été ainsi appelé à cause de son odeur tout-à-fait semblable à celle de la rose; on pense que c'est le liseron à balai; il

vient des îles de Rhodes, des Canaries et des Antilles. Le bois de rose entre dans la composition des parfums composés.

Bois de santal-citrin. Ce bois qui répand une odeur des plus agréables, croit aux Indes orientales, à la Chine et particulièrement dans le royaume de Siam. Les femmes chinoises et japonaises font un grand usage de la poudre de santal. Elles la mettent dans la duplicature de leurs robes, afin d'en respirer incessamment l'odeur. Les personnes riches possèdent des meubles et des coffres de ce bois, dans lesquels elles enferment leur linge qui en ressort parfumé.

Aujourd'hui les dames européennes ont adopté ce parfum. Le sachet de bois de santal est toujours de mode dans la bonne société.

Bois ivrant. Arbre des Antilles. Les habitants après avoir pilé les branches et les feuilles, vont en exprimer le suc dans les étangs et marais poissonneux. A peine les poissons ont-ils avalé l'eau imprégnée de ce suc enivrant qu'ils montent à la surface et se laissent prendre.

Bois puant. Cet arbre naturel au Cap de Bonne-Espérance, répand une odeur infecte. On dit que les Hottentots s'en frottent le corps pour se pré-

server de la piqûre des insectes et de la morsure des serpents.

Bananier, *musa paradisiaca*. C'est un des superbes végétaux qui, selon les mythologies anciennes, ornaient les jardins délicieux d'Eden. Le bananier, originaire des contrées chaudes, offre un tronc herbacé de 40 à 50 pieds de hauteur; son port élancé, gracieux, ses larges feuilles longues de plusieurs mètres, qui s'arrondissent en parasol et se balancent coquettement au souffle des brises, lui donnent un aspect tout-à-fait oriental. Son fruit nommé banane vient en régime (grappe), la chair en est exquise et bienfaisante, blanche et fondante comme la beurrée; elle réunit les parfums et les saveurs de la fraise, de la pomme de reinette et de l'abricot.—Les bananiers se plaisent dans les endroits chauds et humides; le moindre froid, le plus léger brouillard les roussit et les rend stériles. Le même bananier ne fructifie qu'une seule fois. Si son tronc n'est pas coupé, après la récolte du régime, il se fane, se dessèche peu à peu et tombe; mais il est aussitôt remplacé par plusieurs rejetons qui sortent de la racine. Ainsi, ces arbres utiles se reproduisent d'eux-mêmes et forment des générations nombreuses qui offrent à l'homme des fruits délicieux, sans aucune espèce

de culture. Le bananier est un des plus anciens végétaux du monde ; il dut servir aux premières sociétés humaines de nourriture et d'abri. Les Indiens trouvent dans les bananes un aliment très-sain ; ils fabriquent avec les feuilles, des vases, des éventails, des ceintures ; ils en couvrent leurs huttes et s'en servent encore comme de linceul pour ensevelir leurs morts.

M. de Humbold, à qui l'histoire naturelle doit tant de précieuses découvertes, a démontré que cent mètres carrés de terrain, plantés de quarante bananiers, rendent en un an, quatre mille livres pesant de substance nutritive, tandis que le même terrainensemencé de blé, ne donne pas plus de trente livres de céréales. Qu'on juge, d'après ce calcul, des immenses ressources qu'offre aux hommes cet arbre surnommé pour sa beauté et la bonté de ses fruits *musa paradisiaca*.

Ananas. Cette plante est encore une des plus précieuses des climats méridionaux. L'ananas pousse des feuilles longues, épaisses, semblables à celles de l'aloës agavé. Sa tige arborescente se couronne d'une touffe de feuilles colorées, au milieu de laquelle s'élève le fruit de la grosseur et de la forme d'une pomme de pin ; ce fruit un des plus délicieux qu'on connaisse, semble réunir le

parfum et la saveur de la fraise, de la framboise, de la pêche, de la pomme de reinette, du melon et des abricots.

Balsamier de la Mecque. C'est du tronc de cet arbre que découle par incision, ce fameux baume de la Mecque, de Judée, de Syrie, d'Opobalsamum, etc. Son odeur est agréable, sa saveur amère. Ses propriétés avaient été tellement exagérées, qu'il passait autrefois pour une panacée ; aujourd'hui, il entre encore dans beaucoup de préparations pharmaceutiques et dans une foule de parfums composés.

Famille des palmiers. A cette famille ancienne appartiennent ces grands arbres dont le tronc appelé stipe, exempt de rameaux dans toute sa longueur, s'élance majestueusement et se termine par une couronne de longues feuilles ailées. De cette élégante couronne toujours verte sortent des fruits délicieux, réunis en grappes ou *régimes* qui sont d'une grande ressource aux différents peuples de l'Arabie et des deux Indes. Ainsi le Dattier, le Sagoutier, le Palmiste, etc., leur fournissent de délicieux aliments ; — le Cocotier, le Lontar, outre du lait et des noix, leur procurent des vases de divers dimensions. — Au moyen d'une incision pratiquée dans leurs spa-

thes, ils obtiennent une liqueur sucrée, très-agréable à boire, connue sous le nom de *vin de palmier*. — Les jeunes feuilles de ces arbres peuvent être mangées en guise de salade ; les feuilles plus anciennes servent de nourriture aux chameaux ; — les racines et la moelle des jeunes tiges sont des aliments très-sains. Il semblerait que la nature prévoyante ait fait naître ces arbres précieux sous les climats ardents où l'homme de race jaune, paraît moins intelligent, moins susceptible de civilisation et a besoin de trouver sous sa main une nourriture toute préparée. — Ce n'est pas tout, l'homme en retire encore de la cire, de l'huile, des résines, des cordages, etc. ; les stipes lui servent à élever sa cabane, et les feuilles à la recouvrir. Aussi chez les peuples de l'Inde et de l'Arabie, ces arbres sont l'objet d'une sainte vénération.

Jaquier découpé, ou arbre à pain. Cet arbre croît naturellement en Amérique et dans plusieurs îles de l'Océanie ; son fruit est rond, et de la grosseur d'une noix de coco ; lorsqu'il est arrivé à parfaite maturité, la pulpe en est succulente, douceâtre et se corrompt facilement. Quelque temps avant sa maturité, sa chair est au contraire ferme, blanche, farineuse ; c'est dans cet état qu'on le

cueille pour en faire usage. Il se prépare de plusieurs manières ; on peut le couper par tranches, et le faire rôtir sur les charbons, ou bien on le met cuire en entier au four ; après la cuisson, on le ratisse et on le mange. Sa pulpe a le goût et la blancheur de la mie de pain de froment ; on lui trouve aussi une saveur d'artichaut et de topinambour. Ce fruit est un aliment très-sain et le jacquier le fournit pendant huit mois de l'année.

Hévé. C'est l'arbre qui produit cette singulière substance connue sous le nom de *caoutchouc* ou gomme élastique. Dans l'Amérique méridionale, l'hévé acquiert une hauteur de 80 à 100 pieds ; le tronc n'a aucune branche dans toute sa longueur ; c'est seulement au sommet que les branches sortent les unes droites, les autres inclinées n'ayant de feuilles qu'à leur extrémité.

On obtient le caoutchouc en pratiquant de profondes incisions dans le tronc de l'hévé ; la liqueur qui en sort est d'abord blanche comme du lait, puis elle se brunit peu à peu et devient presque noire en se durcissant. Les Indiens se fabriquent des chaussures, des vêtements, des vases de caoutchouc. L'industrie européenne s'est depuis longtemps emparée de cette substance et a su en

multiplier l'emploi d'une manière aussi habile qu'utile. L'énorme consommation de caoutchouc que fait la société moderne, pourrait faire croire qu'il est devenu une des nécessités de notre époque.

Mancenillier. Arbre d'Amérique très-vénéneux, de la famille des tithymaloïdes, lactescent dans toutes ses parties. Il ressemble à un grand poirier, et son fruit à une pomme d'api. Les suc de l'écorce, des feuilles et des fruits sont également un violent poison, dont l'antidote serait l'eau salée.

Les Indiens empoisonnent leurs armes en les trempant dans le suc des mancenilles, et pour montrer la violence et la ténacité de ce poison, nous rappellerons un fait cité par Bomare. Ce naturaliste vit à Bruxelles une flèche empoisonnée cent ans avant; pour s'assurer que le poison n'avait rien perdu de sa force, on en piqua un chien devant lui, et le pauvre animal périt très-promp-tement, en proie à d'horribles convulsions.

Beaucoup de voyageurs prétendent que l'ombre du mancenillier est mortelle à ceux qui ont l'imprudence de s'y reposer.

CHAPITRE XIX.

Plantes Curieuses, Bizarres, Inconnues ou Fabuleuses.

Le règne végétal renferme un assez grand nombre de plantes fort curieuses, fort bizarres par leurs formes ou par leurs propriétés; nous signalerons les plus remarquables.

Le *Katong-ging*, fleur du Japon, ressemble tout-à-fait à un scorpion. Sa corolle est composée de neuf pétales : deux forment les antennes, six les pattes, et la neuvième, très-allongée, représente la queue. C'est dans ce dernier pétale que réside une odeur de musc très-prononcée; si on le coupe, la fleur devient aussitôt inodore.

La famille des Ophryses offre trois fleurs des plus singulières.

1° *Ophryse mouche*. Les pétales de cette fleur reproduisent la forme et les couleurs de la guêpe, mais avec une exactitude si parfaite que bien des personnes s'y méprennent.

2° *Ophryse araignée*. La division de sa corolle, émarginée et appendiculée, simule avec tant de vérité le corps et les pattes d'une araignée, que les mouches, trompées par la ressemblance, ont soin de ne pas s'en approcher.

3° *Ophryse homme*. Ce nom lui a été donné à cause de la ressemblance de sa fleur avec un corps humain qui aurait la tête renversée.

Dans la famille des Orchidées on trouve des fleurs non moins étonnantes. Celle-ci a l'apparence d'une tête d'oiseau, celle-là d'un serpent ; cette autre ressemble à un scarabée armé de ses longues antennes ; enfin il en est une qui ressemble à un sabot!.... mais d'une forme si élégante, si mignonne qu'on l'a surnommé le *Sabot de Vénus*.

Aérides, ou fleurs de l'air, sont très-remarquables en ce sens que, contrairement aux autres plantes, elles peuvent vivre dans l'espace, isolées de toute substance terreuse ou aqueuse. Une branche de l'aéride, suspendue à un fil de fer, dans un appartement, privée de terre et d'eau, y croit,

fleurit et fructifie pendant plusieurs années. Le botaniste Loureiro disait : En vérité, je n'oserais y croire, si je ne m'en étais convaincu par l'expérience.

Caladium esculentum. Les feuilles de cette plante, observées à la loupe, offrent un petit tube ou canon qui, étant chauffé par un rayon solaire, lance, à coups intermittents, des aiguilles microscopiques d'un blanc diaphane. A chaque décharge que fait ce petit tube, il éprouve un mouvement de recul, comme une pièce d'artillerie. Ces décharges peuvent se répéter vingt fois et lancer deux cents aiguilles. La même plante offre un phénomène encore plus extraordinaire : une feuille arrachée à sa tige et desséchée dans un herbier, recommence, dix ans après, ses mêmes décharges lorsqu'on la trempe dans l'eau chaude.

Ficoïde cristallin. Ses feuilles sont entièrement couvertes de petits tubercules brillants qui ont l'apparence de grains de cristal ou de gouttelettes d'eau gelée ; de telle sorte qu'on les croirait recouvertes d'une couche inégale de glace. Ces tubercules ne sont autre chose qu'une exhalation des suc de la plante qui s'accumulent dans des utricules superficielles et transparentes. Ce qui étonne beaucoup les personnes étrangères à ce

phénomène, c'est que plus il fait chaud, plus le ficoïde paraît glacé.

Parmi les *Champignons*, il en est de très-curieux à observer et offrant un spectacle fort amusant. Les champignons nommés *clavaires* lancent au loin des jets paraboliques d'une poussière fine et jaunâtre. Les champignons dits *mortiers* ouvrent leur tête lorsque le temps est pluvieux, et lancent avec bruit de petites balles semblables à des grains de chenevis.

Tremelle. On nomme ainsi une plante gélatineuse, d'apparence charnue, munie de tubes d'où sortent des globules séminales pour former de nouvelles générations. La *tremelle*, presque invisible par un temps sec, se montre en abondance après la pluie, sur les pelouses, dans les allées des jardins et sur les écorces des arbres ; mais il suffit d'un rayon de soleil pour la faire disparaître.

Cette singulière production de la nature a donné lieu à bien des recherches, à bien des discussions. Les uns ont prétendu que la tremelle devait être classée dans le règne animal ; d'autres au contraire soutenaient qu'elle offrait tous les caractères du végétal. Enfin, il est résulté de ces débats que la tremelle n'a de commun avec l'animal que des

mouvements d'irritabilité dont sont doués beaucoup de végétaux, et qu'elle doit naturellement former, avec les conferves, le chaînon qui lie les algues aux polypes. Nous avons vu déjà que la sensitive avait été regardée par un philosophe comme le passage du végétal à l'animal; la tremelle, au contraire, serait une dégradation, c'est-à-dire le passage de l'animal au végétal.

Plante-ver, ou mouche végétante. Cette plante ne se trouve qu'en certains endroits de la Chine : son nom chinois *Ya-tsa-tom chong* signifie plante en été, ver en hiver. Voici, d'après le père Torrubia, comment s'opère cette métamorphose. — Au commencement du printemps on trouve, à fleur de terre et attachée à la tige du gin-seng, une espèce de larve dont le développement s'opère avec une grande rapidité. L'observateur croit qu'il en sortira indubitablement un papillon, mais point du tout; cette larve prend racine, s'ouvre et laisse échapper une jolie fleur papillonacée revêtue des plus brillantes couleurs.

Vesicaria. Théophraste dit avoir expérimenté que la poudre de cette fleur, mêlée à du vin vieux, plongeait ceux qui l'avalait dans une joie indicible : ils se croyaient les plus heureux des hommes et aussi beaux que des dieux.

Pythagore apprit dans les livres sacrés de l'Inde les propriétés des quatre fleurs suivantes : la *Coracesia* faisait geler l'eau ; — la *Galacticia* caillait le lait ; — la *Menais* était spécifique contre la morsure des serpents, et l'*Aproxis* s'enflammait à la moindre étincelle.

Hygée. Plante inconnue que vantait Dioscoride comme une panacée universelle ; son nom venait d'Hygée, déesse de la santé.

Dudaïm. Cette plante, si célèbre dans les livres hébreux, passait pour donner la fécondité aux personnes stériles et les feux de la jeunesse aux cœurs glacés par l'âge. Des érudits ont pensé que le *dudaïm* était sans doute la mandragore qui, aux époques d'ignorance, eut une grande célébrité, et que les connaissances botaniques modernes ont complètement jetée en discrédit.

Baaras. Fleur imaginaire que l'historien Josphe dit être cachée entre les roches inaccessibles du Liban. Sa forme représente un cierge : elle s'allume spontanément la nuit et brûle avec une flamme rougeâtre sans cependant se consumer ; elle s'éteint aux premières lueurs du jour. Selon cet historien, ami du merveilleux, le Baaras exhale une forte odeur de bitume et doit nécessairement être possédé du démon.

Achemys. Fleur inconnue, à laquelle les anciens donnaient la propriété de faire fuir ceux qui marchaient dessus : peut-être à cause de sa mauvaise odeur. Ils prétendaient que si on la jetait dans un camp ennemi, les soldats prenaient la fuite.

Moly. Ainsi se nommait cette herbe fameuse qu'Ulysse fit manger à ses compagnons pour détruire les funestes effets des breuvages de Circé.

Népenthe. Herbe aussi fameuse que la précédente, dont se servait la magicienne Médée pour faire perdre la mémoire à ceux qui la mangeaient.

Théombrotion. Une des quatre plantes calligénésiques dont les sucs, selon Démocrite, portaient à l'amour et procuraient de beaux enfants.

Les philosophes hermétiques ont parlé d'une herbe qui corrodait le fer. Le moyen qu'ils employaient pour se la procurer était celui-ci : — ils se mettaient à la recherche d'un nid de pivert ; une fois ce nid trouvé, ils profitaient de la sortie de l'oiseau pour en boucher l'entrée avec une planchette fixée par un long clou. Bientôt le pivert se présentait, et, après de vains efforts pour entrer dans son nid, il reprenait son vol du côté de l'orient. Sur le soir on le voyait revenir portant au bec un brin d'herbe qu'il déposait sur le clou,

entre la planchette et l'arbre : en moins d'un quart-d'heure le fer était rongé, la planchette et le brin d'herbe tombaient au pied de l'arbre, et les hermétiques s'en saisissaient.

Cette fable a longtemps passé pour une vérité parmi les gens crédules et amis du merveilleux.

Angrec écrit. Les fleurs de cette plante, disposées en épis, sont très-grandes et d'une belle couleur jaune ; les pétales se trouvent tachetées de lignes rouges, qui représentent plusieurs caractères hébraïques. Les Chaldéens prétendaient que ces caractères reproduisaient une formule souveraine contre le mal de ventre et les coliques.

Un naturaliste du siècle passé a écrit presque un volume sur la plante la plus singulière peut-être qui soit sur le globe. On n'ose ajouter foi à sa description ; mais il l'a vue de ses yeux, touchée de ses mains ; elle lui a offert un phénomène qui l'a ému et presque effrayé!... Cette plante, assez rare d'ailleurs, se nomme *Borahmez* (agneau tartare), et habite les vallées ombreuses de la Basse-Tartarie. Semblable pour la forme à un jeune agneau, elle est recouverte d'une toison blanche, de plusieurs pouces de longueur ; sa pulpe, couleur de chair, a la consistance, l'odeur et la saveur

de la viande d'agneau bouillie ; elle offre un museau, des oreilles, une queue ; mais chose plus surprenante encore ! c'est que le couteau qui l'entame fait jaillir un suc aussi rutilant que le sang artériel.

Le *Lazer* ou *Sylphion*, plante fameuse dans l'antiquité, et que l'on ne retrouve plus aujourd'hui, donnait une gomme-résine non-seulement d'une odeur fort agréable, mais qui possédait encore des propriétés inappréciables : elle fortifiait l'estomac et les membres, purifiait l'haleine, éclaircissait la vue et guérissait une foule de maladies. Le sylphion croissait en Lybie aux environs de Cyrène ; on conservait sa résine dans le trésor public comme aussi précieuse que l'or ; elle n'en sortait que pour être échangée contre un poids égal de ce métal. — Lorsque César entra vainqueur dans Cyrène, on dit qu'il abandonna l'or du trésor public à ses généraux, et qu'il se réserva 150 livres de cette précieuse gomme-résine.

AMIANTE, LIN INCOMBUSTIBLE OU LIN DES FUNÉRAILLES.

Substance de nature pierreuse, que les anciens regardèrent longtemps comme un produit végétal et qui fut enfin classé dans le règne minéral

auquel elle appartient véritablement. Nous n'en parlons ici que comme objet de curiosité.

L'*amiante* se trouve dans les roches talqueuses, les pierres ollaires, les cornéennes, les serpentine, etc. ; il est disposé en filets très-fins, souples, soyeux, et ordinairement de couleur blanche nacré. Sa propriété la plus remarquable est de résister au feu le plus ardent et de s'y blanchir, lorsque sa couleur a été ternie.

Les anciens fabriquaient des draps d'*amiante*, dans lesquels ils enveloppaient les cadavres des grands personnages avant de les mettre sur le bûcher : le cadavre était consumé sans que la toile d'*amiante* eût éprouvé aucun dommage ; alors ils recueillaient les cendres exemptes de tout mélange étranger. Plin, le naturaliste, raconte avoir vu des serviettes d'*amiante* qu'on blanchissait en les jetant au feu. On en faisait aussi des mèches perpétuelles pour les lampes sépulcrales. Aujourd'hui, on en fabrique encore des bas, des gants et des bonnets, dont la lessive naturelle est un brasier ardent.

C'est en Italie qu'on travaille l'*amiante* avec le plus de succès ; on le mêle avec du lin ordinaire, et, après que le tissage est terminé, on jette la

pièce dans les flammes, qui consomment le lin végétal, et laissent intact le tissu minéral.

Fontinale antipyrétique. Cette plante, de la famille des mousses, vient dans les bassins de fontaines sur le lit des ruisseaux et dans les viviers ; sans être tout-à-fait incombustible, comme l'amiante, elle résiste très-longtemps à l'action du feu. Cette propriété la fait rechercher des peuples du nord, qui, pour prévenir les incendies, en tapissent les endroits voisins du foyer, et s'en servent, en place de chaume, pour environner la base des cheminées.

Plante-animal. Dans la famille des zoophytes, il existe une variété qui s'attache aux mousses, aux rochers, qui vit et croît sans jamais bouger de place. Formée d'une substance gélatineuse diversement nuancée de bleu et de vert, sa masse offre des branches et des fleurs monopétales douées d'une sensibilité très-remarquable. Voici comment s'exprime, à son égard, le profond observateur Charles Bonnet :

« J'aperçois au fond de l'eau un petit corps tout semblable à une fleur ; il se retire et disparaît dans son calice lorsque je veux le toucher ; il en sort et s'épanouit lorsque je m'en éloigne. Incertain de ce que je dois penser de cette singulière

production de la nature, je coupe une de ses branches ; elle repousse bientôt et paraît telle qu'elle était auparavant. Je m'arrête à la considérer. Je vois une foule de petits rameaux s'agiter, s'étendre au point d'atteindre à plusieurs pouces de distance. Un vermisseau vient à passer et touche un de ces rameaux : aussitôt ce rameau l'entortille et le ramène vers l'extrémité de la tige qui offre une bouche béante pour le recevoir. Le vermisseau disparaît dans cette bouche qui se referme soudain ; il y est digéré sous mes yeux et je vois le résidu sortir par la même ouverture.

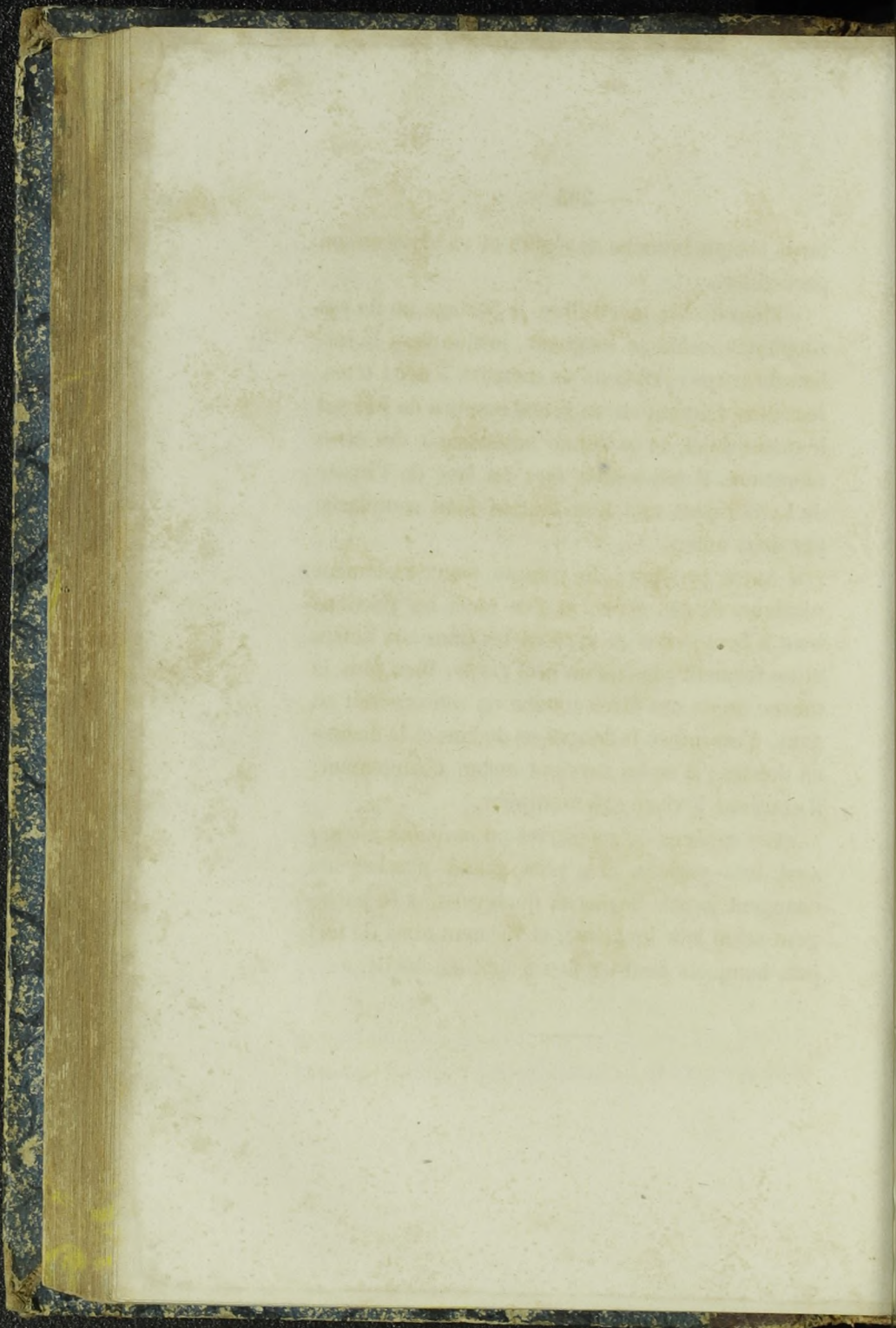
« A tous ces traits, je ne puis m'empêcher de reconnaître que ce que je prenais pour une plante est un véritable animal. Je vais observer la branche que j'en ai retranchée, et je vois avec surprise qu'elle a crû et qu'elle est devenue en tout semblable à l'autre ; mais ma surprise augmente bien plus encore, lorsqu'au bout de quelques semaines, je trouve cette branche transformée en un arbre fort touffu. Du tronc que je reconnais pour le corps de l'animal, sont sorties plusieurs branches : ces branches en ont poussé de plus petites ; celles-ci, de plus petites encore. Enfin, cet assemblage se décompose plus

tard, chaque branche se sépare et va vivre en son particulier.

« Plein de ces merveilles, je partage un de ces zoophytes, selon sa longueur, jusque vers le milieu du corps ; j'obtiens un monstre à deux têtes. Je réitère l'opération un grand nombre de fois sur le même sujet, et je donne naissance à des êtres nouveaux. Il me semble être en face de l'hydre de Lerne, dont une tête abattue était remplacée par deux autres.

» Autre prodige : Je compte transversalement plusieurs de ces êtres, et j'en mets les portions bout à bout ; elles se greffent les unes aux autres et ne forment plus qu'un seul corps. Bien plus, je tourne un de ces êtres comme on retournerait un gant, c'est-à-dire le dehors en dedans et le dedans en dehors ; il ne lui survient aucun changement ; il continue à vivre et à multiplier.

» Ces espèces de zoophytes ou *animaux plantes* sont très-variées. Le plus grand nombre ne changent jamais de place ; quelques-uns se partagent selon leur longueur, et forment ainsi de fort jolis bouquets dont les fleurs sont en cloche. »



CHAPITRE XX.

Couronnes. — Guirlandes. — Bouquets.

Les feuilles et les fleurs tressées en couronnes, en guirlandes ou arrangées symétriquement en bouquets sont aujourd'hui réservées pour certaines circonstances ; autrefois on les prodiguait; elles étaient un besoin des mœurs de l'époque.

Avant que le luxe et la soif des richesses eut perverti dans les cœurs l'amour de la simple nature, le poète, l'artiste et le guerrier se montraient plus fiers de mériter une couronne de feuillage que ne le sont de nos jours ceux qui obtiennent de l'or et des honneurs. Dans ces jeux si célèbres

de la Grèce antique à Olympie, à Némée, à Delphes, à Corinthe le prix du vainqueur se bornait à un ecouroune; celui qui l'avait remportée sur ses rivaux devenait l'objet de l'admiration, du respect de ses concitoyens, et la poésie transmettait aux âges futurs son nom et sa victoire (1). — Les arts libéraux, la gymnastique guerrière, la course des chars, la philosophie même s'y portaient des défis et enfaient des prodiges pour une simple couronne.

Parmi les rivaux qui se présentaient à ces jeux pour y disputer le prix, figuraient souvent des hommes remarquables par leur naissance, ou célèbres par leur réputation. Pindare, Homère, Périclès, Alcibiade, Xénophon, Phidias, Appelle, étaient glorieux d'y avoir été couronnés. — Corinne y disputa le prix de la poésie à Pindare et l'emporta cinq fois sur ce prince de l'Ode. La fameuse Sapho y obtint une victoire éclatante et fut couronnée comme dixième muse. Si, de nos jours de semblables lices étaient ouvertes, que de charmantes poétesses aux accents mélodieux, aux

(1) La couronne des jeux Olympiques était d'olivier sauvage; — celle des jeux Pythiens de laurier; — des branches de pin du mont Arachné composaient la couronne des jeux Isthmiques; et l'arche verte formait celle des jeux Néméens.

doux langage, l'emporteraient sur leurs rivaux de l'autre sexe !

Plus tard, des despotes d'Asie et jusqu'à des Empereurs Romains ne crurent pas déroger à la pourpre impériale en se faisant inscrire comme concurrents. Philippe de Macédoine y fut déclaré vainqueur ; — le magnifique Alcibiade y vint déployer un luxe de chars et de chevaux jusqu'alors inconnu, et retourna dans sa patrie avec cinq couronnes. — Le tyran Hiéron renchérit encore sur l'élégant Athénien ; il sacrifia quinze millions pour éblouir la foule et remporter une couronne. — L'Empereur Adrien conservait soigneusement la couronne d'olivier qu'il avait gagnée aux jeux Éleusiens. — Néron aimait à se parer d'une couronne Isthmique en souvenir de sa victoire au combat du chant.

Beaucoup d'hommes illustres se faisaient gloire et honneur d'avoir obtenu des couronnes ; tandis que maintenant les acteurs de nos tristes jeux publics sont des jokeys ou des pauvres saltimbanques. C'est à peine si l'aristocratie ose y assister ; elle préfère la pâle clarté des bougies à la lumière étincelante du soleil, et les miasmes d'un salon à l'air pur des champs, aux parfums naturels des prairies.

Un jeune satrape Lydien, que la renommée des jeux olympiques avait attiré à une de ces solennités, à la vue des efforts surhumains que déployaient les jouteurs, demanda aux spectateurs si le prix de la victoire était un empire, un commandement ou les trésors de Crésus? Ils répondirent en lui montrant une couronne d'olivier sauvage. Alors le jeune satrape s'écria dans son étonnement :

« O Grecs! aussi longtemps qu'un prix semblable excitera votre noble ambition, vous serez le premier peuple du monde. »

Mais le luxe et les goûts asiatiques, le désir de briller par les richesses, qui s'infiltrait peu à peu dans cette nation aimable, altérèrent la pureté de ces coutumes, et l'on ne se contenta plus d'une simple couronne. D'abord on y ajouta une faible somme d'argent, puis cette somme s'augmenta progressivement jusqu'à devenir considérable. Bientôt on éleva des statues aux vainqueurs : les premières statues furent de bois et de marbre; ensuite on fit entrer dans leur composition l'ivoire, les pierres et les métaux précieux (statues polychrômes); enfin on en coula d'or et d'argent massif. Cependant, il faut le dire, au milieu de ces somptueuses créations du luxe et de l'orgueil,

on vit toujours la couronne de laurier orner la tête du vainqueur et se montrer comme le complément du triomphe.

Les anciens distinguaient sept sortes de couronnes :

Couronne triomphale. Cette couronne était de laurier franc, nouée aux deux extrémités par un ruban de pourpre ; elle se plaçait sur la tête des grands capitaines qui , après une victoire, obtenaient les honneurs du triomphe.

Couronne civique. Cette couronne, tressée de branches de chêne, se donnait comme récompense aux citoyens qui s'étaient distingués par un acte de dévouement à leur patrie ou par leur moralité sévère.

Couronne murale : S'accordait aux guerriers qui, pendant un siège, s'étaient élancés les premiers à l'assaut.

Couronne obsidionale : Se donnait aux généraux qui avaient forcé l'ennemi à lever le siège d'une ville.

Couronne vallaire : Se distribuait aux soldats qui avaient attaqué et franchi les retranchements d'un camp ennemi.

Couronne navale ou rostrale : Les marins qui s'é-

taient distingués en montant les premiers à l'abordage, obtenaient cette couronne.

Couronnes de *fêtes*, de *festin*, d'*amour* : Ces couronnes, toujours composées de fleurs suaves et de feuillages odorants, se portaient, ainsi que leurs noms l'indique, aux jours de réjouissance, aux heures de plaisir.

C'est par imitation de la couronne primitive qu'ont été fabriquées ces riches couronnes qui pèsent sur la tête des rois. — Dans la suite, les hauts personnages voulurent aussi posséder leurs couronnes, comme marque distinctive de leur dignité. Ces différentes couronnes sont classées ainsi qu'il suit :

Couronne.	Impériale ou royale.
Id.	Consulaire.
Id.	Papale.
Id.	Princière.
Id.	Ducale.
Id.	De marquis.
Id.	De comte.
Id.	De baron.

Les couronnes et les guirlandes de fleurs ne servaient pas seulement à orner les temples, les

portiques, les statues, on les suspendait encore aux portes des maisons particulières, on en festonnait les appartements, on en chargeait les meubles. Dans les jeux et les danses, au milieu des festins, à l'académie, au cirque, au théâtre, tout le monde se présentait couronné; les philosophes mêmes ne dédaignaient pas de rajeunir leurs fronts chauves sous une fraîche couronne de fleurs. Athénée, au 15^e livre, donne de grands détails sur les couronnes et les chapeaux de fleurs, sur les guirlandes et les bouquets : il dit que la mode s'en multiplia tellement dans toutes les villes de la Grèce, que les rues étaient incessamment jonchées de débris de bouquets et de couronnes. Un auteur moderne a fait, à ce sujet, la comparaison suivante : S'il est naturel au Français élégant et coquet de soigner sa mise et de prendre son plus beau chapeau pour aller dans le monde, il était naturel aux Grecs de se coiffer de fleurs, coiffure, sans nul doute, plus gracieuse que notre chapeau noir, si triste dans les différentes formes que la mode s'évertue à lui donner.

Les Athéniens surtout, naissaient avec un goût prononcé pour les fleurs; tous les jours on en apportait au marché d'immenses corbeilles, qui étaient aussitôt enlevées. Les riches propriétaires,

en louant leurs terres, leurs campagnes, mettaient pour clause que les métayers seraient tenus de joindre des fleurs aux envois des denrées exigées.

Les bouquetières se trouvaient en grand nombre à Athènes ; elles jouissaient d'une certaine aisance et de réputation. C'est dans cette capitale que s'engagea une lutte fameuse entre Glycéra la bouquetière et le peintre Pausias. Tous deux également habiles, l'une à composer les bouquets, l'autre à les peindre, firent d'incroyables efforts pour se surpasser : la victoire serait peut-être restée indécise si l'amour n'eût décoché une flèche au cœur de Pausias, qui vint aux pieds de Glycéra s'avouer amoureux et vaincu.

Voici l'anecdote telle que Pline la rapporte :

« Glycéra excellait dans l'art de faire des guirlandes, des couronnes et des bouquets ; le peintre Pausias, contemporain d'Appelles, excellait aussi dans la peinture des fleurs. On vit l'art et la nature faire des efforts pour se surpasser réciproquement ; chacun voulait l'emporter sur son émule ; on ne savait à qui adjuger la victoire. Mais Pausias ayant voulu peindre la bouquetière elle-même, tressant des couronnes, en devint éperdument amoureux et s'avoua vaincu.

Un des plus beaux tableaux de ce peintre célèbre était celui où il avait peint Glycéra assise au milieu d'une moisson de fleurs, et composant ses charmants bouquets. Ce tableau, d'un travail admirable, fut acheté par Lucullus, et se voyait encore à Constantinople sous les empereurs grecs.

L'usage était autrefois de porter des couronnes comme il l'est aujourd'hui de porter une fleur à la boutonnière ou sur le sein. Aux jours néfastes seulement, on marchait sans couronnes, parce qu'une parure de fleurs ne convient pas à la tristesse.

Sophocle assistait, au théâtre, à la répétition d'une de ses tragédies, lorsqu'on vint lui apprendre la triste fin d'Euripide, mort en exil dans le plus affreux dénûment. A cette nouvelle, le poète et les acteurs quittèrent leurs couronnes en signe d'affliction.

Un messenger se présente à Xénophon, au moment où il sacrifiait aux dieux, pour lui apprendre la mort de son fils Gryllus, tué à Mantinée; le père aussitôt dépose sa couronne et continue le sacrifice. Le messenger ayant ajouté que Gryllus était mort vainqueur, Xénophon reprit sa couronne.

La célèbre Laïs de Corinthe donnait une fête

dans ses délicieux jardins, où elle avait réuni un grand nombre de convives, lorsqu'un jeune indiscret, croyant lui faire plaisir, vint lui apprendre que Théodote, sa rivale en beauté, rendait le dernier soupir. Laïs arracha subitement sa couronne de roses, ses amis suivirent son exemple ; les illuminations du jardin s'éteignirent, et la fête fut remise à un autre jour.

Orphée ne prenait jamais sa lyre, Anacréon ne vidait jamais sa coupe, et Périclès n'entrait jamais chez la belle Aspasia sans avoir la tête couronnée de fleurs. La couronne du premier était de laurier ; celle du second, entremêlée de pampres et de roses ; celle du troisième, de myrte et de jasmin.

Les trois charmants poètes latins Ovide, Tibulle et Catulle chantaient mélodieusement leurs amours le front couronné de fleurs.

Nos ancêtres les Gaulois aimaient à se couronner de fleurs après la victoire.

Au moyen-âge la mode revint, en Italie, de porter des couronnes de roses pendant les festins, à l'instar de la Grèce poétique.

En France il fut aussi une époque où le seigneur qui donnait un festin recevait une couronne de fleurs des mains de la dame la plus élevée par

ses titres de noblesse; le galant seigneur repassait à son tour la couronne à la plus jolie femme de la compagnie, et celle-ci était obligée de la garder sur sa tête jusqu'à la fin du repas.

La noble et touchante institution de la *Rosière*, due à saint Médard, était une modeste couronne de roses blanches donnée à la plus sage des filles d'un hameau.

On a essayé de nos jours de faire revivre la mode des couronnes. Dans quelques réunions anacréontiques, les convives parurent couronnés de roses, mais cet essai n'eut point de résultat. La couronne de roses ne va nullement à nos habits noirs à larges basques ou en queue de morue. La couronne demande un vêtement antique.

Aujourd'hui l'usage des couronnes et des guirlandes est beaucoup plus restreint : on les réserve à quelques solennités et fêtes patronales devenant de plus en plus rares. Sans les prodiguer ainsi que le faisaient les anciens, les modernes devraient en être moins avares. En revanche, la passion des fleurs en pots et en bouquets devient tout-à-fait vivace, surtout parmi les habitants de Paris, ces Athéniens de la civilisation moderne. Le joli marché du Quai-aux-Fleurs, ombragé de beaux arbres et rafraîchi par deux élégantes fontaines, ne

suffisait plus aux besoins des consommateurs ; il a fallu créer de nouveaux marchés sur les boulevards et sur différentes places de la capitale. Ces marchés se tiennent deux fois la semaine, et sont toujours encombrés de fleurs les plus belles et les plus rares. Une foule compacte s'y presse, du matin au soir, admire, odore, marchande, achète et s'en retourne avec son arbuste, son pot à fleur, son bouquet. En outre, sur les trottoirs des ponts et des rues, sur les quais et les boulevards stationnent un grand nombre de jolies bouquetières qui offrent aux passants leurs fleurs et qu'on achète presque toujours. Enfin, jusqu'à la petite ouvrière qui aime à garnir sa mansarde élevée, de quelques pots de fleurs ; il semble que la vue d'une rose, d'un œillet, d'une gracieuse campule ou d'une modeste pensée la rende plus heureuse. Mais la fleur ainsi transplantée d'un jardin à une étroite mansarde donnant sur une cour ordinairement fétide, la pauvre fleur, malgré les soins qu'on lui prodigue, privée d'air pur, languit, s'étiole et se fane. C'est aussi le sort de la pauvre ouvrière, qui bien souvent manque d'air et de soleil, souffre en silence, languit, hélas ! et meurt faute d'un peu de pain.

CHAPITRE XXI.

Conclusion.

De même que les sociétés humaines ont leurs souverains, leurs grands et leurs petits, le vaste empire de Flore a ses classes, ses familles, ses rois et ses sujets.

Au milieu des herbes et des fleurs, se dressent avec orgueil les princes de l'empire : les cèdres, les palmiers, les élégants bananiers couronnés de diadèmes, chargés de savoureux régimes. Les chênes forts, les hauts peupliers, les sapins, les ifs aux cimes élancées ; les larges marronniers, les saules à chevelure ondoyante, les ormes, les

platanes, les odorants tilleuls, tous arbres au port altier, aux vastes rameaux abritant sous leurs épais feuillages la nombreuse famille des oiseaux qui chantent leurs douces mélodies d'amour.

Autour de ces arbres princiers, les arbres fruitiers s'élèvent, moins hauts, moins magnifiques, représentant la classe industrielle et laborieuse qui enrichit l'Etat de ses productions.

Après, viennent les arbustes armés de longs piquants, d'épines acérées, espèce de phalange guerrière qui défend ses fleurs et ses fruits contre les attaques des animaux qui cherchent à s'en emparer.

Puis viennent ces brillantes familles de Daphnés, ces tendres liliacées, ces superbes orchidées, les cannes, les broméliées au port de reine, et puis encore les fleurs de tous les genres, de toutes les espèces, foule inoumbrable et bigarrée, qui se pressent dans nos jardins, sur les côteaux et dans la plaine qu'elles embaument de mille parfums.

Les graminées, les herbes se montrent ensuite semblables à la plèbe qui se multiplie en tous lieux et dont le nombre sans cesse croissant, fait la force des nations; plèbe souvent foulée aux pieds et pourtant si utile!

Plus humbles encore, on voit les mousses, les

lichens, les byssus, familles solitaires, qui se contentent d'un sol aride, se cramponnent aux rochers, et forment, çà et là, des guirlandes de verdure, lorsque l'hiver a blanchi la terre de ses frimats.

Enfin, les champignons, espèce nomade et nocturne, êtres abjects, dangereux, qui pullulent d'une manière effrayante partout, de tous côtés, jusque dans les ténèbres de la tombe, qui servent de nourriture et d'abri à une infinité de larves, et sont réduits en poussière pour fertiliser le sol.

Les fleurs, considérées dans leurs rapports avec nos besoins et nos plaisirs, exercent une grande influence sur notre organisation physique et morale ; la variété de leurs couleurs et de leurs parfums, les riantes images qu'elles offrent nous font éprouver les plus délicieuses sensations. La vue d'une belle campagne charme les yeux et réjouit l'âme : on éprouve un indicible bonheur à se promener dans les allées d'un jardin qu'embaument la rose et les lilas. On aime à courir sur les fleurs d'une prairie, ou à se reposer sur les pelouses veloutées de la colline ; tout sourit, tout dispose à la joie dans une nature verdoyante et fleurie ; aussi les médecins habiles ont-ils souvent recours, dans les affections morales, aux salutaires

impressions que procure le séjour de la campagne et à la pureté de l'air qu'on y respire ; ils ont soin d'ordonner aux personnes fatiguées par les affaires, affectées de passions tristes, de spleen, de mélancolie, les promenades au milieu d'une campagne riche et variée, sur de riants côteaux qu'éclaire un beau soleil, où les brises dispersent leurs parfums et que les oiseaux remplissent de leurs joyeux concerts. Bien souvent, ces salutaires promenades ont calmé les inquiétudes, lessouffrances de l'esprit et guéri les plaies du cœur.

Les fleurs considérées comme agent thérapeutique, c'est-à-dire comme moyen curatif, jouissent d'une renommée justement méritée. Nous avons vu au chapitre des propriétés des plantes, que la botanique médicale fournissait un grand nombre de plantes précieuses dont l'action sur l'économie humaine était désormais incontestable.

Ainsi, n'importe sous quelle face on les envisage, les fleurs sont reconnues indispensables à notre existence ; non-seulement elles nous offrent de douces distractions et d'enivrants parfums, mais on en retire encore des sucus bienfaisants, de délicieux breuvages. Oh ! les fleurs qui ornent notre berceau, dont l'hyménée compose sa couronne, qu'on sème et qu'on effeuille sur la tombe,

les fleurs qui nous accompagnent sans cesse dans nos joies et nos douleurs, hommages leur soient rendus ! et si aujourd'hui elles ne sont plus adorées comme autrefois sous la figure d'une aimable déesse , consacrons-leur un culte secret avec cette devise au fond de nos cœurs :

Reconnaissance ! amour !



181

The first of these arrangements was to
 have the first of the London Convention
 held in the year 1814, and the second
 in the year 1815, and the third in the
 year 1816, and the fourth in the year
 1817, and the fifth in the year 1818.

181

LES JARDINS.

THE JARDINE

CHAPITRE XXII.

Des Jardins.

Une belle nature charme les yeux et laisse au cœur de douces impressions. Le promeneur aime à s'arrêter au penchant des collines, sur un site enchanteur, d'où il peut saisir toute la magnificence du tableau. Le lendemain, il y revient encore chercher les délicieuses impressions de la veille ; il parcourt de nouveau les lieux qui semblent lui sourire, les regarde avec envie, les admire, et s'en éloigne à regret. Alors il éprouve le désir de s'y fixer ou de reproduire artificiellement, autour de sa demeure, ce beau paysage dont la vue lui cause tant de bonheur.

Telle fut l'origine des maisons de campagne et

des jardins : l'homme demanda ses modèles à la nature, et l'art, les encadrant dans un petit espace, sut multiplier leurs magiques effets.

Jardins d'Alcinoüs, dans l'île de Corcyre, aujourd'hui Corfou. La description qu'en donne Homère indique la naissance de l'art horticulturnal ; leur richesse existait dans le choix du terrain, dans la symétrie du plan et la beauté des vergers ; leur luxe consistait en deux fontaines dont les eaux limpides, habilement distribuées, entretenaient partout la fraîcheur et la fertilité.

Rien n'était plus simple que ces jardins, mais le pinceau du poète leur prêtant ses brillantes couleurs, en éternisa la mémoire.

Jardins des Hespérides. Ces jardins, ou mieux ces bosquets d'orangers, portaient le nom de trois sœurs, filles d'Hespérus, et se faisaient remarquer par la beauté de leurs oranges que la fable transforma en *pommes d'or*. On n'a jamais su précisément où ils se trouvaient situés ; l'opinion la plus générale les place sur la côte africaine aux pieds des monts Atlas.

Les jardins des Hespérides ne sont célèbres dans l'antiquité que par leurs pommes d'or, et le dragon terrible qui les gardait. Hercule combattit le monstre, le tua et cueillit les pommes qu'il ap-

porta au roi Eurysthée son frère. Ce fut un des douze travaux du héros demi-dieu.

Jardins suspendus de Babylone. Plusieurs historiens attribuent à Sémiramis la création de ces jardins fameux ; d'autres prétendent qu'ils ne furent construits que sous le règne de ses successeurs ; malgré ce conflit d'opinions, il nous semble naturel d'en attribuer le plan et au moins un commencement d'exécution à cette grande reine qui étonna le monde par ses exploits et ses travaux. Voici la description abrégée de ce monument grandiose, d'après les historiens les plus véridiques :

Sur un carré parfait renfermant douze arpents de terre s'élevaient six terrasses étagées les unes sur les autres, ayant chacune 50 coudées de hauteur ; ce qui donnait à l'édifice une élévation de 450 pieds environ. La dernière terrasse, bordée d'une large corniche, se terminait en plate-forme. Les rampes symétriques par lesquelles on montait d'une terrasse à l'autre, offraient de chaque côté une triple rangée de colonnes admirablement ciselées. Une ligne de kiosques aux élégantes coupes s'enroulaient autour des terrasses et, d'intervalle en intervalle, se dressaient majestueusement des obélisques de granite rose. Enfin, sur la plate-

forme, garnie de vingt pieds de terre végétale, se déployaient les jardins.

Au centre de la plate-forme on voyait un riant parterre toujours émaillé de fleurs. Au milieu du parterre un groupe de quatre énormes dauphins aux narines dilatées, lançaient avec force dans un bassin suspendu à dix coudées au-dessus d'eux des épaisses colonnes d'eau qui retombaient en nappes dans un bassin inférieur ; des canaux secrets, partant de celui-ci, allaient alimenter cent magnifiques fontaines placées à des distances mesurées pour servir à l'arrosage des jardins. — Ici des bosquets aux délicieux ombrages, des avenues splendides de cèdres du Liban et des sentiers secrets à travers les lentisques, les myrtes, les jasmins et les rosiers. Là des bouquets de bananiers et de palmiers balançant dans les airs leurs larges couronnes ; de tous côtés des viviers, des cascades entourés de frais tapis de gazon ; partout des eaux jaillissantes, de la verdure et des fleurs. Cent statues colossales surplombaient la corniche de la plate-forme et lui formaient une ceinture digne d'elle. Un voyageur, apercevant de loin leurs torses cyclopéens se détacher dans les vapeurs de l'horizon, les prenait pour un peuple de géants.

La masse imposante de ce monument unique sur le globe, son luxe architectural, la profusion de statues qui le décoraient et la délicieuse fraîcheur de ses ombrages sous un ciel brûlant, lui valurent d'être mis au rang des sept merveilles du monde.

Pour mettre cette immense construction à l'abri des injures du temps, l'architecte l'avait assise sur quinze cents piles de 25 pieds d'épaisseur ; d'énormes quartiers de roc servaient de base à une espèce de plancher composé de briques liées entre elles avec du bitume et recouvertes d'une couche épaisse de plomb, afin d'empêcher l'humidité d'endommager les murs d'appui.

Dans la maçonnerie d'enceinte, en regard de l'Euphrate, un vaste espace avait été ménagé pour recevoir les machines hydrauliques dont la puissance faisait monter par torrents les eaux du fleuve à plus de 500 pieds au-dessus de son niveau. Enfin, pour compléter la royale magnificence de ces jardins, l'architecte avait construit sous les voûtes que soutenaient les piles un grand nombre d'appartements où les princes et les grands de Babylone se rendaient en partie de plaisir.

Jardins de l'Académie et d'Épicure à Athènes.

— *Jardins de Laïs à Corinthe* — Le goût des jar-

dins s'empara des Grecs aussitôt que les arts commencèrent à fleurir dans leur beau pays. Les Athéniens et les Corinthiens rivalisèrent d'ardeur pour se dépasser dans ce nouveau genre de combat. De cette rivalité sortirent les jardins de l'Académie à Athènes, délicieuses promenades ombragées de platanes, où l'éloquence et la philosophie tenaient leurs écoles. Peu de temps après, les riants jardins d'Épicure arrondirent leurs berceaux mystérieux sous lesquels de jeunes disciples venaient s'instruire aux leçons d'une aimable philosophie.

Corinthe offrait des jardins plus fastueux : les riches Eupatrides de cette ville opulente aimaient à décorer leurs villa de petits temples élégamment sculptés, de statues, de vases de marbre et de divers métaux. Les fontaines, les viviers et les cascades entraient dans leur composition comme agréments indispensables. Les jardins de Laïs, délicieux rendez-vous de ce que la Grèce entière possédait de plus illustre dans les sciences, la littérature et les arts, acquirent la célébrité qu'ils méritaient (1).

(1) La charmante description des jardins de Laïs, se trouve dans la deuxième partie de l'Hygiène de la Beauté, intitulée : *Puissance des Femmes, etc...* du même auteur.

Jardins romains. Les Romains surpassèrent de beaucoup les Grecs dans l'art d'orner les jardins. Ces fiers vainqueurs du monde se plaisaient à décorer les nombreux édifices de leur capitale des dépouilles des villes conquises. Les Crassus, les Lucullus, les Pompée, les Hadrien, les Mécènes, déployèrent dans leurs jardins un luxe jusqu'alors inconnu. Toutes les richesses de l'Asie, de la Grèce et de l'Égypte y furent entassées ; l'œil était presque fatigué d'admirer l'énorme quantité de statues de marbre et de bronze qui les peuplaient ; l'oreille était étourdie du bruit des fontaines, des ruisseaux et des cascades.

Ces fastueux jardins, qui ont probablement servi de modèles à nos jardins royaux, étalaient à l'envi les merveilles de l'art à côté des richesses de la nature ; leur vaste étendue et les larges proportions de leurs détails portaient l'empreinte de la grandeur romaine. La campagne de Tibur, chantée par Horace, la maison de plaisance de l'empereur Hadrien, étaient des endroits si magnifiques par leur luxe d'édifices et d'objets d'arts, si délicieux par leurs frais ombrages, leurs eaux limpides et le doux parfum des fleurs que Pline les surnommaient les *Champs-Élysées des vivants*. On pourrait peut-être aujourd'hui juger

de la somptuosité de ces anciens jardins, par la beauté des sites de Tivoli (*Tibur*), et la brillante villa Borghèse qu'on croit être assise sur l'emplacement des jardins de Lucullus.

Le doux climat d'Italie a toujours été favorable à la végétation : Naples, Florence, Milan, possèdent aussi de superbes jardins ; la délicieuse *isola bella*, qu'entourent les eaux tranquilles du lac Majeur, offre un de ces jardins féeriques où les enchantements naissent à chaque pas, et qui n'a d'autre terme de comparaison que les jardins d'Armide.

JARDINS FRANÇAIS OU SYMÉTRIQUES.

Calqués sur des plans grecs et romains, les jardins dits français sont remarquables par la sévérité de leur symétrie et l'ordre rigoureux de leur distribution. Création de l'art, ils lui sont soumis jusque dans leurs moindres détails : des allées tirées au cordeau, des parterres, des plates-bandes à côtés parallèles ; des quinconces parfaitement alignés, des bosquets peignés, des feuillages taillés aux ciseaux, de superbes avenues fuyant en perspective, de vastes rond-points, des jets-d'eau, des gerbes retombant en poussière irisée,

des statues mythologiques disposées avec une régularité irréprochable, de charmants reposoirs, des rocailles, etc., etc., mais toujours et partout l'inflexible symétrie.

La première fois qu'on les parcourt, on s'étonne, on s'enthousiasme devant leur ensemble imposant; les yeux se promènent de toutes parts et ne se lassent point d'admirer; on en sort vivement impressionné. La seconde fois, l'enthousiasme se refroidit, l'admiration devient plus calme. La troisième fois, on rend justice à l'art et aux efforts du décorateur; on se promène tranquillement dans les allées, bordées de grands arbres, parfaitement nivelées et sablées, comme on se promènerait dans toute autre avenue, pour jouir du plaisir de la promenade.

Ces sortes de jardins sont faits pour servir de promenoirs aux habitants des villes, ils conviennent particulièrement aux élégants citadins et aux coquettes sémillantes qui viennent y étaler leurs parures et leurs grâces; qui n'y paraissent que pour prendre les modes ou les donner; enfin, qui ne les fréquentent que pour regarder les promeneurs et attirer leur attention sur elles. Tels sont, à Paris, les jardins du Luxembourg et des Tuileries. Les magnifiques parcs de Saint-Cloud et

de Versailles peuvent, sans contredit, être placés au rang des plus beaux jardins du monde. La France possède un grand nombre de jardins remarquables, en ce genre, et bien dignes d'exciter l'admiration.

Ce fut le célèbre André Lenôtre, qui, aux dix-septième siècle, inspira aux seigneurs français le goût des beaux jardins. On vit éclore, sous le crayon de cet habile décorateur, mille compositions charmantes, mille détails enchanteurs. Les maisons royales et de plaisance lui doivent, en partie, les dessins de leurs parcs et de leurs jardins somptueux. Le Blond, son élève, se montra encore plus magnifique et opéra des merveilles dans le genre symétrique. Il a composé un ouvrage estimé, où se trouvent toutes les règles qui concernent les jardins français.

JARDINS ANGLAIS OU PAYSAGERS.

L'art des jardins paysagers vient directement des Chinois, qui sont de véritables maîtres en ce genre. A une époque peu reculée de nous, les Anglais introduisirent la mode dans leurs pays, et de là elle se répandit chez les autres nations d'Europe.

Cet art consiste à imiter la nature dans toutes ses irrégularités, et à reproduire, sur un petit espace, les scènes variées qu'elle offre dans une grande étendue.

La construction d'un beau jardin paysager exige une foule de connaissances dans les arts et les sciences; non-seulement il faut posséder certaines notions botaniques et géologiques pour choisir le terrain convenable aux différents végétaux qui doivent le peupler, mais il faut encore être habile décorateur pour grouper la quantité d'objets qui entrent dans sa composition; car c'est dans la savante combinaison des effets d'ombres et de lumière, des perspectives, des points de vue pittoresques, des accidents de terrain, des contrastes saisissants et des scènes graduées que consiste la perfection du jardin paysager.

De temps immémorial, les Chinois ne connaissent d'autres jardins d'agrément que les jardins paysagers; et si l'on admet que ce peuple singulier est un des plus anciens du globe, on lui accordera sans peine la primauté d'invention sur les Anglais.

Parmi les voyageurs qui ont visité ce pays, si longtemps mystérieux, plusieurs ont donné des descriptions plus ou moins complètes des jardins

chinois, que nous allons résumer pour ne pas fatiguer le lecteur :

Les Chinois, à l'exemple des peintres, ramassent dans la nature tout ce qui leur paraît agréable et gracieux, tout ce qui est imposant et sévère; enfin, tout ce qui peut étonner, saisir et même inspirer l'effroi; puis ils distribuent, isolent ou combinent avec art ces différents objets, de manière à les présenter dans tout leur éclat soit séparés, soit réunis. Tantôt ils élèvent des montagnes et creusent de profondes ravines; tantôt ils étendent la nappe azurée d'un petit lac ou ils retrécissent le lit d'une rivière pour en précipiter le cours; d'autres fois, ils rompent les digues d'un étang et les eaux faisant irruption dans un terrain préparé, forment de charmants îlots couronnés d'arbustes et de fleurs.

Leurs décorateurs distinguent trois espèces de scènes bien distinctes qu'ils nomment *riantes*, *enchantées*, *horribles*.

Les scènes d'horreurs offrent des rocs suspendus prêts à vous écraser, des cavernes sombres, des eaux impétueuses s'élançant avec fracas et tombant en cataractes écumantes, des arbres difformes, échevelés et comme déracinés par la tempête; les uns sont renversés et font obstacle au cours des torrents, les autres semblent avoir été

fendus et déchirés par la foudre. Ici, des édifices en ruines, là, des pans de murailles noircis par l'incendie. Quelquefois ils font passer sous terre un courant d'eau rapide dont le bruit sourd frappe l'oreille étonnée de ne pas en découvrir la cause. D'autrefois c'est le vent qui glisse et se réfléchit sur les surfaces obliques d'un rocher, ou qui s'engouffre dans de profondes fissures et produit les sons les plus étranges; enfin des végétaux, des insectes, des reptiles, des animaux hideux sont placés dans ces endroits pour en augmenter l'horreur.

Soudain une scène riante succède à la scène horrible, et la transition est si subite que le cœur palpite, l'âme est émue. Vous apercevez la campagne couverte d'une végétation luxuriante, des prairies émaillées, des ruisseaux qui serpentent au milieu des fleurs et vont former une large pièce d'eau bordée de hauts peupliers, de saules de Babylone. Sur un des côtés du tableau on voit, de distance en distance, s'élaner de gracieux bouquets de palmiers chargés de leurs fruits délicieux; quelques jolis châlets, dispersés çà et là au pied des côteaux, semblent attendre les bergers et leurs troupeaux. Sur le côté opposé une rivière promène majestueusement ses ondes tranquilles,

et de légères gondoles s'y balancent coquettement. Un pont de forme tout-à-fait originale, jeté d'une rive à l'autre, permet au promeneur d'aller visiter un moulin à demi caché par des touffes de marronniers. Plus loin de vertes collines taillées en amphithéâtre, encadrent cette scène champêtre, et sur une d'elles s'élève un petit temple dont les blanches murailles de porcelaine scintillent au soleil comme des lames d'argent.

Rien n'est plus varié que les moyens qu'ils emploient pour exciter la surprise : tantôt ils vous conduisent par des sentiers sombres, tortueux et difficiles jusqu'au pied d'un rocher taillé à pic qui se dresse devant vous comme un obstacle infranchissable. On est disposé à croire que là se termine le jardin et qu'il faut revenir sur ses pas ; mais c'est encore un effet de l'art : par un autre sentier dérobé vous contournez le rocher, et tout-à-coup une campagne immense se découvre à vos yeux ; vous êtes inondé de lumière et restez stupéfait ! Tantôt on vous mène par de larges avenues qui diminuent insensiblement ; les arbres se rapprochent peu à peu, le sol devient rocailleux, la pente escarpée, impraticable ; vous êtes obligé de vous arrêter tout essoufflé... mais derrière un massif de feuillages une échappée se présente, et

vous redescendez doucement jusqu'au milieu d'une vaste tonnelle tapissée de fleurs qui se balancent en guirlandes; des bancs de gazon l'entourent et vous invitent à vous y reposer.

Un autre artifice des décorateurs, c'est de cacher une partie du tableau derrière des rideaux d'arbres et d'autres objets intermédiaires, afin d'exciter la curiosité du spectateur qui, en s'avancant plus près pour mieux voir, se trouve également surpris par une scène inattendue.

Quoique les Chinois ne soient pas très-avancés en connaissances optiques, l'expérience journalière leur a pourtant appris que les objets diminuent et les couleurs se dégradent en raison de leur éloignement. Ils ont mis à profit cette expérience pour produire de charmants effets de perspective. Ainsi, à l'extrémité d'une avenue d'arbres, parfaitement gradués de façon à en augmenter la profondeur, ils tendent une toile sur laquelle est peinte une mer agitée; on voit au premier plan des jonques fendre le flot orageux pour regagner le port; au dernier plan d'autres navires s'élèvent sur les vagues lointaines et vont se perdre dans les brumes de l'horizon. L'illusion est complète; les yeux du spectateur croient plonger dans une immense étendue, et cependant la distance qui le

sépare du lieu où la scène se passe, n'est que de quelques centaines de pas. Les riches propriétaires possèdent plusieurs de ces toiles, représentant divers sujets, et les changent quand l'occasion se présente, comme on change les décors d'un opéra.

Lorsque le jardin occupe un vaste espace, les scènes s'y multiplient à l'infini; le grand art est qu'aucune d'elles ne se ressemble. Parmi la foule d'objets qui les animent, on remarque des temples élégants, des reposoirs ornés de péristyles, des arcs de triomphe, des obélisques, des ponts suspendus, des grottes, des rochers percés pour ouvrir passage au promeneur, des ajoupas, des kiosques barriolés de peintures bizarres, des tours antiques, des statues, des vases, des tombeaux et des ruines.

Au contraire, l'espace est-il borné, on remédie à ce défaut en obtenant une variété factice par les combinaisons et la disposition des objets.

Ce n'est pas tout : lorsque le jardin occupe un vaste emplacement, le décorateur ménage des scènes pour les trois parties du jour, le matin, le midi et le soir; ses efforts et ses succès en ce genre sont vraiment admirables, et les descriptions les plus brillantes seraient loin de la vérité.

D'après ce rapide exposé, bien imparfait sans doute, le lecteur aura peut-être pu se former une idée des jardins chinois, dont l'imitation en Europe a reçu le nom de jardin Anglais.

Eyre et Bridgman précédèrent le célèbre Kent dans la construction des jardins paysagers, en Angleterre; mais ce dernier ajouta tellement aux essais de ses prédécesseurs, qu'il passe encore aujourd'hui pour être le créateur de ce genre. De même que tous les réformateurs, Kent ne sut pas s'arrêter dans de justes limites, il proscrivit beaucoup de détails qu'il aurait dû conserver. Brown parut ensuite et imprima de nouveaux progrès aux jardins paysagers; il fit des choses admirables et, comme son maître, ne sut point éviter les écueils.

Parmi les beaux jardins d'Angleterre, les plus renommés sont ceux de Blenheim et de Rousham qui, dans leur ensemble, unissent la grandeur et la noblesse à une élégante simplicité.

Le jardin royal de Kew, justement célèbre par sa riche collection d'arbres et de fleurs exotiques, se fait en outre remarquer par son luxe de sculptures égyptiennes, grecques, gothiques, chinoises et arabes.

Les jardins de Park-Place et d'Oatbands offrent

de beaux paysages et des points de vue magnifiques.

Les jardins de Wilton et de Hagley, de Wasteadect et beaucoup d'autres, méritent également d'être mentionnés.

En France, nous ne possédons que très-peu de jardins paysagers, dans la stricte acception du terme; cependant, parmi ceux qui existent, on peut citer le Petit Trianon et celui d'Ermenonville où J.-J. Rousseau allait se livrer à ses profondes méditations.

L'antiquité, qui aimait à diviniser, à symboliser toutes choses, avait placé des dieux et des déesses jusque dans le calice des fleurs, sous l'écorce des arbres et au sein des eaux; telles étaient les *anthothées*, les *dryades*, *hamadryades naïades*, *néréïdes*, etc., etc. De plus, chaque plante avait sa consécration particulière, chaque fleur, chaque arbre, formait un des attributs des nombreuses divinités olympiennes; c'est ce qu'attestent les statues antiques presque toujours accompagnées d'un de ces symboles.

Dans le but d'éviter aux jeunes poètes et artistes de longues recherches, nous avons dressé le tableau suivant, qui contient les indications principales.

Plantes consacrées aux Dieux, Demi-Dieux et DéesSES.

Saturne.	Figuier.
Jupiter.	Chêne.
Neptune.	Ébénier.
Pluton.	Plantes marines.
Apollon.	Laurier-daphné.
Mars.	Laurier-franc.
Mercure.	Thym.
Vulcain.	Primevère jaune.
Bacchus.	Pampre, Lierre.
Hercule.	Peuplier.
Nérée.	Algues.
Les lares.	Cystre, Noyer.
Les Dioscures.	Lierre, Syringa.
Les manes.	Asphodèle.
Pan.	Roseaux.
Vertumne.	Poirier.
Zéphyr.	Camélia.
Harpocrate (Dieu du Silence).	Lotus.
Morphée.	Pavots.

Faunes. — Sylvains. — Tityres, etc.	Arbres des forêts.
Cybèle.	Rose tremière.
Junon.	Lys.
Minerve.	Olivier.
Cérès.	Épis de blé.
Vénus.	Myrte, roses tendres.
Diane.	Agnus-Castus.
Proserpine.	Troëne.
Les Muses.	Palmes.
Les Grâces.	Roses à cent feuilles.
Hébé.	Lilas.
Iris.	Iris.
Flore.	Corbeille de fleurs.
Pomone.	Arbres fruitiers.
Nymphes.	Roses blanches.
Dryades.	Tronc d'arbre.
Naïades.	Fontinale.
Fortune.	Bouton d'or.
Gloire.	Palmes et Lauriers.
Santé.	Dictame.
Maladie.	Safran.

CHAPITRE XXIII.

Langage des Couleurs et des Fleurs.

Nous reproduisons ici le langage des couleurs et le dictionnaire des fleurs, afin d'éviter aux lecteurs la peine d'avoir recours à un autre manuel.

LANGAGE DES COULEURS.

BLANC.

Sagesse, pureté, candeur, innocence.

Le blanc formé par la réunion des sept couleurs primitive est le symbole de la puissance et de la

sagesse divine. Appliquée à l'humanité, cette couleur est l'emblème de la pureté, de l'innocence et des vertus. Les Hiérophantes et les dépositaires de la science divine portaient de longues robes blanches.

De tout temps, la couleur blanche fut l'apanage de la virginité. Dans les fêtes payennes et dans les solennités chrétiennes, les jeunes filles chantant des hymnes à la divinité, ont toujours été vêtues de robes blanches, symbole de leur pureté. De là, cet axiome : une conscience blanche comme la robe d'une vierge ; une réputation pure comme la lumière.

Mais un rien ternit cette blancheur ; la plus petite tache, la moindre souillure, s'aperçoit sur cette couleur, comme un nuage dans le ciel. C'est pour cela qu'il est beau, mais difficile de la conserver intacte.

Dans le blason, blanc signifie chasteté.

ROUGE.

Puissance, richesse, passion.

Le rouge représente un feu ardent, et, par extension, les passions qui dévorent le cœur de l'homme. Il indique la puissance, la richesse,

parce que les rois et les grands de la terre portaient des manteaux de pourpre. — Il annonce quelque fois la dureté, la cruauté, parce que les inquisiteurs et les bourreaux étaient vêtus de rouge en signe du sang qu'ils répandaient.

Dans les armoiries, le rouge se traduit par puissance et gloire.

BLEU.

Fidélité, douceur, tendresse.

Un ciel pur, des eaux limpides, revêtent la tendre couleur d'azur. Les vaporeuses tuniques des Heures et des Sylphides sont légèrement teintées de bleu céleste; l'écharpe de toutes les divinités aériennes offrent la même teinte. De beaux yeux bleus annoncent l'aménité du caractère, la bonté du cœur et la douce paix de l'âme; on croit y lire amour et fidélité; enfin le bleu révèle un naturel paisible et des joies pures.

La langue héraldique lui donne cette signification :

« Fidélité, loyauté, réputation sans tache. »

JAUNE.

Gloire et fortune chez les anciens.

Infidélité, honte, chez les modernes.

Le soleil et l'or étaient l'emblème de l'intelligence, de la gloire et des richesses. Dans les premiers siècles du christianisme, une robe jaune signifiait dévouement à la cause sainte, sacrifice, abnégation de soi-même. La symbolique du moyen-âge, qui conserva dans toute leur pureté les traditions du passé, nous montre saint Pierre drapé d'un manteau de couleur jaune, comme dépositaire de la foi et propagateur de la doctrine évangélique. Par une singulière altération, la couleur jaune est aujourd'hui regardée comme l'emblème de l'infidélité, de la perfidie, d'un malheur irréparable...

On ne trouve d'autre explication à cette altération du sens primitif, que dans une coutume ancienne qui forçait les juifs de porter des habits jaunes, parce qu'ils avaient trahi le Seigneur. A cette époque, on barbouillait de jaune d'œuf la porte des traîtres.

En termes de blason, jaune signifie :
« Parjure, félonie. »

VERT.

Espérance, satisfaction, joie.

Le vert, cette fraîche couleur dont se pare la

terre aux jours du printemps, égaie les yeux et l'âme ; on aime à promener ses regards sur ces beaux tapis de verdure qui se déroulent sur les plaines, serpentent dans les vallées et s'étendent jusque sur le sommet des montagnes. Le citadin trouve un doux plaisir à revoir les croisées vertes de sa maison des champs ; l'agriculteur prévoit une abondante récolte, et l'aisance de sa famille dans l'épaisse verdure des sillons. — Le vert est à la richesse du paysage ce que l'espérance est au cœur.

Le *sinople* ou couleur verte du blason, signifie :
« Joie, abondance et courtoisie. »

NOIR.

Le noir, chez presque tous les peuples, indique la tristesse et le deuil ; les idées qui se rattachent à cette couleur ont quelque chose de sombre et de lugubre. — Les divinités infernales sont représentées aussi noires que le ténébreux séjour qu'elles habitent. — C'est dans la profonde obscurité des nuits que le méchant consomme ses crimes, que l'assassin lève son poignard. Les cachots, la tombe, le néant, sont enveloppés de ténèbres épaisses que la lumière ne pénètre jamais.

Le noir plumage du corbeau rappelle la cruelle

vengeance d'Apollon sur la nymphe Coronis, alors enceinte d'Esculape, dont il était père. Un jour, cet oiseau de malheur étant venu lui apprendre l'inconstance de Coronis. Apollon, transporté de colère, perça d'un trait mortel ce beau sein qu'il avait fécondé. La nymphe, en expirant, lui adressa un regard de regret et de repentir. A la vue du cadavre de celle qu'il avait tant aimée, le dieu jaloux sentit tomber sa fureur ; maudissant alors et son emportement et la fatale indiscretion du corbeau, il se rendit noir, de blanc qu'il était. De ce jour, le corbeau fut regardé comme un oiseau de mauvais augure.

Le mélange des couleurs radicales forme des couleurs secondaires, qui ont aussi leur langage.

Le *rose*, mélange du rouge et du blanc, annonce la santé, la jeunesse, le plaisir et l'amour.

Le *violet*, procédant du rouge et du bleu, était consacré aux martyrs de la foi, et désignait l'amour des vérités révélées. Les évêques ont adopté cette couleur.

L'*orangé*, formé du jaune et du rouge, indiquait chez les anciens l'inspiration divine et poétique. — Les muses étaient représentées avec des tuniques safranées. — Le manteau du théogone Hésiode offrait la même teinte. — L'*orangé* annon-

çait encore la force et la durée des liens de l'hymen. Les jeunes fiancées se présentaient autrefois à l'autel avec le *flammeum*, voile orangé ou couleur de flamme. Le serment de fidélité ne pouvait se prêter que la tête couverte du flammeum. Aujourd'hui, c'est avec la couronne ou le bouquet d'oranger.

Langage des Fleurs.

Que ces jardins sont doux à l'approche du soir,
Ces jardins embaumés par l'œillet et la rose !
Au pied des grands tilleuls qu'une eau limpide arrose :

Viens, amie, allons nous asseoir ;

Sous leur ombrage tutélaire ;

Afin de t'amuser, pour t'instruire et te plaire,

Je t'apprendrai le langage des fleurs,

Langage brillant et sincère,

Qui revêt nos penses des plus vives couleurs.

Asseyons-nous, et prête une oreille attentive :

La *rose* est le portrait d'une jeune beauté,

Elle en a tout l'éclat et la fragilité.

L'intéressante *sensitive*,

Révèle une vierge craintive,

Rare trésor de chasteté ;

Quand un doigt curieux et s'approche et la touche,

Sa feuille se ferme avec soin,

Et les effets du tact se propagent au loin.

De même aussi lorsque ma bouche,

De la tienne reçoit une tendre faveur,

Ce contact aussitôt fait palpiter mon cœur.

Voisines du gazon, les humbles *violettes*,

Peignant la modestie, annoncent la pudeur

Et les premiers soupirs des âmes inquiètes.

Le *muguet* interroge, et l'*aillet tacheté*

Lui répond : — Vous êtes écouté.

Ne craignant rien du temps, la durable *immortelle*

Est le symbole vrai d'une amitié fidèle.

Le *narcisse* découvre un insensé désir.

Et l'amoureux *jasmin* demande le plaisir ;

En embaumant les airs, la blanche *tubéreuse*,

Décèle d'un amant l'âme voluptueuse

La *clochette* dépeint ces bavards ennuyeux,

Qui fatiguent l'oreille, assoupissent les yeux ;

La *pervenche*, qui croit au vallon solitaire,

Apprend à s'entourer des voiles du mystère.

Ces riches boutons d'or, consacrés à Plutus,

Obtiennent les faveurs de mainte et mainte prude.

La *double giroflée*, aux amants assidus,

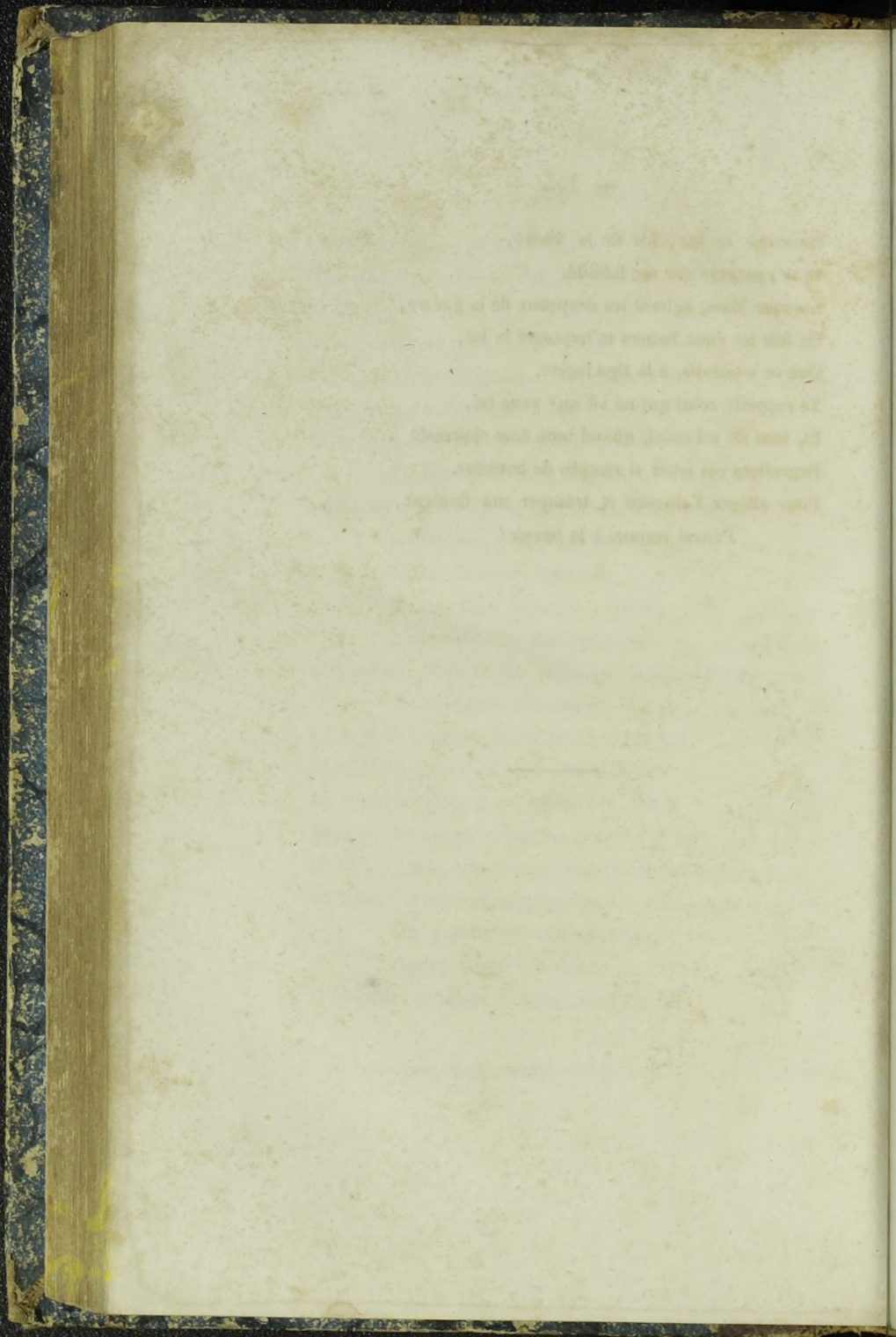
D'un doux consentement offre la certitude ;

L'*ibéride*, au contraire, annonce le refus ;

Le célèbre *lotos*, à la baie écarlate,
Couronnait autrefois le muet Harpocrate (1) ;
Sa fleur, pour éviter un pénible regret,
Recommande aux amants de garder leur secret.
Par le *lierre* on désigne une étroite tendresse ;
Un rameau de *lilas* indique la jeunesse.
Cette frêle *jonquille*, à la pâle couleur,
Est l'emblème de la langueur.
Teinte encore du beau sang qui féconda la terre,
L'*anémone*, à Vénus si chère,
Sait caractériser l'amour persécuté.
Le brillant *tournesol* peint la rivalité ;
L'*absinthe*, une douleur amère.
L'*euphorbe*, dont le lait cache un brûlant poison,
Est un signal de trahison.
La fleur de l'*aconit* détruit toute espérance ;
Et celle du *pavot* mène à l'indifférence.
La jaune *renoncule* et le sombre *souci*,
Accusent les chagrins dont un cœur est grossi.
Si, trop crédule, hélas ! pour croire à l'imposture,
Tu laissais le soupçon se glisser en ton sein,
Oh ! si jamais la *ronce* impure
Osait y verser son venin,
O Mélanie ! avant de me nommer parjure,

(1) Harpocrate, dieu du silence.

Interroge le *lys*, fils de la vérité,
Il te rassurera sur ma fidélité.
Lorsque Mars, agitant les drapeaux de la guerre,
De fuir tes doux baisers m'imposera la loi,
Que ce *myosotis*, à la tige légère,
Te rappelle celui qui ne vit que pour toi,
Et, loin du sol natal, quand mon âme oppressée
Regrettera ces jours si remplis de bonheur.
Pour alléger l'absence et tromper ma douleur,
J'aurai recours à la *pensée*!



Dictionnaire des Plantes avec leur Langage.

A.

Absinthe.....	Absence.
Acacia blanc.....	Amour platonique.
Acacia rose.....	Élégance.
Acanthe.....	Art. — Nœuds indissolubles.
Achillée.....	Guerre.
Aconit.....	Vengeance.
Adonie.....	Douloureux souvenirs.
Adoxa.....	Faiblesse.
Agnus-castus.....	Froideur, indifférence.
Aigremoine.....	Persévérance.
Alisier.....	Accord.
Aloès.....	Amertume.
Alysse des rochers.....	Tranquillité.
Amandier.....	Etourderie.
Amaranthe.....	Immortalité.
Amaryllis.....	Fierté.
Ananas.....	Perfection.

Ancolie.....	Folie.
Anemone.....	Abandon, maladie.
Angélique.....	Inspiration, extase.
Anserine.....	Insulte, guerre déclaré.
Apocyn, gobe-mouche.....	Piège.
Argentine.....	Naïveté.
Armoise.....	Bonheur paisible.
Asclépias.....	Dissimulation.
Asphodèle.....	Regrets, veuvage.
Aster à grandes fleurs.....	Arrière-pensée.
Aubépine.....	Espérance.

B.

Baguenaudier.....	Amusement frivole, oisiveté.
Balsamine.....	Impatience, inquiétude.
Bardane.....	Importunité.
Basilic.....	Haine, rancune.
Baume de Judée.....	Guérison.
Belle de jour.....	Coquetterie.
Belle de nuit.....	Timidité.
Berberis.....	Fuite.
Bignone.....	Séparation.
Blé.....	Abondance.
Bluet.....	Délicatesse.
Boule de neige.....	Ennui.
Bourrache.....	Brusquerie.
Bouton d'or.....	Avarice.
Brize tremblante.....	Frivolité.
Bruyère.....	Solitude.
Buglose.....	Mensonge.

Bugrane (Arrête-Bœuf)..... Obstacle.
Buis. Stocisme.

C.

Cactier. Amour maternel.
Camara piquant..... Rigueur.
Camélia. Réussite.
Camomille. Mystère.
Campanule..... Bavardage.
Capillaire..... Discretion.
Capucine. Ardent amour.
Cardère. Bienfaisance.
Centaurée odorante..... Félicité.
Cerisier..... Bonne éducation.
Chardon. Austérité.
Charme..... Ornement.
Châtaignier. Equité.
Chêne..... Hospitalité.
Chèvrefeuille. Liens d'amour.
Chicorée..... Frugalité.
Citronnelle..... Douleur.
Clandestine. Amour caché.
Clématite. Artifice.
Cochléaria. Raillerie piquante.
Colchique. Beauté qui penche à son déclin
Coquelicot. Beauté éphémère.
Coquelourde. Simplicité.
Coriandre..... Mérite caché.
Cormier. Prudence.
Cornouiller..... Durée.
Coudrier..... Réconciliation.

Couronne impériale.....	Puissance.
Cuscute.....	Bassesse.
Cyprés.	Deuil, désespoir.

D.

Dahlia.....	Nouveauté.
Datura.....	Charmes trompeurs.
Dictame.....	Naissance.
Digitale.....	Occupation, travail.

E.

Ebénier.....	Noirceur.
Eglantier.....	Poésie.
Enothère.....	Inconstance.
Ephémérine.....	Bonheur éphémère.
Epine-noire.....	Difficulté.
Epine-vinette.....	Aigreur.
Erable.....	Réserve.
Eupatoire.....	Amour paternel.
Euphorbe.....	Méchanceté.

F.

Fenouil.....	Force.
Feuilles mortes.....	Agonie.
Ficoïde cristalline.....	Cœur glacé.
Fleur d'oranger.....	Chasteté.
Fougère.....	Sincérité.
Fraise.....	Bonté.
Fraxinelle.....	Passion violente.
Frêne.....	Grandeur.

Fumeterre.	Fiel.
Fuchsia.	Fragilité.

G.

Galéga.	Raison.
Garance.	Calomnie.
Gazon.	Utilité.
Genêt.	Misanthropie.
Genévrier.	Secours.
Géranium écarlate.	Faux éclat.
Géranium rose.	Préférence.
Germandrée.	Froideur.
Giroflée des jardins.	Beauté durable.
Giroflée des murailles.	Fidélité dans le malheur.
Giroflier.	Dignité.
Grateron.	Rudesse.
Grenade.	Fatuité.
Grenadille bleue (fleur de la passion).	Croyance, foi.
Gueule de loup.	Refus.
Gui.	Parasite.
Guimauve.	Douceur.
Gyroselle.	Adoration.

H.

Hellénie.	Pleurs.
Héliotrope.	Enivrement.
Hellébore rose.	Bel esprit.
Hépathique.	Confiance.
Hêtre.	Prospérité.

Hortensia.	Indolence, insouciance.
Houblon.	Injustice.
Houx.	Prévoyance.
Hyacinthe.	Bienveillance.

I.

Ibéride (thlaspi).	Indifférence.
If.	Tristesse.
Immortelle.	Constance, fidélité éternelle.
Ipomée écarlate.	Étreinte vive.
Iris.	Message.
Iris flambe.	Flamme.
Ivraie.	Vice.

J.

Jasmin.	Passion amoureuse, volupté.
Jonc.	Docilité.
Jonquille.	Désirs, langueur.
Julienne.	Sécurité.
Jusquiambe.	Défiance.

L.

Laitue.	Refroidissement.
Lauréole (bois gentil).	Coquetterie, désir de plaire.
Laurier franc.	Gloire.
Laurier amandier.	Perfidie.
Laurier rose.	Vanité.
Lavande.	Méfiance.
Lianes.	Nœuds durables.

Lierre.	Étroite amitié.
Lilas.	Jeunesse.
Lin.	Bienfait apprécié.
Linaire cymbalaire.	Douce émotion.
Lys.	Pureté, majesté.
Liseron.	Humilité.
Lunaire.	Oubli.
Luzerne.	Vie.

M.

Mancenillier.	Fausseté, venin.
Mandragore.	Superstition, préjugé.
Marguerite des prés.	M'aimez-vous ?
Marguerite.	J'y songerai.
Marguerite-Reine.	Suffisance, variété.
Marjolaine.	Parfum d'innocence.
Marronnier d'Inde.	Luxe, faste.
Melèze.	Audace.
Mélicot.	Guérison.
Mélisse.	Plaisanterie.
Menthe poivrée.	Chaleur de sentiment.
Menthe sauvage.	Vertu.
Ményanthe.	Calme, repos.
Mignardise.	Enfantillage.
Miroir de Vénus.	Flatterie.
Momordique piquante.	Critique.
Morelle, douce-amère.	Vérité.
Mouron rouge.	Rendez-vous.
Musle de veau.	Présomption.
Muguet.	Légereté, papillonnage.

Mûrier blanc.	Prudence, sagesse.
Mûrier noir.	Dévoûment.
Myosotis.	Ne m'oubliez pas.
Myrobolan.	Privation.
Myrte.	Amour.
Myrtille.	Trahison.

N.

Narcisse.	Egoïsme.
Nénuphar blanc.	Eloquence.
Nymphéa lotus.	Libertinage.

OE.

OEillet de poète.	Finesse.
OEillet jaune.	Dédain.

O.

Olivier.	Paix.
Ophryse araignée.	Adresse,
Ophryse mouche.	Erreur.
Oranger.	Générosité.
Orchis.	Liberté.
Oreille d'ours.	Séduction.
Ornithogale ombellé.	Paresse.
Ortie.	Cruauté.
Osier.	Franchise.
Osmonde.	Réverie.
Oxalis.	Joie.

P.

Payot blanc.	Sommeil du cœur.
----------------------	------------------

Pensée.	Souvenir.
Persil.	Festin.
Pervenche.	Premier amour.
Peuplier.	Courage.
Pied-d'allouette.	Légèreté.
Pissenlit.	Oracle.
Pivoine.	Honte.
Platane.	Génie.
Pois de senteur.	Baiser d'amour.
Primevère.	Première jeunesse, espérance.
Prunier domestique.	Promesse.
Prunier sauvage.	Indépendance.

Q.

Quintefeuille.	Fille chérie.
---------------------	---------------

R.

Renoncule (bouton d'or)...	Tromperie.
Renoncule scélérate.....	Ingratitude.
Réséda.	Vrai mérite.
Ricin.	Mort.
Romarin.....	Consolation.
Ronce.....	Envie.
Rose.	Beauté.
Rose blanche.	Innocence.
Rose à cent feuilles.....	Grâces, éclat.
Rose jaune.....	Infidélité, honte.
Rose musquée.	Beauté capricieuse.
Rose pompon.....	Gentillesse.

Rose trémière.	Fécondité.
Rose en bouton.	Jeune fille.
Roseaux.	Indiscrétion.

S.

Safran.	Abus.
Sainfoin oscillant.	Agitation.
Sardonie.	Ironie.
Sauge.	Estime.
Saule pleureur.	Mélancolie.
Scabieuse.	Abandon cruel.
Sensitive.	Pudeur, sensibilité.
Seringa.	Amour fraternel.
Serpolet.	Activité.
Serpentaire.	Horreur.
Soleil.	Fausse richesses.
Souci commun.	Peine, chagrin.
Souci pluvial.	Présage.
Spirée ulmaire.	Inutilité.
Statice maritime.	Sympathie.
Stramoine.	Soupçon.

T.

Taminier.	Appui.
Tigridie.	Rivalité.
Tilleul.	Amour conjugal.
Tournesol.	Rivalité, intrigue.
Troène.	Défense.
Tubéreuse.	Volupté douce.
Tulipe.	Déclaration d'amour.
Tussilage.	Justice.

V.

Valériane.....	Facilité.
Véronique.....	Fidélité.
Verveine.....	Enchantement.
Vigne.....	Ivresse.
Violette.....	Modestie.
Violette blanche.....	Candeur.

Y.

Yeuse.....	Serment.
------------	----------

FIN.

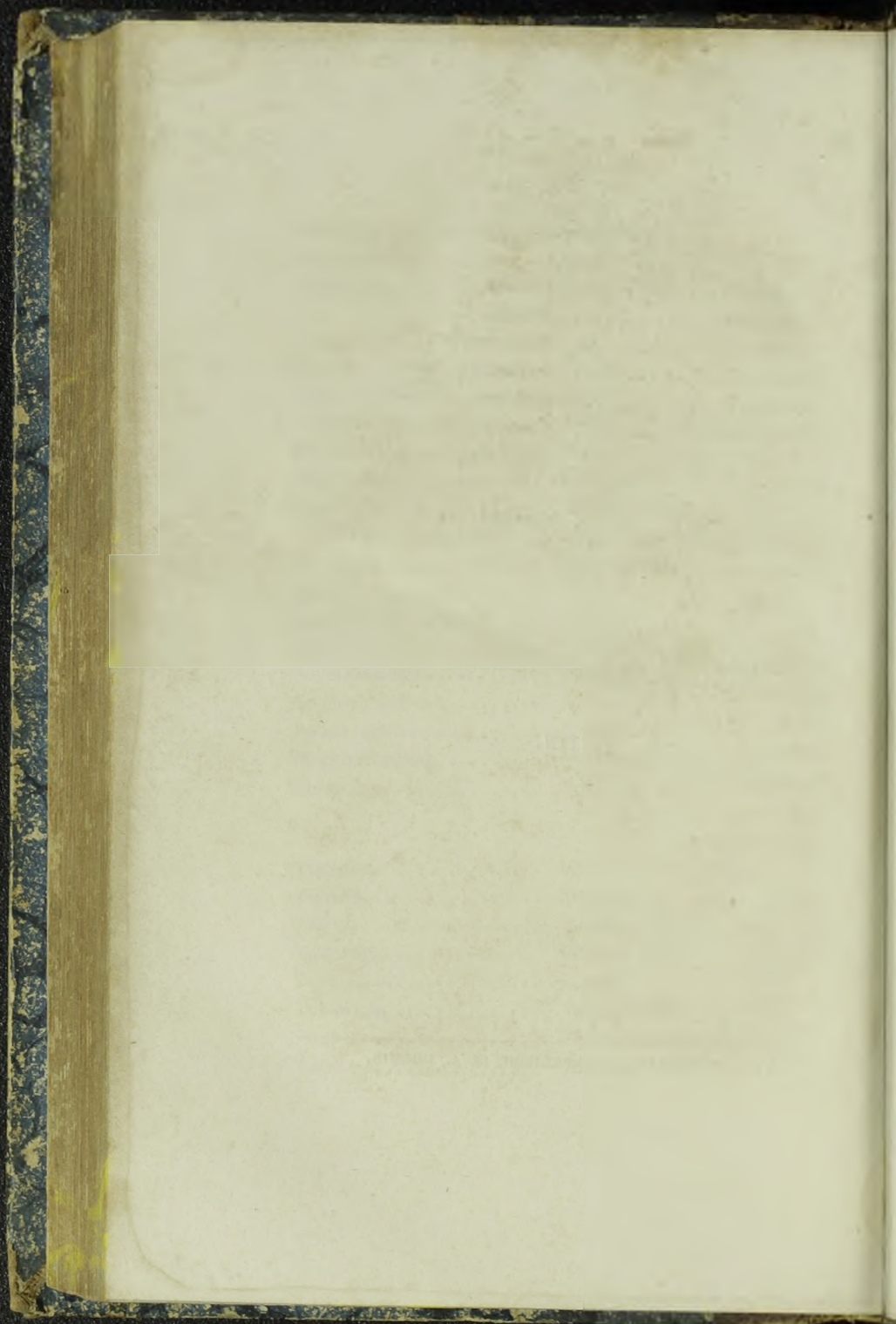


TABLE DES MATIÈRES.

LES PARFUMS, — définition du mot, — leur	
fréquent usage dans l'antiquité,	5
Parfums offerts aux différents dieux,	11
En quoi consiste l'odeur,	15
Molécules odorantes,	16
Énumération et description des parfums les plus	
usités,	19
Musc,	20
Civette,	21
Castoreum, {	22
Ambre gris, }	
Benjoin,	24
Myrrhe,	25
Labdanum,	26
Storax calamite, }	
Camphre,	27
Baume de la Mecque,	28
Bois d'Aloès,	29
Cannelle,	<i>Id.</i>
Cassia, {	30
Nard Indien, }	

Iris de Florence,)	31
Souchet odorant,)	
Roseau aromatique,	32
Jonc odorant,	<i>Id.</i>
Ambrette, zédoaire, galanga,	33
Diapasma,	34
Huiles de senteur. — Essences, alcoolats, etc., <i>Id.</i>	
Usage et actions des parfums,	39

PARFUMS COMPOSÉS.

Chandelles fumantes,	43
Sachets,	44
Cassolettes,	45
Pot-pourris,	46
Parfum contre la mélancolie,	49

LES FLEURS, 53

Composition de la fleur,	55
Le printemps (<i>poésie</i>),	56

FLORAISON.

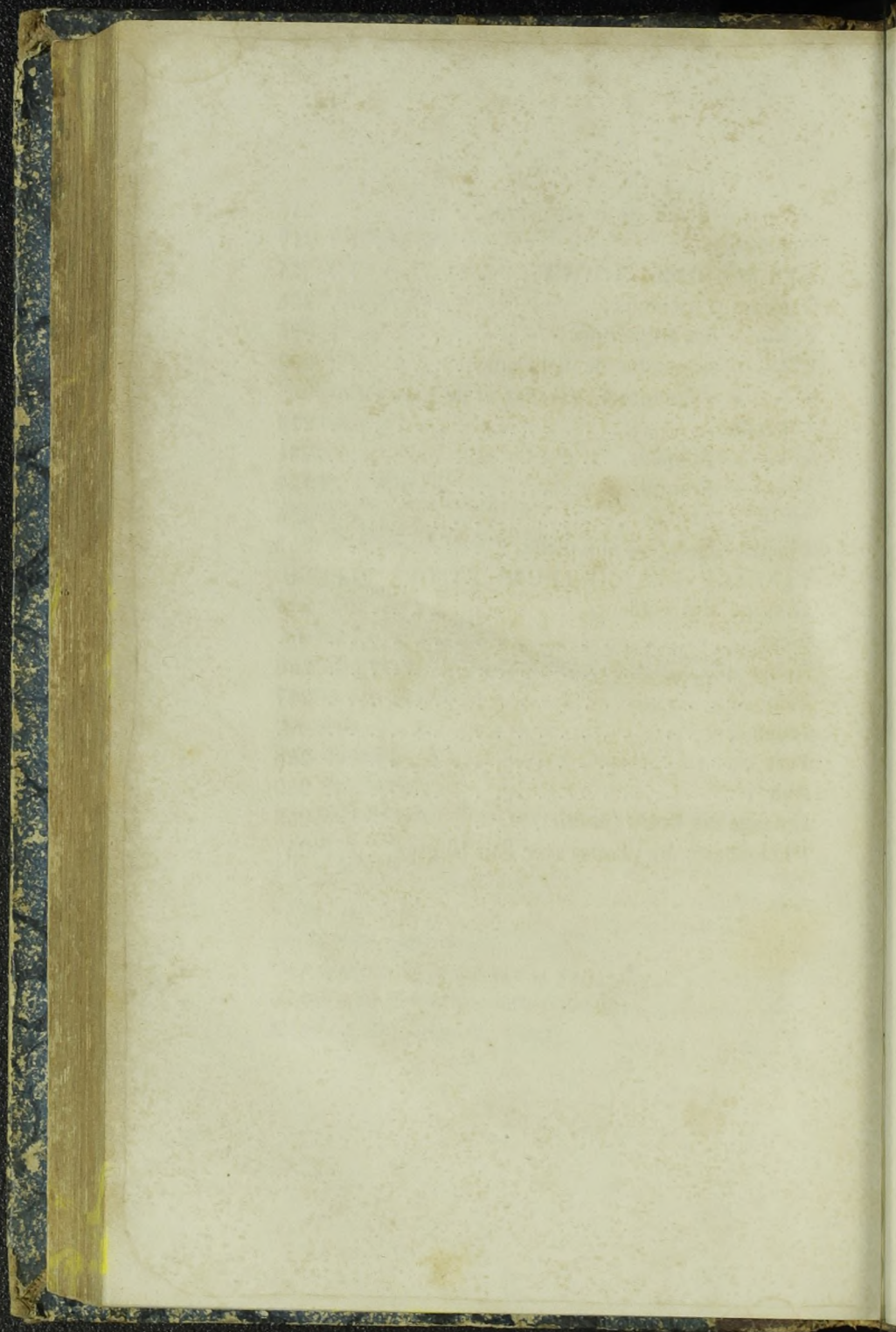
Amours et mariage des fleurs,	58
Phénomènes de la fécondation et de la fructification,	62
Végétation anté-diluvienne,	71
Végétation microscopique,	73
Reproduction et fécondité des plantes,	77
Maladies des plantes,	79
Accroissement monstrueux des végétaux,	83

DES DIVERS PHÉNOMÈNES OFFERTS PAR LES
PLANTES EN GÉNÉRAL.

Phénomènes relatifs à l'absorption et à l'exhalation ,	91
— — à la couleur,	99
— — à l'odeur,	102
— — à la sensibilité,	107
— — à l'état météorologique de l'air ,	111
— — à la veille et au sommeil des plantes,	114
ODEURS ET SAVEURS,	119
Odeurs,	120
Saveurs ,	123
Action des odeurs sur l'économie humaine et de leurs influences diverses,	127
Danger des fleurs dans les appartements,	128
Influences bizarres ,	134
Des fleurs selon les saisons, les mois et les jours,	139
Horloge de Flore,	142
Calendrier de Flore,	143
Durée de la vie des végétaux,	144
Propriétés et vertus des plantes,	147
 HISTORIQUE DES FLEURS , ARBUSTES ET ARBRES LES PLUS PRÉCIEUX.	
La rose,	155

Des diverses origines de la rose,	156
La tulipe,	164
Fête des tulipes,	167
Dahlia,	168
Camélia,	169
Tubéreuse,	170
Verveine,	171
Lilas,	172
Agnus castus,	173
Myrte,	<i>Id.</i>
Laurier franc et laurier rose,	174
Andromède arborescente,	175
Gin-seng,	176
Vanille,	178
Arbres précieux, remarquables et singuliers, .	180
Mastic en larmes,	182
Muscade	183
Bois de rose,	<i>Id.</i>
— de Santal	184
Plantes curieuses, bizarres, inconnues, fabuleu- ses,	191
Amyante ou lin incombustible,	199
Plante-animale,	201
Couronnes, guirlandes, bouquets,	205
Des différentes couronnes,	209
Histoire de la bouquetière Glycéra,	212
Marchés aux fleurs de Paris,	215

Le pot à fleurs de la mansarde,	216
Conclusion,	217
LES JARDINS,	225
Jardins d'Alcinoüs,	226
— des Hespérides,	226
— suspendus de Babylone,	227
— d'Epicure à <i>Athènes</i> et de Laïs à <i>Co-</i> <i>rinthe</i> ,	229
— Romains,	231
— Français,	232
— Anglais,	234
Plantes consacrées aux dieux,	243
LANGAGE DES COULEURS ET DES FLEURS.	
Langage des couleurs,	245
Blanc,	<i>Id.</i>
Rouge,	246
Bleu,	247
Jaune,	<i>Id.</i>
Vert,	248
Noir,	249
Langage des fleurs (<i>poésie</i>),	252
Dictionnaire des plantes avec leur langage, . . .	257



OUVRAGES DE M. A. DEBAY.

CHEZ MOQUET, ÉDITEUR,

Cour de Rohan, 3, passage du Commerce.

MYSTÈRES DU SOMMEIL ET DU MAGNÉTISME; explication
des prodiges qu'offre cet état de la vie humaine, 4^e édition,
1 vol. in-12. 2 fr.

Trois éditions rapidement épuisées témoignent du succès qu'obtient cet ouvrage. La rédaction facile et légère de ce livre charmant le met à la portée de toutes les classes de la société. Il renferme tout ce que la vie humaine offre de plus étrange, de plus prodigieux pendant le sommeil naturel et le sommeil magnétique, vie encore inconnue dont le physiologiste et le philosophe n'ont pu soulever le voile.

C'était une rude tâche que de fouiller dans les profondeurs de cette vie mystérieuse et d'en exposer au grand jour les étonnantes merveilles. Le sujet était fécond, mais difficile à traiter; la matière se présentait hérissée d'écueils; l'auteur a su les éviter, et le lecteur lui sait gré de la manière habile avec laquelle il le conduit à travers le dédale des songes, dans un monde enchanté, que l'on quitte au moment du réveil.

Viennent ensuite les hallucinations, les extases, espèce de sommeil en pleine veille, affections remarquables du cerveau, qui bien souvent ont fait regarder les hallucinés et les extatiques comme des gens inspirés ou des fous. Les pages consacrées à ces narrations sont pleines de profondeur et d'intérêt.

Après avoir décrit les différents genres de somnambulisme, l'auteur arrive enfin au magnétisme animal ! Le magnétisme, cette puissance inconnue qui a soulevé de si amères discussions, autour de laquelle se sont rangés tant de partisans, et dont se sont moqués tant d'incrédules, a été traité dans cet ouvrage avec un véritable talent. La distinction qu'il établit du magnétisme animal en magnétisme du *regard*, de la *voix*, de la *volonté* et de l'exemple, est très-naturelle. L'article du magnétisme de la voix surtout, brille par l'éloquence, par la fraîcheur et la richesse des tableaux; les dames aimeront à relire ces passages où sont semés çà et là, comme autant de fleurs, la douce poésie du cœur et les attraits piquants de l'esprit. Non-seulement l'auteur a dû se livrer à l'étude comparative du magnétisme depuis sa naissance, mais il lui a fallu fouiller minutieusement l'histoire ancienne et moderne, pour y trouver des faits dont la valeur imprimât un cachet de vérité à ses opinions.

Les *Mystères du Sommeil et du Magnétisme* offrent deux parties bien distinctes, l'une littéraire, anecdotique, amusante; l'autre, pour les lecteurs plus sérieux, se résume dans l'enchaînement des faits, le point de vue scientifique et l'exposé théorique, qui fixera peut-être leur attention sur ce côté de la vie humaine et les poussera eux-mêmes à de nouvelles recherches.

Pendant la lecture de cet ouvrage, rédigé avec soin et conscience, le lecteur marche de surprise en surprise, de prodiges en miracles; il croit, ou il doute; il s'égaie ou s'attendrit; mais ce qu'il y a d'indubitable, c'est qu'en s'amusant il s'instruit.

HISTOIRE DES MÉTAMORPHOSES HUMAINES ET DES MONSTROSITÉS; STÉRILITÉ; IMPUISSANCE; PERFECTIONNEMENT DES RACES; CALLIGÉNÉSIE, 1 volume grand in-18. 5 fr. 50 c.

Cet ouvrage, remarquable par le coloris du style et l'originalité de la composition, est une histoire abrégée de la formation du globe et de la famille humaine, depuis les premiers âges jusqu'à nos jours; c'est aussi la description exacte de toutes les anomalies qu'offre la nature dans sa marche si souvent inexplicable. L'auteur traite d'abord de la cosmogonie, des races humaines, des dégradations de l'homme selon les climats et les mœurs, puis il vous lance dans le monde presque fabuleux des monstres humains, des hermaphrodites, des satyres, des amphibies, des géants, des nains, etc. Mais la partie la plus curieuse de l'ouvrage est, sans contredit, celle où il est question de la stérilité, de l'impuissance, de l'amour, de l'indifférence, etc.; enfin du mariage physiologique et de la génération: ici les conseils sont sages et les enseignements profonds; le lecteur est initié au grand mystère de la procréation, et à l'art de perfectionner la race humaine.

En résumé, c'est un ouvrage fort intéressant qui est lu et relu avec avidité; car M. A. Debay est un de ces hommes qui cherchent à dépouiller la science de tout ce qu'elle a d'austère et d'embarrassé pour l'offrir riante et

coquette aux lecteurs de toutes les classes. Déjà son livre *des Mystères du Sommeil et du Magnétisme* est arrivé à sa 4^e édition, et, s'il est permis de juger par analogie, les *Métamorphoses humaines* sont destinées à obtenir un aussi brillant succès.

BIOGRAPHIE D'ABD-EL-KADER, et description pittoresque des populations de l'Algérie, et en particulier des **KABYLES**, in-18. 1 fr.

Cet ouvrage, qui contient la matière d'un fort volume, se recommande par une foule de détails curieux, tout-à-fait inconnus, tracés avec finesse, et qu'on chercherait vainement ailleurs. L'auteur, pendant de longues excursions scientifiques en Afrique, en a vu toutes les parties, et a vécu au milieu des tribus algériennes. Entré dans l'intimité des chefs qu'il avait guéris de maladies réputées incurables, il a pu s'initier à leurs mœurs, et a recueilli l'histoire d'Abd-el-Kader dans les lieux mêmes où est né ce Bédouin remarquable. Il est du petit nombre de Français qui ont vu l'émir. On voit de suite le mérite d'un livre écrit par un homme qui ne dit rien qu'il n'ait vu, et qui sait revêtir tout ce qu'il dit d'un style entraînant. Quand on a lu cet ouvrage, on sait absolument tout ce qu'on peut dire de l'Algérie; car après avoir fait connaître Abd-el-Kader, l'auteur donne la description du pays, de ses villes, des mœurs de ses habitants, en sorte que cet ouvrage peut, pour ainsi dire, servir de guide en Algérie. On croirait peut-être que l'ouvrage de M. Debay n'est qu'une topographie sèche et aride; qu'on se trompe! l'auteur dit tout sur ces peuples sauvages; mais il le dit de telle manière qu'on se croit transporté, tantôt au milieu des tribus bédouines, tantôt dans les villages crénelés du Kabyle, ou sur les moelleux tapis des habitations mauresques.

HYGIÈNE DE LA BEAUTÉ

ou

RÉSUMÉ DE TOUS LES MOYENS HYGIÉNIQUES
PROPRES A CONSERVER, A DEVELOPPER LA BEAUTÉ PHYSIQUE,

SUIVI

DE L'HYGIÈNE CONJUGALE.

Grand in-18. (Prix : 3 fr.)

La place de ce charmant volume est marquée dans toutes les bibliothèques des dames ; il résume tous les moyens que l'art et la science ont pu découvrir pour conserver au corps sa beauté, sa fraîcheur, et remédier à ses imperfections.— M. Debay s'est montré littérateur aimable et hygiéniste profond. *L'Hygiène de la beauté* contient des passages qui doivent nécessairement flatter l'amour-propre de certains lecteurs et piquer la curiosité de certains autres. Ainsi dans la comparaison des toilettes grecques et romaines avec nos toilettes modernes, l'auteur, sans désapprécier les beautés d'autrefois, donne

le dessus à nos jolies françaises et pour les grâces et pour le bon goût. Le chapitre qui traite des fonctions de la peau se compose d'une série de faits, d'expériences et d'histoires toutes plus ou moins amusantes et surtout instructives. — Le chapitre *Bains* renferme une dissertation très-remarquable sur les différentes espèces de bains et sur l'emploi de l'eau comme cosmétique par excellence. Arrivé à l'article *Bain oriental*, la narration s'anime, le style se colorie, les descriptions marchent rapidement, le lecteur assiste à la mystérieuse toilette des femmes d'un harem; mais qu'on ne s'effarouche point; au moyen de cette touche délicate qui distingue l'écrivain habile, M. Debay a pu tout dire, tout raconter sans blesser l'oreille la plus chaste. Ce bain oriental est vraiment un morceau délicieux.

L'ouvrage se termine par un traité d'*Hygiène conjugale*, petit code où les gens mariés trouveront de sages préceptes concernant la santé et le bonheur de la famille. Cette dernière partie contient des récits d'une étrange originalité sur les *envies* des femmes enceintes et sur les moyens d'y remédier.

Enfin l'*Hygiène de la beauté* est un livre des plus amusants à lire et des plus utiles, car tout le monde, hommes et femmes, éprouvent le désir de conserver leur beauté ou de cacher leurs imperfections; l'*Hygiène de la beauté* leur en fournit les moyens.

